

Université Lumière Lyon 2
École doctorale : Lettres, langues, linguistique, arts
Faculté des Lettres, Sciences du Langage et Art
Équipe de recherche : Passages XX-XXI

Naissance d'un mythe : Jeanne d'Arc dans l'œuvre de Charles Péguy

Par Dalia ALABSI

Thèse de doctorat en Lettres et Arts
Sous la direction de Michel SCHMITT
présentée et soutenue publiquement le 29 avril 2011

Membres du jury : Michel SCHMITT, Professeur émérite, Université Lyon 2 Bruno GELAS, Professeur émérite, Université Lyon 2 Jean-Pol MADOU, Professeur des Universités, Université de Savoie Pierre MASSON, Professeur émérite, Université de Nantes

Table des matières

Contrat de diffusion . . .	5
Remerciements . . .	6
Introduction . . .	7
Première partie Jeanne d'Arc, de l'histoire à la légende . . .	12
Premier chapitre Vérité historique et vérité légendaire . . .	12
Points de convergence entre l'histoire et la légende . . .	13
Points de divergence entre l'histoire et la légende . . .	17
Deuxième chapitre Jeanne d'Arc dans l'espace et dans le temps . . .	22
Une figure catholique . . .	23
Incarnation de la patrie . . .	26
Une figure nationaliste . . .	28
Troisième chapitre À la charnière de deux mondes ; Jeanne d'Arc au temps de Péguy . . .	30
Péguy politique . . .	30
Choix et influences du personnage . . .	32
La question de l'histoire . . .	34
Deuxième partie héroïsme et sainteté . . .	37
Premier chapitre Ses deux Jeanne d'Arc . . .	37
Comparaison entre <i>Jeanne d'Arc</i> (1897) et <i>le Mystère</i> (1910) . . .	37
Évolution du personnage de Jeanne . . .	50
Pourquoi la deuxième <i>Jeanne d'Arc</i> ? . . .	57
Deuxième chapitre Le sens de l'acte de Jeanne . . .	61
Voix célestes ou voies humaines . . .	61
L'innocence et la liberté contre le vieillissement et le durcissement . . .	69
Enfance et innocence . . .	80
Troisième chapitre La communion dans la souffrance . . .	86
Révolte ou acceptation de la souffrance . . .	86
La communication par la souffrance . . .	93
Troisième partie Naissance et aboutissement d'un mythe . . .	100
Premier chapitre Drame personnel ou histoire universelle . . .	100
Une bergère qui s'élève au rang des héros . . .	103
L'engagement d'une vie . . .	107
Le rôle du merveilleux et du surnaturel . . .	112
Deuxième chapitre Dialectique du singulier et de l'universel . . .	113
Un mythe personnalisé . . .	113
Le mythe du sauveur . . .	116
Conclusion . . .	120
Bibliographie . . .	123
Éditions consultées de l'œuvre de Charles Péguy . . .	123
Ouvrages et articles consultés sur le personnage de Jeanne d'Arc . . .	123
Ouvrages consultés sur l'œuvre de Charles Péguy . . .	124

Contrat de diffusion

Ce document est diffusé sous le contrat *Creative Commons* « [Paternité – pas d'utilisation commerciale - pas de modification](#) » : vous êtes libre de le reproduire, de le distribuer et de le communiquer au public à condition d'en mentionner le nom de l'auteur et de ne pas le modifier, le transformer, l'adapter ni l'utiliser à des fins commerciales.

Remerciements

L'expression de ma sincère gratitude va à monsieur Michel SCHMITT et à monsieur Bruno GELAS pour leurs conseils, leur patience, leurs réponses à mes questions et leurs suggestions de lecture et de titres d'ouvrages qui ont été utiles à cette étude et le seront certainement pour mes recherches à l'avenir.

Je voudrais aussi remercier mes parents, mes frères, mon grand-père et, pour finir, ma petite famille : à chacun qui, à sa manière, m'encourage et me supporte depuis le début, merci d'être ce que vous êtes.

Introduction

« Qui connaîtra jamais cette petite paroisse de Domremy. Qui saura jamais seulement le nom de cette petite paroisse de Domremy. Qui saura seulement qu'elle a jamais existé. »¹. À une telle lamentation de l'héroïne de Péguy répond une Jeanne présente à travers les siècles : un personnage inépuisable dont la vie, les exploits et la mort – assez connus d'après la légende, mais qui restent néanmoins mystérieux – n'ont cessé d'inspirer les écrivains d'une telle manière qu'à chaque instant où une ambiguïté est levée, une nouvelle interrogation surgit pour ajouter au récit des faits un nouvel élément jusqu'à présent méconnu, ou mettre à la lumière du jour une nouvelle facette de son caractère, longtemps enfouie sous le voile du merveilleux.

Dispersée dans la multiplicité d'ouvrages qui se nourrissent directement de sa légende et abritent son image, Jeanne a pourtant réussi à les dépasser tous : peu importent les recherches menées sur les détails de sa vie et qui visent à ébranler l'aspect héroïque de sa mission, sa légende continue à prendre le dessus et répand l'image de la petite fille guerrière et libératrice de la France dans le monde entier. Rarement une figure aura donné lieu à autant d'interprétations différentes, à autant de débats et de récupérations de partis opposés. Symbole de la résistance à toute invasion étrangère et de l'obéissance aux ordres divins, elle n'a cessé de se prêter à d'innombrables rôles et d'exprimer les aspirations les plus contradictoires.

Mais si Jeanne d'Arc s'est imposée parmi les plus grandes figures historiques, c'est en grande partie grâce à l'adaptation littéraire de son récit. La Révolution française, les querelles qui éclatent entre les Républicains et les Royalistes au XIX^e siècle, le besoin de découvrir dans le peuple une force libératrice, capable de renouveler la face de la société en coupant court aux aspirations des Royalistes dans une restauration d'ordre monarchique ont ravivé le mythe de Jeanne en ce qu'elle est l'incarnation du peuple écrasé par le despotisme et luttant pour sa liberté. Dans sa représentation de Jeanne, Michelet ne s'est pas écarté de cette voie ; pour lui Jeanne fait partie du peuple opprimé ; il a mis l'accent sur le dévouement populaire et son rôle dans la réussite de Jeanne dans sa mission.

Au XX^e siècle, l'œuvre de Charles Péguy consacrée à Jeanne d'Arc, se nourrit directement de cette vision historique du personnage de la Pucelle : elle appartient au peuple dont elle partage et décrit la misère. Soucieux de percer le secret de l'âme de son héroïne, Péguy, tout en restant fidèle aux données historiques, présente la mission de Jeanne comme le résultat d'une révolte contre les désastres engendrés par la guerre. Elle éprouve de la pitié pour les pauvres et les malheureux et rêve d'une « France neuve »² où il faudra mettre fin à la guerre « infatigable », « la plus forte à faire la souffrance »³. Face au Mal universel, Jeanne cherche un remède universel. Fidèle à sa mission, elle s'arme pour

¹ PÉGUY, Charles, *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, *Oeuvres Poétiques Complètes*, Introduction de François Porché, Paris : Gallimard, 1957, (Coll. Bibliothèque de la Pléiade), pp. 400-401.

² PÉGUY, Charles, *Jeanne d'Arc*, *Oeuvres Poétiques Complètes*, Introduction de François Porché, Paris : Gallimard, 1957, (Coll. Bibliothèque de la Pléiade), p. 47.

³ *Ibid.*, p. 31.

la bataille, mais son acte humain avorte, la souffrance refait surface et le drame se clôt sur le désespoir et la mort.

Avec le *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, l'âme de Jeanne, pareille à ce qu'elle est dans le drame, éprouve une certaine inquiétude devant les malheurs de la guerre. À la lumière du christianisme et de l'expérience de l'incarnation, de nouvelles réponses sont apportées au problème du Mal ; avec Madame Gervaise, Jeanne apprend qu'il faut prier ; qu'il faut aussi se battre ; mais surtout qu'il faut espérer gratuitement et avoir confiance en Dieu.

Le mythe de Jeanne d'Arc est doté chez Péguy d'une dimension nouvelle : avec la misère humaine prise pour centre, la mission de Jeanne dépasse de loin le cadre d'un acte héroïque à finalité politique ; le spectacle de la guerre et de ses horreurs n'est rien à ses yeux en comparaison de l'image scandaleuse de la damnation éternelle des âmes. Jeanne a reçu l'ordre divin de partir pour la bataille, certes. Elle a livré combat aux ennemis, remporté des victoires et essuyé des défaites, mais elle est restée fidèle à sa mission jusqu'à la fin. Pourtant Péguy nous la peint, à la fin du drame, malheureuse, désespérée et seule. C'est que sur l'image de la guerre humaine se greffe le problème de la misère spirituelle qui se traduit par l'absence totale d'une présence divine dans la vie des hommes. Or Jeanne interprète cette présence à sa manière : l'apparition des saints, les victoires, l'exaucement des prières sont à ses yeux des marques incontestables du support divin. En revanche, l'absence de signes qui assurent le contact avec Dieu est selon elle une preuve de damnation.

L'œuvre de Péguy, tant dans le drame de 1897 que dans le *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* en 1910 suivi du *Porche du Mystère de la deuxième vertu* en 1911 et du *Mystère des Saints Innocents* en 1912, est une résurrection du personnage de Jeanne d'Arc où les données historiques sont prises comme prétexte pour doubler l'acte héroïque de Jeanne d'une portée mythique qui engage le salut de l'humanité entière. À travers le mythe de Jeanne d'Arc, Péguy s'interroge sur le sort de l'humanité, sur le sens caché de l'Incarnation et sur le mystère de la Rédemption : les images se superposent, les mots doublent de sens et derrière le spectacle de la guerre se devinent, plus horribles encore, les cris sourds des âmes damnées. Avec Péguy, Jeanne dépasse son rôle d'héroïne et de sainte au service de la France et des Français, elle cherche le salut de l'humanité à travers celui de son pays. Dès lors et à travers la conception d'une vie humaine, celle de Jeanne, Péguy nous fait assister à la constitution d'un mythe à la fois personnel et universel.

À la lumière du christianisme – rejoignant ainsi les mythes des peuples primitifs qui tentent de donner une signification au monde et à l'existence humaine –, la Jeanne d'Arc de Péguy cherche des signes de la présence de Dieu dans le monde pour le sauver de la perte, de la vieillesse et de l'habitude, marques du temps destructeur. Elle éprouve de la nostalgie pour un univers naissant et pur qui baigne dans le bonheur d'une création encore fraîche, nouvellement sortie des mains du créateur. Mais Jeanne a oublié que le temps humain, grâce à l'Incarnation de Jésus qui en a bouleversé la marche, peut à jamais être remonté jusqu'aux sources de la création. C'est à Madame Gervaise que revient le soin de le lui rappeler tout au long du *Mystère de la charité*, mais aussi du *Porche* et des *Saints Innocents* : par la célébration de l'expérience humaine de Jésus, elle raconte la certitude du commencement éternel d'une ère nouvelle.

Naissance d'un mythe. Oui, car la mémoire de Jeanne d'Arc, comme nous l'avons dit plus haut, n'a jamais connu de repos : de la sorcellerie à la canonisation, elle n'a jamais cessé d'être un sujet de débats et de récupérations dans tous les domaines, ce qui révèle le côté énigmatique de son caractère susceptible d'incarner les figures les plus opposées

tout en restant un personnage fuyant qui se dérobe à toute tentative d'accaparement. La Jeanne d'Arc de Péguy est un exemple de cette multitude de personnages qu'elle est apte à incarner : sa Jeanne est celle de la légende, prête à se sacrifier pour sauver son pays des mains des ennemis, mais elle est surtout cette âme tourmentée par la perte des âmes, prête à s'offrir comme le Christ lui-même pour le salut de l'humanité.

Dans la première partie de cette étude, « Jeanne d'Arc de l'histoire à la légende », et avant de la retrouver avec Péguy, nous allons suivre Jeanne dans ses exploits depuis le jour où elle avait reçu l'ordre divin de partir à la tête des armées pour sauver la France de la main des Anglais jusqu'à son bûcher à Rouen où elle est brûlée vive. Pourtant, l'itinéraire de la Pucelle ne s'est pas arrêté à sa mort : Jeanne a continué à parcourir le monde en se prêtant à de multiples représentations de sa mémoire, servant de symbole tantôt à l'Église, tantôt aux différents partis politiques, incarnant ainsi à la fois l'unité et la lutte au sein de la communauté française. Au XIX^e siècle, l'examen des sources de l'époque où elle a vécu, à savoir : les chroniques et les actes des procès, a permis de rendre compte de l'écart entre l'histoire et la légende ; l'image de la Jeanne d'Arc légendaire doit beaucoup au culte populaire, ce qui risque de fausser la réalité à son égard. Sous la Restauration, en rappel à l'institution de la royauté, Jeanne devient une figure catholique, ce qui lui vaut le rejet des anticléricaux. Plus tard, dans la deuxième moitié du siècle, le projet de la canonisation de Jeanne est une riposte de la part de l'Église contre toute tentative d'accaparement de sa mémoire par les libres penseurs. Ces derniers se sont attaqués à l'Église qui avait trahi Jeanne ; avec Michelet, elle est l'incarnation de la patrie, la fille du peuple qui l'emportera sur le symbole royaliste. À la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, la figure de Jeanne est devenue un symbole de la résistance contre toute sorte d'invasion étrangère, vraie menace de l'identité nationale française.

À la lumière de ce qui précède, nous allons aborder la question des sources historiques, littéraires et politiques où Péguy a puisé pour constituer la figure de sa Jeanne d'Arc. Nous allons de même nous intéresser au contexte politique et religieux qui accompagne la création de la première *Jeanne d'Arc* de Péguy. En effet, l'indignation de Jeanne devant la souffrance des autres trouve son origine dans la vie même de Péguy dont l'engagement socialiste est la conséquence de sa révolte contre le spectacle de la misère et de toute sorte d'injustice humaine. Mais ce n'est pas uniquement dans les documents historiques que Péguy a rencontré Jeanne ; à travers le récit épique de sa vie, de ses exploits et de son martyre il cherchait à remonter la pente du temps humain jusqu'à ce Moyen Âge finissant, ressusciter ce personnage du passé par un mouvement d'intuition pour s'identifier avec lui et s'emparer du mystère de son âme, mais aussi pour lui confier ses propres angoisses et trouver à travers son épopée une réponse efficace à ce qui le tourmente.

Dans la deuxième partie, intitulée « Héroïsme et Sainteté », notre intérêt se portera sur le personnage de Jeanne d'Arc telle qu'il apparaît dans l'œuvre de Péguy. Par le biais d'une comparaison entre la *Jeanne d'Arc* de 1897 et le *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, nous essayerons de voir la situation de Jeanne face au problème du Mal ; chercher l'origine de sa révolte et les raisons de sa détresse. Nous allons pénétrer, avec Péguy, les secrets de sa charité, de sa pitié et de son amour illimité pour les siens qui l'avait poussée à se sacrifier pour le salut de l'humanité. L'étude de l'attitude de Jeanne dans la prière, tant dans le drame que dans le *Mystère*, permet de résumer son état d'âme et de révéler ses aspirations les plus profondes ; face aux désastres de la guerre et la perte des âmes qui en résulte, Jeanne cherche, en vain, la consolation dans la religion. Et alors que le drame s'ouvre par la révolte qui conduit au désespoir, le *Mystère* baigne dans un climat de prière qui semble s'ouvrir vers le haut, communiquer avec Dieu dans une tentative de se libérer du joug du

temps destructeur ; elle appelle à une nouvelle présence divine sur la terre. Dans le drame, le Mal a pour source le présent : c'est un Mal universel, certes, mais ce sont les ravages de la guerre qui se passe sous les yeux de Jeanne qui semblent déclencher l'alarme. Le même cri contre le Mal universel retentit dans le *Mystère*, mais il atteint l'éternité puisqu'il remet en question la création, le temps humain et les événements sacrés tel l'avènement du Christ et son sacrifice suprême ainsi que l'Incarnation et la Rédemption.

De sa révolte du début du drame, passant par la charité, la pitié, la souffrance, les prières, le combat, la faiblesse et l'hésitation, l'échec dans la mission et la rechute dans la solitude jusqu'au chant glorieux de l'espérance, de la grâce et de la prière dans la joie qui éclate dans le *Porche* et les *Saints Innocents*, nous allons assister à l'évolution du personnage de Jeanne, à l'apaisement de ses douleurs ; elle se réduit au silence tout en contemplant les jeux de la petite fille Espérance.

Nous allons ensuite tenter d'expliquer la nature de l'acte que Jeanne poursuit dans le drame : s'agit-il d'une soumission à l'ordre divin ou bien est-ce l'appel intérieur, s'affolant de l'énormité du danger, qui s'avère être le plus fort ? La réconciliation des deux appels, humain et divin, rend Jeanne à elle-même et, à la lumière du socialisme de Péguy⁴, lui révèle son vrai destin, celui de livrer combat à toute sorte d'injustice sociale, symbolisée dans le drame par les troupes ennemies. Mais le Mal social est lié à une force invincible qui rend vaine toute tentative de le vaincre : c'est le temps humain qui impose à tous – et à tout – ses lois. Tout dégénère entre les mains du temps corrupteur ; il n'en est jusqu'à l'âme humaine qui risque de se perdre à cause de cette mauvaise habitude qui endurecit l'âme et la rend insensible à l'appel de son créateur. Pourtant, considéré à la lumière des révélations de la religion, le temps reçoit une nouvelle dimension, elle aussi universelle. Car pour accomplir la promesse du salut, l'Incarnation avait besoin du temps humain qui, par ce procédé, n'est plus une marche linéaire, mais un mouvement de création continue.

Le concept de la pureté est lié chez Péguy à tout ce qui commence, c'est-à-dire à tout ce qui n'a pas encore été empreint de la marque du temps et de l'habitude. Son désir de mettre fin à l'injustice du monde est un besoin nostalgique de retrouver l'innocence primordial de la création et l'harmonie d'un univers sans tache. Jeanne d'Arc est aux yeux de Péguy un symbole de cette innocence première de l'âme du monde ; sa jeunesse et sa révolte devant les malheurs qui ternissent la face du monde la rangent parmi les figures qui ont réussi à échapper à la corruption du temps.

Changement de décor avec ce dernier chapitre de la deuxième partie : « la communion dans la souffrance ». Nous laisserons la création joyeuse, encore toute fraîche, poursuivre son cours pour la retrouver bien des siècles après, souffrante et meurtrie par les guerres, les malheurs et les désastres qui l'assaillent de toutes parts. Jeanne rêve d'un monde meilleur : elle entend combattre la souffrance partout où elle la trouve. Pourtant cette même souffrance est, selon Madame Gervaise et Hauviette, nécessaire pour le salut de l'humanité ; elle en est même la condition puisqu'elle fait partie de la souffrance du Christ. La souffrance de Jésus inverse la signification de la souffrance, considérée comme un Mal qu'il faut combattre, pour la transformer en une source de grâces. Il s'agit donc d'imiter Jésus dans sa souffrance, mais surtout de l'imiter dans son espérance sans laquelle toute aspiration au salut est vouée à l'échec.

Dans la troisième partie « Naissance et aboutissement d'un mythe » nous allons essayer de définir le caractère personnel et universel que revêt le mythe de Jeanne d'Arc chez Péguy. Le rapprochement qu'il tente entre Jeanne d'Arc et le Christ s'inscrit dans une

⁴ Cf. p. 47.

longue tradition qui voit dans la mission de La Pucelle une reproduction de la Passion de Jésus ; d'origine modeste, investie d'une mission divine, elle était attendue pour sauver la France de la perte comme le Christ était attendu pour expier les péchés du monde par le sacrifice de son être. Comme le Sauveur, Jeanne faisait l'objet d'une prophétie qui s'est avérée vraie ; comme lui, elle est restée fidèle à sa tâche qui lui avait coûté sa vie. Sans être expressément formulée, cette comparaison sommaire se devine rapidement dès les premières scènes de *Jeanne d'Arc*. Pourtant, chez Péguy le rapprochement dépasse le cadre de la similitude des faits, le secret de cette analogie réside dans l'âme de Jeanne : son amour pour ses semblables, sa charité, son inquiétude pour le sort de l'humanité, son désir d'agir et de servir, son angoisse et enfin son désespoir devant la damnation éternelle des âmes témoignent d'un dévouement inébranlable pour les siens, traduisent une volonté ferme de se rendre utile et jouent un rôle primordial dans ce qui sera par la suite une mission divine.

Pareil à son héroïne qui veut sauver le monde en priant pour un secours divin, en appelant une nouvelle Incarnation, venue des temps passés, Péguy puise dans le passé des modèles pour rendre compte de l'état actuel du monde moderne. À travers Jeanne, c'est une sorte d'identification que Péguy semble poursuivre à l'échelle personnelle : il se projette en elle, lui confie ses tourments pour qu'elle l'aide à combattre la misère humaine partout où elle se trouve. À l'échelle universelle, c'est de même une fonction d'identification qui se dégage du mythe de la Jeanne de Péguy : elle épouse l'âme du monde et entend le retentissement de l'angoisse humaine à travers les siècles. De ce fait, Jeanne d'Arc ne semble plus appartenir au Moyen Âge ; avec Péguy elle devient la fille de tous les temps.

Première partie Jeanne d'Arc, de l'histoire à la légende

Premier chapitre Vérité historique et vérité légendaire

[...] Chaque jour apporte une pierre de plus dans la construction de ce monument de gratitude, d'admiration, édifié par la France au caractère qui personnifie le mieux l'héroïsme patriotique et qui couronne par le martyre l'épisode le plus merveilleux de notre histoire comme de toutes les histoires.⁵

De nos jours, nous sommes encore bien loin de pouvoir donner une image définitive, indubitable et non sujette à des débats de tout ordre de la personne de Jeanne d'Arc. D'autant plus que les recherches historiques se multiplient de siècle en siècle, la figure de la petite bergère de Domremy intéresse de plus en plus historiens, hommes de lettres, religieux et hommes politiques. Qu'ils contestent ou non l'origine et la nature de sa mission, ils s'accordent tous sur le fait que Jeanne est une figure qui a marqué le XV^e siècle français, et l'histoire de la France toute entière dans des domaines qui jouent un rôle important et décisif dans la représentation de la France.

Jeanne d'Arc est ainsi présente dans les débats politiques, religieux, philosophiques et littéraires. Au sein de chaque clan – et compte tenu de la mentalité des gens et des orientations de pensée de chaque époque – Jeanne se voit attribuer des rôles ou des faits qu'elle n'a pas assumés ni accomplis. De même, l'accent est parfois mis sur un seul fait ou un seul trait de caractère jusqu'à en effacer les autres et devenir ainsi un symbole du courant de l'époque ou de ceux qui voudraient se l'approprier et accaparer sa mémoire ou, en revanche, de ceux qui la rejettent et contestent l'origine de sa mission.

Au XVIII^e siècle, l'esprit philosophique et le mépris du clergé inspiraient le mépris de Jeanne ainsi que le surnaturel que contient son récit. C'est dans cet état d'esprit que Voltaire a écrit sa *Pucelle d'Orléans* où il se moque de Jeanne en la traitant de "pauvre idiote" et en contestant sa virginité. Jeanne reste toujours un sujet de débat entre crédules et sceptiques. Le retour aux sources et l'examen des actes des procès de condamnation et de réhabilitation laissent néanmoins la porte ouverte à des questions sans réponses. Au lieu de s'accorder sur une histoire unique et officielle – officielle dans le sens d'une vérité historique incontestable et certifiée –, les historiens ne font que multiplier les versions qui s'accordent parfois sur quelques faits pour en nier d'autres. Ces divergences sont essentiellement dues aux préjugés d'une époque, aux convictions et orientations d'un auteur, d'un parti ou d'un clan.

C'est ainsi que l'histoire de Jeanne dédouble en quelque sorte celle de la France : celui qui veut traiter de l'histoire de la France en matière politique, religieuse, philosophique et littéraire, sera naturellement confronté à la figure de Jeanne d'Arc, à la fois fille et « patronne » de la France. L'étude de l'histoire de Jeanne à travers les siècles, de son vivant

⁵ Pierre Lanéry d'Arc, *le livre d'or de Jeanne d'Arc*.

jusqu'à nos jours, permet en outre de constituer, à travers les siècles, une histoire de la mentalité du peuple français.

Points de convergence entre l'histoire et la légende

La légende de la petite bergère de Domremy qui avait reçu l'ordre de sauver la France de la menace des Anglais et de faire sacrer le roi à Reims, a rencontré des partisans zélés ainsi que des sceptiques. Outre les ajouts ultérieurs que la légende de la Pucelle a connus – il s'agit de la légende reconnue officielle de Jeanne⁶, à savoir : le fait d'être une pauvre bergère qui entend l'appel de Dieu à travers la voix de ses anges et qui part à la bataille pour sauver la France –, qui obéissent aux préjugés d'une époque et par conséquent à ceux des auteurs de différents siècles, tels le symbole du patriotisme, du nationalisme, le précurseur de la Révolution, le symbole républicain ou le mythe du Sauveur, la légende de Jeanne d'Arc est en gros retenue comme telle par la plupart des écrivains et historiens, en exceptés évidemment ceux qui voyaient en elle un outil guidé par des gens de la cour pour pouvoir mener au trône le Roi Charles VII.

Itinéraire de la Pucelle

De Domremy à Vaucouleurs, de Vaucouleurs à Chinon, de Chinon à Orléans, d'Orléans à Reims, de Reims à Compiègne et de Compiègne à Rouen ; voilà en gros les principales villes que Jeanne a parcourues pour mener à sa fin la tâche qui lui avait été confiée par Dieu. Voilà du moins ce que la légende raconte. Et pourquoi ne pas dire l'histoire ? Puisque l'histoire de toutes ces villes-là chante elle-même l'épopée de la Pucelle à travers les monuments, les statues, les places et les églises dédiés à sa mémoire. C'est là où l'histoire colle parfaitement à la légende, ou plutôt, c'est là que la légende prend le pas sur l'histoire en l'imprégnant de ses couleurs. Et si des chapelles ou des monuments lui ont été dédiés dans le monde entier en rappelant ses prouesses, c'est parce que ce sont d'abord ces villes qui lui ont valu sa renommée universelle. Il importe donc à ce propos d'emprunter l'itinéraire de la Pucelle pour essayer de recueillir son souvenir à travers les vestiges qu'elle y aurait laissés ; les statues érigées à sa mémoire, les maisons et les lieux qu'elle aurait habités, les chemins qu'elle aurait parcourus, qui, à défaut de souvenirs, se sont contentés de porter son nom. Allons voir les villes qui lui ont servi de refuge, d'autres de prison, celles qui l'ont aidée à mener sa mission à bien, celles qui l'ont menée à la mort, et celles enfin qui ont acclamé sa prouesse et ses victoires.

Mais attention ! Ce n'est pas un jugement que nous portons sur ces villes, ni à la façon dont elles se sont comportées vis-à-vis de la Pucelle. Nous nous limiterons à démontrer de quelle manière la mission de Jeanne a-t-elle été transformée en légende par des témoignages encore vivants ; les monuments commémoratifs de la Pucelle, et l'histoire à laquelle ces villes ont elles-mêmes choisi d'appartenir. Il s'agit en outre de voir comment la mémoire de Jeanne a été perpétuée depuis le Moyen Âge jusqu'à nos jours.

Domremy

Domremy, village natal de Jeanne ; un simple petit village situé dans la vallée de la Meuse qui devient au XIX^e siècle un lieu sacré et une destination des pèlerins pour visiter la maison natale de la sainte du pays. En 1818, le département des Vosges a décidé d'acheter la

⁶ PERNOUD, Régine, *J'ai nom Jeanne la Pucelle*, Paris : Gallimard, 1994, (Coll. Découvertes, 198).

maison de Jeanne⁷ qui sera classée en 1840 Monument Historique. À quelques mètres de la maison de Jeanne, le centre johannique est un musée qui rappelle les différents épisodes de la vie de l'héroïne. De nos jours, nous pouvons encore visiter la chapelle de Bermont où Jeanne se rendait chaque samedi pour prier et allumer des cierges, ainsi que l'église Saint-Rémy où elle avait reçu son baptême⁸.

À ces monuments qui ont vu naître et vivre la future patronne de la France s'en ajoutent bien d'autres qui n'existaient pas encore du temps de Jeanne, mais qui, bâtis plusieurs siècles plus tard en l'honneur de la Pucelle, ont contribué à perpétuer son souvenir et sa légende ; la Basilique du Bois-Chenu, dite aussi Basilique Sainte-Jeanne-d'Arc, a été bâtie entre 1881 et 1926 à l'endroit où Jeanne aurait entendu l'appel de ses voix. Sur le parvis de la Basilique se dresse une statue qui date de 1894 représentant Jeanne écoutant les voix des anges⁹.

Vaucouleurs

Jeanne se serait rendu à Vaucouleurs, elle y aurait rencontré Robert de Baudricourt, lui aurait demandé une escorte pour aller retrouver le roi à Chinon et essayer de le convaincre de l'accompagner à Reims pour s'y faire sacrer roi de France.

Sur la place de l'hôtel de ville de Vaucouleurs, une statue rend hommage à Jeanne et commémore son passage dans la ville¹⁰. En outre, dans l'aile droite de l'hôtel de ville se situe un musée consacré aux représentations des différents aspects et épisodes de la vie de la Pucelle. C'est ainsi que Vaucouleurs perpétue le souvenir de Jeanne sans omettre de rappeler que la ville a pris part à la victoire et à la renommée de Jeanne ; celle-ci étant partie sur la route de Chinon avec l'armure et l'escorte qu'elle était venue demander à Baudricourt.

Chinon

La première rencontre entre le dauphin et Jeanne aurait eu lieu à Chinon où Jeanne aurait facilement reconnu le roi déguisé. Elle lui a révélé sa mission et la tâche qui lui avait été confiée par Dieu ; elle était l'envoyée divine, désignée pour le restaurer sur son trône puisqu'il était le seul roi légitime. La rencontre aurait donc eu lieu dans le château de Chinon, et Jeanne aurait été hébergée dans la tour d'entrée du château, nommée également la tour de l'Horloge. Actuellement, cette tour abrite le musée Jeanne-d'Arc, principal site touristique de la ville de Chinon. Le musée est consacré à un nombre d'œuvres, d'objets et de statues représentant Jeanne.

Toujours à Chinon, sur la place qui porte son nom, une statue équestre de Jeanne est érigée – cette statue a été exposée à Paris pour les fêtes du 14 juillet et a été ensuite transportée à Chinon¹¹.

Orléans

Après le sacre du roi, Jeanne se serait dirigée vers Orléans, assiégée depuis sept mois par les troupes anglaises. Elle serait entrée sans résistance dans la ville par la porte

⁷ <http://www.jeannedarc.com.fr>

⁸ <http://www.jeannedarc.com.fr>

⁹ <http://www.jeannedarc.com.fr>

¹⁰ <http://www.jeannedarc.com.fr>

¹¹ <http://www.jeannedarc.com.fr>

de Bourgogne et aurait été logée dans la maison du trésorier du duc Charles d'Orléans, Jacques Boucher, où elle aurait dû rester jusqu'au 9 mai, afin de lever le siège de la ville. Cette maison, appelée actuellement la maison de Jeanne d'Arc – un geste de reconnaissance de la ville d'Orléans pour celle qui l'avait délivrée des ennemis – a été aménagée au début du XX^e siècle, bombardée, incendiée en 1940 et reconstruite entre 1961 et 1965¹². Elle devient en 1976 le musée municipal de la ville d'Orléans, abritant des miniatures qui rappellent des moments décisifs de la vie de Jeanne, d'autres miniatures qui reproduisent les scènes de l'arrivée de Jeanne à Orléans et du siège de la ville, ainsi que d'autres documents relatifs à des aspects de sa vie. La maison accueille également des expositions temporaires, organisées par le centre Jeanne d'Arc qui est un centre de recherche et de documentation, fondé en 1974 par Régine Pernoud à la demande d'André Malraux¹³. Le centre Jeanne d'Arc renferme des documents concernant l'héroïne ; livres, films, photographies, iconographies, manuscrits originaux en microfilms ou en microfiches, etc.¹⁴

Pour rendre hommage à sa libératrice et pour célébrer sa délivrance qui a eu lieu le 8 mai 1429, la ville d'Orléans organise le 8 mai de chaque année, presque sans interruption depuis 1430, une procession dans la ville derrière une jeune fille à cheval représentant Jeanne. Cette procession retrace toutes les étapes du séjour de la Pucelle dans Orléans depuis son entrée dans la ville et jusqu'à la libération.

Compiègne et Rouen

Lors d'une sortie, Jeanne aurait été faite prisonnière devant Compiègne par les Bourguignons le 23 mai 1430. Livrée aux Anglais, elle aurait été jugée et condamnée à être brûlée vive à Rouen, événement qui aurait eu lieu le 30 mai 1431 sur la place du Vieux Marché. C'est sur cette même place que l'Église Sainte-Jeanne-d'Arc a été construite en 1979¹⁵ pour rendre hommage à l'héroïne. Sur la même place une statue de Jeanne d'Arc au bûcher a été érigée en 1928. Un peu plus loin, à 30 mètres de l'endroit où aurait eu lieu son bûcher, le musée Jeanne d'Arc abrite des maquettes qui reproduisent des scènes de sa vie, des livres et des statues en cire représentant la Pucelle. C'est d'ailleurs dans la tour nommée actuellement tour Jeanne d'Arc que Jeanne aurait été mise en présence des instruments de torture. C'est aussi dans cette même tour que se serait déroulé son procès. Mais c'est dans une autre tour, disparue aujourd'hui, qu'elle aurait été enfermée. La tour Jeanne d'Arc faisait partie du château construit en 1204 par le roi Philippe Auguste¹⁶.

En 1525, à Rouen, sur l'ancienne place du Marché-aux-veaux, dite aujourd'hui place de la Pucelle, une fontaine a été érigée pour commémorer le bûcher de Jeanne. On a longtemps cru que le bûcher avait eu lieu sur cette même place. Mais, grâce aux travaux de Quicherat au XIX^e siècle, on a pu localiser l'endroit où elle aurait été brûlée sur la place du Vieux Marché. Annuellement, pour rendre hommage à la Pucelle, la ville de Rouen célèbre les fêtes de Jeanne d'Arc à la fin du mois de mai – date qui correspond au jour de sa mort – dans des manifestations à caractère religieux, culturel, historique et spectaculaire.

¹² <http://www.jeannedarc.com.fr>

¹³ <http://www.jeannedarc.com.fr>

¹⁴ <http://www.jeannedarc.com.fr>

¹⁵ <http://www.rouen.fr>

¹⁶ <http://www.rouen.fr>

Jeanne dans le monde

Ainsi prend fin la légende de la Pucelle ; la ville de Rouen a prononcé le dernier mot ; Jeanne est brûlée vive. Ainsi de même se clôt un épisode important de l'histoire de la France. Pourtant l'histoire de la Pucelle ne s'arrête pas là. La renommée de Jeanne et de ses exploits ont atteint le monde entier. Partout on lui fait ériger des statues, on lui dédie des églises et des centres de recherche afin d'éterniser son souvenir.

Ce n'est qu'un panorama limité aux quelques villes et villages qui ont pu raconter l'histoire de Jeanne. Toutefois la mémoire de la sainte ne se limitera pas à la seule œuvre architecturale ou sculpturale ; depuis son bûcher à Rouen et jusqu'à nos jours, Jeanne n'a pas cessé d'inspirer des poètes, des romanciers, des dramaturges, des compositeurs, etc. Son image, son histoire ont été exploitées par tous les domaines artistiques, politiques et littéraires, ce qui, loin d'épuiser le sujet, en multiplie les aspects. Ainsi, au-delà des recherches historiques entreprises sur ses origines et sur la nature de sa mission, la légende de Jeanne d'Arc a connu plusieurs adaptations dans différents domaines.

Il est évident que, de nos jours, l'image de Jeanne doit beaucoup plus à la légende qu'à l'histoire. Au fil du temps, les œuvres consacrées à cette figure énigmatique se multiplient ; à chaque nouvelle œuvre, une nouvelle image de la Pucelle vient se superposer à celles qui l'ont précédée. La figure de Jeanne se trouve de ce fait enrichie. Néanmoins, elle n'est pas complète puisqu'elle a toujours quelque chose de nouveau à représenter. Mais il ne faut pas entendre par là qu'il lui manque des traits. Non, ce n'est pas d'un manque qu'il s'agit ; l'image de Jeanne a trop d'aspects pour être saisie de près d'un seul coup. Toutefois, la simple évocation de son nom suffit pour tout dire d'elle : sa légende, ses exploits, son bûcher, son martyre sont tous inhérents à la gloire de son nom. Peu importent les recherches historiques à ce propos ; un simple citoyen ne se préoccupe pas du décalage qu'il pourrait y avoir entre la légende et la réalité historique. Jeanne d'Arc représente toujours pour lui cette simple et petite bergère de Domremy que sa renommée a empli le monde. Tout réside dans le fait que Jeanne, en tant que légende, est susceptible d'incarner une multitude d'aspects, de symboles, de convictions et d'orientations même parfois contradictoires. Voilà le mystère de sa légende.

Au XIX^e siècle, la querelle des Républicains et des conservateurs Royalistes est un parfait exemple de la diversité d'idées qu'elle peut représenter. D'un côté les Républicains, de l'autre les partisans de la monarchie et l'Église. Le souvenir de l'héroïne se voit transformé en vrai culte au XIX^e siècle. D'ailleurs, la découverte de l'importance du Moyen Âge dans la constitution de la « nation » française a contribué à raviver le souvenir de la libératrice de la France grâce à plusieurs facteurs : c'est d'abord la Révolution française et le rôle que le peuple a joué dans la libération du despotisme monarchique. Jeanne est une fille du peuple, elle est une incarnation de sa grandeur, de sa force, de sa liberté et de sa solidarité. Ainsi elle devient le symbole de l'émancipation du peuple, de la lutte contre toute sorte de tyrannie : peu importe la nationalité de l'adversaire ; seul l'acte libérateur compte. Jeanne représente le peuple qui a décidé de prendre son destin en main.

Le mythe de Jeanne d'Arc qui préside à la naissance du patriotisme français se voit renouvelé à l'aube du XIX^e siècle. Il est de même à l'origine de la nation française : avec Jeanne et le renouvellement de la tradition historique de son mythe que son acte a inauguré une fois pour toutes – pour devenir ainsi une référence à tout acte de résistance contre les étrangers et les despotes – c'est la volonté libératrice de tout un peuple qui s'affirme.

La perpétuité de la mémoire de Jeanne est d'ailleurs essentiellement due au renouveau des méthodes de recherches historiques relatives à son sujet ; en 1840, la Société de l'histoire de France confie à Jules Quicherat la tâche d'éditer les deux procès de condamnation et de réhabilitation de Jeanne d'Arc, œuvre qu'il a réalisée entre 1841 et 1849 et qui comporte cinq volumes *in-octavo*. *Le Livre d'or de Jeanne d'Arc* de Pierre Lanéry d'Arc, paru en 1894, représente une documentation bibliographique et analytique des œuvres inspirées par Jeanne.

En 1841, Michelet publie le V^e tome de son *Histoire de France* qu'il consacre au règne de Charles VII et à l'épopée de Jeanne d'Arc. Ce dernier épisode consacré à la libératrice de la France, Michelet l'a réédité en 1853 dans un ouvrage à part. La représentation de Jeanne par Michelet est assez connue et marque une étape importante dans la réception du personnage de l'héroïne au XIX^e siècle : « Souvenons-nous toujours, Français, que la patrie chez nous est née du cœur d'une femme, de sa tendresse, de ses larmes, du sang qu'elle a donné pour nous. »¹⁷. Qui ne reconnaît pas dans ces termes la célébration de Michelet qui résume d'ailleurs sa vision par rapport à son héroïne préférée ? Jeanne est l'expression du peuple, de ses sentiments, de ses aspirations, de sa solidarité et de son patriotisme. Elle est de même la personnification d'une patrie et l'expression du sentiment national.

En route vers l'immortalité

Jeanne a été canonisée en 1920 par le pape Benoît XV. Mais cette démarche ne s'est pas faite du jour au lendemain ; le mérite en revient au XIX^e siècle : durant les fêtes de Jeanne d'Arc, le 8 mai 1849, Mgr. Dupanloup, alors évêque d'Orléans, a introduit la cause de Jeanne en procès de canonisation auprès du pape Pie IX. Mais c'est en 1894 que le pape Léon XIII – par un geste à finalité politique¹⁸ qui consiste à rallier les catholiques français à la République – a déclaré Jeanne vénérable. Cet étape marque l'ouverture du procès de canonisation, survenue le 16 mai 1920, et a été précédée de la béatification à Rome par le pape Pie X en 1909.

Avant d'être déclarée sainte, Jeanne a tout de même fait l'objet d'un culte presque universel, surtout au XIX^e siècle. Héroïne de la libération, de la patrie, de l'unification et de l'identification, Jeanne, à la manière des grandes figures historiques et mythologiques, a servi de support et de symbole à des visions et orientations politiques différentes. Une créature mystérieuse, une existence énigmatique, une source intarissable de symboles où chaque clan peut s'abreuver et puiser ce qui correspond le mieux à ses besoins.

Politiciens, religieux, historiens et hommes de lettres, tous peuvent se l'approprier, chacun selon ses goûts. Toutefois, la figure de la patronne de la France n'a jamais pu être cernée de près ; des versions et des thèses se disputent la vérité à son propos. La figure de Jeanne continue à attirer des chercheurs – qu'ils soient ou non partisans de sa légende – qui essaient de percer le mystère de celle qui n'a cessé de représenter l'histoire de la France sous tous ses aspects contradictoires durant des siècles.

Points de divergence entre l'histoire et la légende

¹⁷ WINOCK, Michel, *Jeanne d'Arc*, « Les Lieux de mémoire III. Les France, 3. De l'archive à l'emblème », sous la direction de Pierre NORA, Paris : Gallimard, 1992, (Coll. Bibliothèque illustrée des histoires), pp. 701-702.

¹⁸ *Ibid.*, p. 700.

L'épopée johannique, connu de nos jours, surtout dans la mentalité populaire et tel qu'il s'est ancré dans la conscience collective à travers les siècles, a rencontré de vifs adversaires qui n'ont pu voir dans ce récit épique qu'une pure invention de l'imagination de certains écrivains ou historiens zélés pour qui la légende de Jeanne reproduit la vie et la Passion du Christ.

L'espoir dans le salut de la France, et la susceptibilité ou le besoin de recevoir tout ce qui est d'ordre surnaturel sont deux facteurs qui ont contribué à favoriser le culte de Jeanne, surtout dans les milieux populaires. Mais cela n'a toujours pas été le cas. Le personnage de Jeanne – comme nous l'avons déjà démontré – a connu des périodes d'éclipses, de mépris et de rejet (XVI^e-XVII^e-XVIII^e siècles) et d'autres périodes de retour en scène (XIX^e siècle). La fin du XIX^e et le début du XX^e siècle vont aboutir au couronnement du personnage par la canonisation en 1920.

Les procès

En fait, depuis le XV^e siècle, lors du procès de condamnation en 1431, les opinions ont été partagées sur le cas Jeanne d'Arc ; accusation d'hérésie, de sorcellerie et d'abus de la crédulité du peuple d'une part : le doute est semé une fois pour toutes sur l'origine divine de sa vocation. La représentation et l'assimilation de l'exemple de Jeanne à celui du Christ et l'attachement au concept du Sauveur ont, d'autre part, agrandi l'écart entre vérité historique et récit légendaire.

Lorsqu'en 1456, à la demande du roi Charles VII – dans un geste qui rend hommage à l'héroïne – se tient le procès de réhabilitation, la mémoire de Jeanne n'est réhabilitée qu'en ce qui concerne le bûcher et le fait d'annuler le mauvais jugement prononcé contre elle. Rien n'est confirmé sur le mobile de son acte, ni sur l'aboutissement de sa mission. Ainsi, le surnaturel que contient son récit épique n'est jamais confirmé par l'Église qui continue à considérer le procès en condamnation comme un procès qui s'est déroulé conformément à ses lois. Jeanne n'est donc réhabilitée qu'en partie : annulation du jugement qui l'a conduite au bûcher, accusation de l'évêque Pierre Cauchon qui s'est acharné contre elle durant le procès ; le doute n'est jamais vaincu, Jeanne reste toujours une énigme à découvrir.

La réaction contre les deux jugements prononcés contre Jeanne lors des deux procès s'est incarnée de différentes manières, à des niveaux différents : dans les milieux populaires, Jeanne est toujours l'incarnation du concept de Sauveur, elle est celle qui a tout fait pour sa patrie et pour instaurer la royauté. Elle est le sujet d'un culte populaire, interprété par la représentation historique dont témoignent les différentes statues et édifices semés partout en France, pour célébrer la gloire de la fille du peuple. Mais, c'est surtout l'excès en célébration dans le culte johannique – qui donne parfois naissance à des images et scènes imaginaires, ne devant rien à la réalité et qui sont essentiellement dues à l'excès de l'amour et du zèle portés à la Pucelle par ses admirateurs et partisans – qui sera vivement critiqué par les sceptiques.

Ainsi la version reconnue officielle de la légende de Jeanne se voit pourtant sujette à de multiples critiques et interrogations, ce qui va donner naissance à des versions diverses sur son origine et l'interprétation de sa mission. C'est en premier lieu l'examen des sources de l'époque – à entendre les actes des deux procès ainsi que les chroniques – qui a provoqué le décalage et a mis l'accent sur les contradictions que la représentation culturelle de l'histoire de Jeanne a subies durant les siècles.

Le commencement d'un mythe

Au XVI^e siècle, l'examen des actes des procès n'était pas une tâche aisée, les sources n'étant pas faciles d'accès. Pour raconter la vie de Jeanne et décrire les différentes situations auxquelles elle a été confrontée, les écrivains ou historiens, allaient puiser dans des sources étrangères ; ils se nourrissaient directement de l'image négative que les Anglais donnaient d'elle. C'est par exemple le cas de la **Chronique** de Monstrelet qui a été considérée jusqu'au XVIII^e siècle comme une source précieuse, moins à cause de la vraisemblance qu'elle présentait de l'histoire de Jeanne qu'à la facilité d'accès dont elle bénéficiait à cette époque¹⁹.

Quant aux **Chroniques** de Belleforest²⁰, elles contenaient des extraits des actes des procès. Néanmoins, elles ont été jugées peu exactes par la postérité. Elles faisaient partie des Grandes Annales officielles des rois de France et présentaient en conséquence une vision purement royaliste de Jeanne, qui était considérée comme un miracle envoyé par Dieu pour sauver le roi et la France.

D'ailleurs, les **Recherches de la France** d'Étienne Pasquier qui ont connu plusieurs rééditions durant les siècles suivants (XVII^e-XVIII^e siècles) et qui se nourrissaient directement des actes des procès, donnaient une présentation assez célèbre de Jeanne en montrant qu'elle a été secourue par Dieu et non par Satan²¹.

Les thèses et les versions pullulent sans pouvoir s'accorder autour d'une version unique et incontestable. Au XVII^e siècle, les historiens se contentaient de parler de Jeanne comme étant un outil pour sauvegarder la royauté. François-Eudes de Mézeray²² était l'un des partisans de cette version royaliste qui s'était facilement répandue grâce aux préjugés et opinions publiques qui épargnaient aux historiens l'étude des sources qui, à cette époque, étaient assez difficiles d'accès.

En revanche, le siècle des Lumières est marqué – en ce qui concerne Jeanne d'Arc – par une opposition ardente à la mémoire de la Pucelle et à tout ce que son récit contient de merveilleux et de surnaturel. Cet esprit est incarné dans la pièce de Voltaire **La Pucelle d'Orléans** (1762) où la raillerie et l'esprit critique de l'auteur s'attaquaient même à ce qui a pourtant été jugé incontestable dans les deux procès : il s'agit de sa virginité.

Il a donc fallu attendre la fin du XVIII^e siècle pour commencer à s'intéresser sérieusement aux sources. À la veille de la Révolution française et dans le but de les faire éditer, L'Averdy a entrepris des examens des manuscrits des procès. Jules Quicherat, chargé d'éditer les actes des deux procès dans le but de les rendre publics, a souligné le rôle qu'avaient tenu les recherches de L'Averdy dans la tradition historiographique de Jeanne d'Arc.

Comme nous l'avons précédemment vu, c'est au XIX^e siècle qu'allait s'affirmer l'importance de la figure de Jeanne d'Arc sous la Révolution, mais aussi dans les longues luttes politiques qui ont marqué tout le siècle, ce qui a entraîné une vraie résurrection du Moyen Âge considéré comme étant à l'origine de la naissance du patriotisme et de la nation

¹⁹ KRUMEICH, Gerd, **Jeanne d'Arc à travers l'histoire**, Préface de Régine PERNOUD, traduit de l'allemand par Josie MÉLY, Marie-Hélène PATEAU et Lisette ROSENFELD, Paris : Albain Michel, 1993, (Coll. Histoire), p. 28.

²⁰ *Ibid.*, p. 29.

²¹ *Ibid.*, p. 29.

²² *Ibid.*, pp. 31-32.

française. Pourtant, tout au long du siècle, l'épopée de Jeanne a connu des altérations, des dégradations. Certains aspects du mythe se voyaient éclipsés par d'autres, plus aptes à servir aux besoins de ceux qui voulaient en titrer profit. Le premier caractère de cette déformation serait la suppression en 1793 par les révolutionnaires des fêtes annuelles de Jeanne d'Arc, jugées trop monarchiques puisqu'elles rappellent la restitution de la royauté. Les fêtes allaient reprendre en 1803 sous Napoléon à la demande des habitants de la ville d'Orléans. Ajoutons à cette rupture des fêtes des périodes de longue abstention des représentants civils d'assister à des cérémonies présidées par le clergé.

En effet, la lutte entre les Républicains et les Royalistes a eu ses répercussions sur le culte de Jeanne d'Arc. Chaque camp, pour des raisons qui lui appartenaient, revendiquait le culte de la Pucelle qui se voyait ainsi rejetée du camp adverse. Une des questions qui a longtemps servi d'argument aux Républicains contre l'Église était la question du bûcher ; Jeanne a été condamnée par l'Église, il ne convenait donc pas qu'elle y appartenait. En outre, le roi a laissé mourir celle à qui il devait la restitution sur le trône. Cette attaque contre l'Église catholique et les tenants du parti royaliste a favorisé le dévouement au personnage et à la mémoire de Jeanne chez les Républicains du XIX^e siècle et a renforcé la crédibilité du mythe populaire.

Comme nous l'avons déjà répété, Jeanne est l'incarnation du patriotisme et de la lutte contre les invasions étrangères qui menacent l'unité de la France. C'est surtout ces deux figures de l'épopée de Jeanne qui ont contribué à la résurrection du personnage de la Pucelle au XIX^e siècle. En plus, Jeanne est une représentation de toute une histoire populaire de la France. C'est là une notion nouvelle – la notion du peuple agissant – qui a commencé à voir le jour à l'aube du XIX^e siècle, sous la Révolution et qui s'est affirmé, grâce aux écrivains républicains libéraux qui, comme Augustin Thierry, considéraient que l'histoire de la France ne doit pas avoir pour seuls agents les membres des familles régnantes ; l'histoire de la France c'est aussi l'histoire du peuple français, de sa mentalité, de ses besoins, de ses espoirs, de ses préoccupations, etc.

L'image du peuple agissant pour lutter contre la tyrannie et affirmer sa volonté est l'un des avatars de la Révolution qui s'est développée tout au long du XIX^e siècle, malgré les différentes luttes politiques, et cela grâce à plusieurs écrivains Républicains dont le plus ardent représentant est bien entendu Michelet. Avec lui, le mythe de Jeanne d'Arc a connu une nouvelle interprétation dans l'histoire de la représentation culturelle de la Pucelle : il s'agit de réinventer le mythe à la lumière des nouvelles tendances politiques. Selon Michelet, la mission de Jeanne est plus humaine que divine, dans la mesure où le peuple est le premier agent de l'histoire et le fondement même de la patrie. Mais la question ne se pose pas chez Michelet sur l'origine de la mission de Jeanne, il s'agit plutôt de mettre l'accent sur le rôle essentiel du peuple dans la marche de l'histoire, surtout pendant la Révolution. Michelet, qui dans un premier temps se nourrissait directement de l'image populaire de Jeanne – il n'a pas encore montré une véritable connaissance des sources – voyait en elle l'aboutissement de l'espoir du peuple dans le salut et la libération.

Cette interprétation du mythe de Jeanne par Michelet a été rejetée dans les milieux catholiques, qui y voyaient une Jeanne modernisée et laïque, en contradiction avec l'image que l'Église voulait donner d'elle qui est plutôt une image conforme aux tenants de la version royaliste. La future sainte de l'Église se voyait ici transformée en une sainte du peuple, une sainte de la patrie, une sainte laïque.

À la fin du XIX^e siècle, la laïcisation de la mémoire de la Pucelle chez les libres penseurs se voit opposer du côté adverse par l'ouverture du procès en canonisation en 1894. Il est donc sans conteste que les libres penseurs tendaient à s'emparer de la mémoire de Jeanne, désormais considérée comme l'incarnation et l'affirmation du patriotisme au XIX^e siècle.

Toutefois, certains détails de l'épopée de Jeanne – la question des voix – continuent à être des sujets de lutte entre l'Église et les libres penseurs, qui se penchaient sur l'explication de l'énigme des voix à la lumière des nouvelles découvertes psychiatriques : les révélations dont il a été question dans la légende de Jeanne, les apparitions successives des anges et les voix qu'elle a entendues s'expliquaient pour les libres penseurs par des troubles psychologiques dus à l'enracinement des croyances populaires courantes à l'époque, et à des excès de dévotion qui se traduisaient en des visions, ce qui laisse conclure à des cas d'hallucinations. Michelet était lui-même de cet avis ; les voix que Jeanne aurait entendues sont dues à des états d'extase et de visions mystiques, ce qui était assez fréquent au Moyen Âge où les prophéties faisaient partie intégrante de la société et des convictions populaires courantes.

L'Église était d'un tout autre avis. La demande de canonisation de Jeanne s'accompagnait d'un retour à la scène de la question des voix, inspiratrices et sœurs célestes de Jeanne. Mais, encore une fois, cette question a été rejetée lorsque Rome exclut en 1969 Sainte-Catherine et Sainte-Marguerite de la liste des saints étant donné que leur existence était douteuse. Voilà une nouvelle énigme qui est venue s'ajouter à la liste de paradoxes concernant la légende de la Pucelle.

Avec le nationalisme du XIX^e siècle finissant, et en relation directe avec l'Affaire Dreyfus et les répercussions qu'elle a eues sur l'histoire politique de la France, l'épopée de Jeanne est devenue le symbole de la lutte contre tout aspect d'invasion étrangère qui menace la France et risque de briser son unité. Le mythe de Jeanne s'est exprimé, au sein du nationalisme, contre le judaïsme, en rappel à la menace des Anglais qui pesait sur le pays pendant la guerre de Cent Ans. De même, à la veille de la deuxième guerre mondiale, le mythe de Jeanne a été ressuscité ; contre l'alliance avec l'Anglais proposée par les gaullistes, le Maréchal Pétain appelle à la résistance à l'exemple de la sainte du pays : « Une même pensée, un même instinct ont porté cette toute jeune et toute simple paysanne et le vieux et grand soldat vers un même destin historique. L'une et l'autre ont eu le sens de l'unité française. »²³.

Au début du XX^e siècle, le mythe de Jeanne est devenu une incarnation de l'affirmation partisane, tout en servant la fonction de rassemblement des Français ; tous les partis la réclamaient – chacun selon ses convictions – et tentaient de se l'approprier. Pourtant, en face de toute menace extérieure, c'est à Jeanne d'abord que l'on faisait appel. C'est d'ailleurs à elle que revient le mérite de dresser les obstacles contre l'étranger quel qu'il soit. Ainsi, paradoxalement, Jeanne a exprimé la solidarité et l'union du peuple français tout en tenant le rôle de l'identification partisane qu'on lui a attribué. De l'épopée légendaire allait naître un mythe modernisé, laïcisé, prêt à incarner les différentes orientations et les multiples idéologies des partis français. Il s'agit là d'un exemple frappant de l'universalité et de la multiplicité d'aspects qu'a pu revêtir son mythe.

Jeanne au service des intéressés de la cour

²³ WINOCK, Michel, *Jeanne d'Arc*, « Les Lieux de mémoire III. Les France,3. De l'archive à l'emblème. », *op. cit.*, p. 722.

Il existe en effet une autre version de l'épopée johannique qui voit en Jeanne une pure invention des intéressés de la cour pour faire sacrer le roi et mieux gouverner derrière lui. Voilà une nouvelle profanation du récit de Jeanne où tout ce qui appartient à la légende se voit ici battu en brèche, où toute situation d'apparition merveilleuse ou surnaturelle est considérée comme camouflage ou mise en scène, pour mieux se servir de la simplicité du peuple, en assimilant le sort d'une simple jeune fille à celui des plus grands héros de l'histoire ; c'est la gloire qui va à la rencontre des plus faibles créatures, c'est le miracle que Dieu a conçu pour le salut de la France qui doit passer par le sacrifice et le martyre d'une jeune fille de dix-neuf ans.

Cette version qui s'est répandue du vivant de Jeanne et qui continue à rencontrer des partisans jusqu'à nos jours prétend rétablir la vraie histoire de Jeanne que la version officielle a faussée. Dans ce cas, Jeanne ne serait pas une bergère, mais la fille bâtarde d'Isabeau de Bavière et du duc Louis d'Orléans. Elle serait, de ce fait, la sœur du futur roi Charles VII dont la légitimité de succession au trône a été longtemps contestée – Charles VII ne serait pas le fils de Charles VI, mais le fruit d'une union illégitime de la reine Isabeau²⁴.

Une des premières mises en scène serait donc de faire passer Jeanne pour une bergère pour rapprocher son cas de celui du Christ afin de donner plus de force à son histoire et s'assurer ainsi de l'ancrage de ce premier trait à caractère merveilleux dans la conscience populaire.

L'épopée de Jeanne serait une invention de la reine Yolande d'Aragon, belle-mère de Charles VII, pour garantir la royauté à son gendre et mieux gouverner derrière lui. Ce serait à elle que reviendrait le soin d'éduquer Jeanne et de la former dans plusieurs domaines pour mener ses desseins à bien²⁵.

En effet, une des objections faite à la légende classique se trouve résolue dans cette version de la légende ; les connaissances militaires d'une simple bergère dont les activités journalières se limitaient à la garde des moutons dans le jardin de son père et à la prière. Est-ce le fruit d'un miracle ? Non ! Jeanne aurait été formée militairement avant de partir sur le champ de bataille accomplir sa mission.

De même, les voix qu'elle aurait entendues s'expliqueraient par des visions qu'elle aurait eues, ou peut-être tout simplement qu'elle n'aurait rien entendu et qu'elle mentait parce qu'on le lui aurait demandé.

Il en est de même du bûcher à Rouen ; ce ne serait pas Jeanne qui a été brûlée sur la place du Vieux Marché : une autre fille l'aurait été à sa place. Jeanne ne serait donc pas morte. En fait, quelques années plus tard, l'apparition d'une certaine dame des Armoises a donné de la force à cette hypothèse. La famille d'Arc avait reconnu que cette dame était bel et bien Jeanne. Ainsi, avec une telle version, l'épopée de Jeanne ne serait qu'une succession de mises en scène imaginées pour tromper la simplicité du peuple crédule.

Deuxième chapitre Jeanne d'Arc dans l'espace et dans le temps

²⁴ LAMY, Michel, *Jeanne d'Arc : Histoire vraie et genèse d'un mythe*, Paris, Payot, 1987, p. 51.

²⁵ *Ibid.*, pp. 137-140.

Une figure catholique

Un demi-millénaire sépare le procès de condamnation en 1431 de la canonisation de Jeanne survenue en 1920. Du bûcher d'une hérétique à la déclaration d'une sainte, en passant par le procès de réhabilitation en 1456 qui a déclaré nul le jugement prononcé contre elle, le culte de la Pucelle s'inscrit dans une longue tradition continue depuis le XV^e siècle.

Longtemps attachée à l'Église catholique, la mémoire de Jeanne a rencontré – surtout au XVIII^e siècle – des adversaires dans le camp des anticléricaux. Il a fallu attendre le XIX^e siècle et la Révolution française qui le prédomine pour voir un renouvellement dans la représentation de la figure de la Pucelle, à la lumière de l'opposition entre le libéralisme et l'anticléricisme d'une part, et l'Église catholique d'autre part. La première moitié du XIX^e siècle – surtout sous la Restauration, symbole de l'institution de l'ordre royal – a connu un vrai retour en scène de la figure de Jeanne. Dans la deuxième moitié du siècle, et lors de la commémoration du premier centenaire de la mort de Voltaire en 1878, les défenseurs de ce dernier se sont attaqués à l'Église en la personne de Jeanne d'Arc ; la passion anticléricale qui les animait leur inspirait le mépris de la mémoire de la Pucelle. En un mot, la représentation catholique de Jeanne au XIX^e siècle dépendait moins de la continuité de la tradition du culte que de l'évolution de la politique intérieure.

Les catholiques se sont rendus compte du danger que représentait l'accaparement de la mémoire de Jeanne par les libres penseurs – Michelet a publié en 1841 son V^e tome de l' ***Histoire de France***, consacré à Jeanne d'Arc où celle-ci apparaît comme un symbole du peuple écrasé par les autorités cléricales. Avant de devenir une arme dans les mains de leurs ennemis, les catholiques ont veillé à utiliser la mémoire de Jeanne en réaction contre toute tentative de laïcisation de la future sainte de l'Église. Le projet de la canonisation de Jeanne, mis en route par Mgr Dupanloup dès 1869, est donc en premier lieu une réplique à toutes les attaques des libres penseurs à l'Église.

Un des aspects du culte traditionnel catholique rendu à la Pucelle est, bien entendu, les fêtes commémoratives de la libération d'Orléans qui se tiennent le 8 mai de chaque année, date de la délivrance de la ville. Les panégyriques d'Orléans, prononcés à l'occasion de ces fêtes, constituent eux aussi un des éléments de la tradition de ce culte ; c'est dans ces panégyriques que se reflètent d'abord les nouvelles connaissances et les nouveaux centres d'intérêt propres à chaque époque. Depuis le milieu du XVIII^e siècle, les panégyriques étaient centrés sur l'idée de la Providence qui protégeait Jeanne et la guidait dans ses exploits pour sauver la monarchie²⁶. C'est dans ces mêmes panégyriques que se voit traitée aussi la polémique de la fin de la mission de Jeanne : celle-ci aurait dû se retirer après le sacre du roi à Reims, mais son amour pour la patrie l'aurait poussée à poursuivre son œuvre. Sous la Restauration, l'histoire de Jeanne était un instrument au service du royalisme : la version royaliste reprochait à Jeanne d'avoir poursuivi ses exploits sans l'accord du roi. Elle a enfreint les ordres et a mérité la punition pour sa désobéissance.

En opposition à la thèse républicaine qui faisait de Jeanne une patriote, une fille du peuple qui continuait à lutter pour l'accomplissement de son acte libérateur, les historiens catholiques insistaient, quant à sa mission, sur le fait qu'elle était d'abord un outil de la

²⁶ KRUMEICH, Gerd, *Jeanne d'Arc à travers l'histoire*, op. cit., p. 129.

Providence, « le bras de Dieu qui anéantit les ennemis de la France. »²⁷. Dans ce dernier cas, il serait donc hors de propos de prétendre que la mission de Jeanne prenait fin au sacre du roi ; les ennemis de la France n'étaient pas encore battus ; Jeanne devait donc poursuivre son œuvre. Dans son célèbre panégyrique de 1855, Mgr. Dupanloup, évêque d'Orléans, a battu cette thèse devenue classique ; pour lui, Dieu a chargé la France d'une mission universelle : « [...] elle se préparait [la France] à marcher désormais à la tête des peuples européens, reine du monde civilisé [...] »²⁸. Jeanne a délivré la France : elle est donc au service de la volonté divine.

Avant Mgr. Dupanloup, c'était l'abbé Pie qui, dans son panégyrique de 1844 a parlé de Jeanne comme étant un outil conçu par Dieu pour sauver la France, ce qui se contredisait avec la version classique de la fin de la mission de Jeanne. En effet, le rejet de la thèse classique s'est inscrit dans une nouvelle lignée de la tradition catholique qui, jusqu'alors, s'était occupée de servir la cause du roi Charles VII et de le défendre contre toute accusation de trahison au sujet de Jeanne d'Arc.

Jusqu'au XIX^e siècle, la conception catholique de l'image de Jeanne était en quelque sorte limitée aux seules fonctions qu'elle avait remplies et les preuves qu'elle avait fournies durant sa vie ; une image figée, qui se profilait dans les sermons des prêtres, et qui ne se préoccupait pas de la personne même de Jeanne en tant qu'individu. C'est surtout grâce aux travaux devenus publics des historiens libéraux, tels Michelet et Quicherat, que de nouveaux centres d'intérêt allaient voir le jour sans pour autant éclipser, chez les catholiques, cette image héritée des siècles précédents. En effet, les historiens libéraux reléguèrent au second plan le surnaturel et l'intervention divine, considérés jusqu'alors comme les principaux moteurs de l'acte de Jeanne. Les voix et les visions ne sont qu'un accessoire, tandis que le vrai motif de son acte réside dans son amour pour la patrie. C'est donc à partir de cette nouvelle orientation dans la représentation de Jeanne et de son mythe que les catholiques allaient pouvoir cerner de plus près sa personnalité, en essayant toutefois de conjuguer cette découverte avec l'image classique qu'ils donnaient de la Pucelle.

Barthélemy et Wallon

Cependant devant cet afflux d'idées, la conception républicaine de l'image de Jeanne a soulevé, au XIX^e siècle, de vives attaques de la part des historiens catholiques ; l'abbé Barthélemy a critiqué la thèse de Michelet qui faisait de Jeanne un produit de son environnement social. Pour lui, Jeanne est un produit de la Providence, un être surnaturel envoyé par Dieu. Plus tard, Wallon allait, lui aussi, s'attaquer à la thèse de Michelet en insistant sur la piété de Jeanne, et en rejetant l'intérêt que ce dernier portait à son amour pour la patrie. Pourtant, quant à la question de la fin de sa mission, Wallon a conclu, rejoignant ainsi les historiens libéraux, à la trahison de Jeanne par le roi. L'abbé Barthélemy, lui, s'est contenté de poser le problème tout en restant objectif. Pour ce faire, il a intégralement inséré, dans sa biographie sur Jeanne d'Arc, la préface de Quicherat à la chronique de Perceval qui optait pour la trahison. L'abbé Barthélemy a été le premier auteur catholique à s'être servi des travaux d'un Républicain²⁹.

Görres

²⁷ *Ibid.*, p. 133.

²⁸ *Ibid.*, p. 163.

²⁹ *Ibid.*, p. 148.

Le renouvellement de l'image de Jeanne au XIX^e siècle chez les catholiques est dû, en grande partie, aux travaux de l'Allemand Guido Görres. Passionné par l'histoire de Jeanne d'Arc, il a publié en 1834 une œuvre intitulée **La Pucelle d'Orléans. D'après les actes du procès et les chroniques contemporaines**. L'image qu'il a donnée de Jeanne est une sorte de conciliation entre la tradition catholique et les nouvelles recherches libérales républicaines.

En ce qui concerne la vie de Jeanne, la tradition catholique accordait une plus grande importance au procès de réhabilitation au profit du procès de condamnation, puisqu'il était une restitution de l'image du roi Charles VII, accusé d'avoir trahi Jeanne et de l'avoir laissée périr sans rien faire pour la sauver. De même, le procès de 1456 est un acte d'innocenter l'Église et de condamner l'évêque Pierre Cauchon, vendu aux Anglais et seul responsable de la mort de Jeanne. Sur ce point Görres a respecté la tradition catholique. Toutefois, l'importance qu'il a accordée au procès en question ne l'a pas amené à négliger la valeur du procès de 1431, qui constituait une référence importante dans la connaissance des événements relatifs à la vie de Jeanne. Quelques années plus tard, pour les mêmes motifs, Quicherat allait accorder la primauté au procès de 1431.

L'Allemand Görres avait entrepris des recherches sur Jeanne d'Arc qui visaient la publication des actes des procès. En France, cette tâche a été confiée à Jules Quicherat par la Société de l'histoire de France. L'œuvre de Görres a bénéficié d'une grande renommée en France au point que Mgr. Dupanloup, pour introduire la cause de Jeanne en procès de canonisation auprès du pape, s'est appuyé sur sa présentation de la Pucelle – en effet, pour la première fois, dans l'œuvre de Görres, Jeanne est traitée comme une sainte³⁰.

Mgr. Dupanloup

Le renouvellement de la réappropriation de Jeanne chez les catholiques au XIX^e siècle, le nouvel intérêt porté à sa personne et les tentatives inlassables des Républicains visant la possession de sa mémoire, en refusant toujours à l'Église son accaparement, tous ces événements ont contribué à la marche de l'héroïne vers la sainteté. En 1855, Mgr. Dupanloup, évêque d'Orléans depuis 1849, a prononcé un panégyrique – devenu célèbre pour la postérité, étant une étape décisive dans l'évolution du culte catholique de Jeanne – dans lequel il parlait de Jeanne comme une sainte et soulignait l'aspect providentiel de son histoire qui faisait d'elle un outil envoyé par Dieu pour sauver la France, sa nation préférée. En 1869, lors des fêtes de la Pucelle à Orléans, encouragé par Wallon – avec qui il a eu une correspondance durant l'année 1867³¹ –, Mgr. Dupanloup a prononcé un deuxième panégyrique, dans lequel il proposait la canonisation de Jeanne. Mais le procès informatif diocésain ne s'est ouvert qu'en 1874 ; il a été suivi, en 1894, de l'introduction de la cause de Jeanne d'Arc par Léon XIII où elle est déclarée vénérable. En 1909, l'Église a proclamé Jeanne bienheureuse. Le 16 mai 1920, Jeanne a été canonisée par le pape Benoît XV.

Mgr. Dupanloup était connu pour sa violence dans la lutte contre le monde moderne, la laïcisation de la société et l'impiété croissante du monde. Pour lui, la religion fait partie du quotidien, c'est pourquoi il faut favoriser la pratique religieuse aux hommes pour garantir leur retour à l'Église. Il considérait les fêtes commémoratives de Jeanne comme un instrument favorable à l'Église pour regagner le plus d'âmes possibles. En fait, depuis 1848, la municipalité de la ville d'Orléans avait imposé des taxes sur la procession publique, ce qui

³⁰ *Ibid.*., p. 148.

³¹ *Ibid.*., p. 168.

avait rétréci le rôle exercé par l'Église dans ces fêtes. En accord avec le maire de la ville, Mgr. Dupanloup a réussi à restituer les fêtes de Jeanne d'Arc, ce qui a permis à l'Église de regagner son rôle dans la célébration de la délivrance d'Orléans.

Mais le rétablissement des fêtes à Orléans et le projet de la canonisation de Jeanne avaient, pour Mgr. Dupanloup, des connotations politiques : il le disait lui-même dans la lettre adressée au pape, en 1869, pour qu'il veuille bien procéder à l'introduction de la cause de Jeanne en procès de canonisation :

J'ose dire, très Saint-Père, que rien ne sera plus populaire en France, et partout, en même temps que cet acte paraîtrait très opportun dans les circonstances présentes, très honorables au Saint-Siège et à l'Église. Si le Saint-Siège [...] venait à le reconnaître à son tour, il y aurait là une proclamation éclatante de cette vérité, aujourd'hui si méconnue et si nécessaire à rapporter, que les vertus chrétiennes peuvent s'allier admirablement avec les vertus civiles et patriotiques : ce serait une réponse indirecte, mais puissante, aux accusations que les ennemis de l'Église prétendent tirer des justes condamnations portées par le Saint-Siège contre les erreurs contemporaines. Bien des gens que le malheur des temps a éloignés de l'Église seraient forcés de reconnaître la sainteté chrétienne dans les vertus qu'ils admirent ; et enfin, très Saint-Père, la popularité du Saint-Siège en France, et dans le monde, en grandirait certainement.³²

Restituer l'image de l'Église dans le monde en utilisant la mémoire de Jeanne, voilà, en gros, en quoi consistait le projet de canonisation proposé par l'évêque d'Orléans.

Incarnation de la patrie

En 1762, Voltaire avait publié *La Pucelle d'Orléans*, œuvre qui, en son temps, et jusqu'au milieu du XIX^e siècle, a rencontré beaucoup de succès. Le personnage de Jeanne y est peint d'une façon burlesque, qui tourne en dérision tout ce qui découle de la représentation surnaturelle de l'épopée et de l'interprétation providentialiste de l'histoire. La monture de Jeanne n'était qu'un âne ailé qui la transportait dans les lieux où sa présence était nécessaire ; Jeanne est en outre dotée d'un appétit sexuel insatiable, ce qui faisait d'elle un personnage bouffon, entièrement conforme à l'esprit de l'époque.

Le mépris du clergé qui animait les libres penseurs et les Républicains au XIX^e siècle les a poussés à adapter la théorie de Voltaire et à mépriser la mémoire de Jeanne, incarnation du rétablissement de la monarchie soutenue par l'Église – ce qui explique la destruction de quelques monuments représentant la Pucelle par les troupes révolutionnaires, ainsi que la suppression des fêtes de Jeanne d'Arc en 1793. Cependant, le renouvellement des méthodes de la recherche historique – incarné par les travaux de Michelet et de Quicherat et dû à la nouvelle sensibilité romantique en matière d'histoire – qui visait, avec Augustin Thierry et Sismondi, la fin de l'historiographie monarchiste et la popularisation de l'histoire de France, a amené les historiens libéraux vers de nouveaux rivages ; Jeanne ne doit plus appartenir à l'Église qui l'a trahie, elle doit au contraire être utilisée comme une contre-attaque à l'Église ; désormais l'image de la fille du peuple l'emportera sur le symbole royaliste.

³² *Ibid.* pp. 175-176.

Michelet et Quicherat

Avec Michelet, la figure de Jeanne a connu une véritable transformation ; elle est hissée au rang des héros, elle incarne les aspirations du peuple dans le salut et unifie leurs sentiments autour du concept de patriotisme, donnant ainsi naissance à la patrie :

Pour la première fois, elle [la France] est aimée comme une personne. Et elle devient telle du jour qu'elle est aimée. C'était jusque-là une réunion de provinces, un vaste chaos de fiefs, grand pays d'idée vague. Mais, dès ce jour, par la force du cœur, elle est une patrie. [...] Souvenons-nous toujours, Français, que la patrie chez nous est née du cœur d'une femme, de sa tendresse, de ses larmes, du sang qu'elle a donné pour nous.³³

Amour et zèle pour la patrie, voici les principaux mobiles de l'acte de Jeanne, vraie expression du patriotisme français et du sentiment national, fondement de la nation. Pour Michelet, l'origine de la mission de Jeanne est plus humaine que divine dans la mesure où c'est le peuple qui est le vrai agent de l'histoire. Il insiste sur les origines modestes de la Pucelle, sur sa simplicité, son manque d'expérience, sa naïveté, son bon sens et sa piété, ce qui la distinguait des illuminés de son temps et jouait un rôle décisif dans l'enracinement de son culte dans la conscience collective. En outre, Michelet a opéré un rapprochement entre la Pucelle et le Christ ; comme Jésus, Jeanne s'est acquittée de sa mission au péril de sa vie, une raison de plus qui a joué un rôle favorable à l'ancrage du personnage chez le peuple. D'ailleurs, dans un esprit encore marqué par l'expérience de la Révolution qu'il a connue à travers les récits de ses parents, Michelet a insisté sur le rôle de l'enthousiasme populaire qui a aidé Jeanne à mener sa mission à bien : Jeanne faisait partie du peuple opprimé, luttant pour sa liberté et contrarié par les puissants.

L'image de Jeanne chez Quicherat se rapproche de celle de Michelet sous plusieurs aspects. Bien que Michelet soutienne la thèse classique qui mettait fin à la mission de Jeanne après le sacre du roi – ce qui serait contradictoire avec sa thèse qui présumait que Jeanne représentait l'élan des aspirations populaires dans la libération –, Quicherat, lui, ne considérait pas que le sacre du roi était l'étape définitive dans la mission de la Pucelle ; la fille du peuple avait une mission qui dépassait celle de l'institution du roi sur son trône ; Jeanne était révoltée contre la guerre, c'est pourquoi elle a rassemblé les forces du peuple afin de l'aider à lutter pour sa liberté. C'est d'ailleurs – pour les deux historiens – l'expérience de la Révolution qui a favorisé la résurrection du personnage de Jeanne et son appropriation par le peuple. Elle a de même permis l'appréciation du sens et de la grandeur de son acte unificateur à la lumière des nouvelles découvertes historiographiques.

Les socialistes

Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, le socialisme commençait à revendiquer la mémoire de Jeanne ; non seulement elle appartenait au peuple, Jeanne est aussi sensible aux malheurs qui s'abattent sur lui, elle a pris part à sa souffrance et a lutté pour mettre fin à sa misère. Lucien Herr, bibliothécaire de l'École normale supérieure, a écrit en 1890, sous le pseudonyme de Pierre Breton, un article intitulé « Notre Jeanne d'Arc », dans lequel il a démontré qu'au moment où tous l'ont abandonnée, seul le peuple lui est resté fidèle³⁴. D'ailleurs, en insistant sur la révolte contre le Mal comme origine de la mission de Jeanne,

³³ WINOCK, Michel, *Jeanne d'Arc*, « Les Lieux de mémoire III. Les France, 3. De l'archive à l'emblème. », op. cit., pp. 701-702.

³⁴ *Ibid.*, p. 706.

Charles Péguy, dans ses premières années de militant socialiste, a composé en 1897 sa première *Jeanne d'Arc*, dédiée « à toutes celles et à tous ceux qui seront morts de leur mort humaine pour l'établissement de la République socialiste universelle ». Contrairement à cette première œuvre qui n'a pas rencontré beaucoup de succès, le *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, composé en 1910, nourri de méditations, de prières, et surtout des réponses chrétiennes au problème du Mal marquant ainsi le retour de l'auteur à la foi, a bénéficié d'une attention particulière dans les milieux catholiques traditionnalistes puisqu'ils y voyaient une contre-attaque au livre d'Anatole France, *La Vie de Jeanne d'Arc*, paru en 1908, qui limitait l'acte de Jeanne à la mesure humaine en y diminuant la part du surnaturel et en mettant l'accent sur le rôle psychologique que Jeanne a joué dans le rassemblement du courage et des forces des troupes. Quant à la question des voix, elle est expliquée chez France par une conséquence d'hallucinations mystiques.

Ainsi, tout au long de l'histoire, le culte de Jeanne a varié entre catholiques Royalistes et Républicains ; il a servi d'argument pour soutenir la thèse d'un camp et attaquer les prétentions du camp adverse.

Une figure nationaliste

Dès le début du XX^e siècle, le culte de Jeanne s'est inscrit dans la lignée des nationalistes ; elle est donc une figure de droite. Mais ce passage ne s'est pas opéré du jour au lendemain.

À la fin du XIX^e siècle, Jeanne a longtemps fait l'objet des conflits entre droite et gauche visant l'appropriation de sa mémoire.

Au XIX^e siècle, les catholiques, partisans de la monarchie, étaient hostiles au sentiment national, produit de la Révolution française. Toutefois, tout au long du siècle, cette passion nationale allait changer de face chez ces mêmes catholiques, et Jeanne d'Arc, célébrée par Michelet et les Républicains comme étant l'incarnation de la patrie, allait bientôt se faire éclipser par la nouvelle image catholique : « la sainte patronne de la patrie »³⁵. D'ailleurs, les tentatives de récupération de la mémoire de la Pucelle par les catholiques, symbolisées par la démarche visant sa canonisation en 1869 par Mgr. Dupanloup, ont provoqué un rejet du personnage chez les libres penseurs, ce qui a favorisé son accaparement par la droite nationaliste. Désormais, la figure de Jeanne allait être dressée comme un symbole de résistance contre toute menace étrangère.

Les circonstances politiques de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle semblaient être favorables à l'appropriation du personnage de Jeanne par la droite : l'affaire Dreyfus, qui a débuté en 1894, a permis aux nationalistes de remettre en cause la République soutenue par les Juifs et les francs-maçons³⁶ qui constituaient une vraie menace à l'identité nationale française. Jeanne est alors célébrée par les nationalistes comme étant l'incarnation de l'union de la France contre l'invasion juive, qui reproduisait la menace anglaise au Moyen Âge. Mais la menace ne venait pas toujours de l'extérieur ; l'évêque Pierre Cauchon était vendu aux Anglais. De même, l'affaire Thalamas³⁷ en 1904 a élargi le fossé qui séparait les

³⁵ WINOCK, Michel, *Jeanne d'Arc est-elle d'extrême droite ?*, « L'Histoire », n°210, mai 1997, Paris, Éditions du Seuil, p. 62.

³⁶ WINOCK, Michel, *Jeanne d'Arc*, « Les Lieux de mémoire III. Les France,3. De l'archive à l'emblème. », *op. cit.*, p. 710.

³⁷ En 1904, Amédée Thalamas, professeur d'histoire au Lycée Condorcet, a exposé sa vision positiviste de Jeanne d'Arc – il bannissait les miracles et tout aspect de surnaturel dans sa vie –, ce qui a provoqué la colère des nationalistes. Une enquête a été menée par les soins du ministre de l'Instruction publique qui a dû, quelques jours plus tard, déplacer Thalamas au Lycée Charlemagne.

nationalistes des Républicains et a constitué une étape importante dans l'appropriation de Jeanne par le mouvement nationaliste, devenu désormais le symbole de la réconciliation entre la tradition catholique et la passion nationale.

Cependant, au sein de la lutte pour la réappropriation du mythe de Jeanne d'Arc par les catholiques, certains Républicains n'entendaient pas lâcher prise ; ils continuaient à défendre Jeanne pour, à travers elle, signer la réconciliation entre les différents partis et glorifier l'unité française. En 1884, Joseph Fabre, député radical de l'Aveyron, a proposé l'établissement d'une fête nationale de Jeanne d'Arc qui pourrait avoir lieu le 8 mai, date de la libération d'Orléans. Le projet n'est pas voté par le sénat. Dix ans plus tard, devenu sénateur, il a renouvelé sa proposition qui, cette fois, a été votée. Mais c'est en 1920 – quelques semaines après la canonisation de Jeanne par le pape Benoît XV – que la fête nationale de Jeanne d'Arc a été établie, suite au projet déposé par Maurice Barrès, député en 1914 et président de la Ligue des patriotes après la guerre³⁸. Jeanne est désormais célébrée pour son rôle de rassembler les Français devant les dangers extérieurs. Maurice Barrès a écrit en 1914 : « Son culte est né avec la patrie envahie ; elle est l'incarnation de la résistance contre l'étranger. »³⁹. Pourtant, au sein d'une même nation et à travers les luttes entre partis opposés pour confisquer sa mémoire, Jeanne est le symbole de l'affirmation partisane ; en 1920, en expliquant les motifs de son projet, le même Maurice Barrès s'est exprimé dans les termes suivants :

Il n'y a pas un Français, quelle que soit son opinion religieuse, politique ou philosophique, dont Jeanne d'Arc ne satisfasse les vénération profondes. Chacun de nous peut personnifier en elle son idéal. Êtes-vous catholiques ? C'est une martyre et une sainte, que l'Église vient de mettre sur les autels. Êtes-vous Royalistes ? C'est l'héroïne qui a fait consacrer le fils de Saint Louis par le sacrement gallican de Reims. Rejetez-vous le surnaturel ? Jamais personne ne fut aussi réaliste que cette mystique ; [...]. Pour les Républicains, c'est l'enfant du peuple qui dépasse en magnanimité toutes les grandeurs établies. [...] Enfin les socialistes ne peuvent oublier qu'elle disait : "J'ai été envoyée pour la consolation des pauvres et des malheureux." Ainsi tous les partis peuvent réclamer Jeanne d'Arc. Mais elle les dépasse tous. Nul ne peut la confisquer. C'est autour de sa bannière que peut s'accomplir aujourd'hui, comme il y a cinq siècles, le miracle de la réconciliation nationale.⁴⁰

Après l'institution d'une fête nationale de Jeanne d'Arc, les relations entre la République française et le Saint-Siège ont repris, après avoir été rompues depuis 1905, date de la séparation entre l'Église et l'État.

Toutefois la droite nationaliste a continué à revendiquer la mémoire de Jeanne ; en 1926, le pape Pie XI a condamné l'Action française. Charles Maurras a tenté alors un

En 1908, l'affaire a été ranimée quand la Sorbonne a retenu la proposition de Thalamas de donner un cours sur la pédagogie de l'histoire. En 1909, les nationalistes ont réussi à mettre le professeur hors de son cours. RASMUSSEN, Anne, *L'affaire Thalamas*, « L'Histoire », n°210, mai 1997, p. 62.

³⁸ WINOCK, Michel, *Jeanne d'Arc est-elle d'extrême droite ?*, « L'Histoire », *op. cit.*, p. 64.

³⁹ BARRÈS, Maurice *in* Michel WINOCK, *Jeanne d'Arc est-elle d'extrême droite ?*, « L'Histoire », *op. cit.*, p. 64.

⁴⁰ *Ibid.*, pp. 64-65.

rapprochement entre le personnage de Jeanne et l'Action française, condamnée par « une Église ignorante »⁴¹.

Pendant la deuxième guerre mondiale, le souvenir de Jeanne est ravivé, elle est devenue le symbole de la révolution contre toute occupation étrangère du pays. Elle est de ce fait identifiée au Maréchal Pétain qui, face aux demandes des gaullistes de se rallier aux Anglais, a refusé tout aspect de ralliement, suivant ainsi l'exemple de Jeanne d'Arc.

Enfin, en créant le Front National en 1972, Jean-Marie Le Pen a choisi le 1^{er} mai pour célébrer la fête de Jeanne d'Arc qu'il a instituée comme figure emblématique, symbole de l'appartenance à la patrie et de la lutte contre les envahisseurs et les étrangers.

Troisième chapitre À la charnière de deux mondes ; Jeanne d'Arc au temps de Péguy

Péguy politique

Durant toute sa vie Péguy s'est préoccupé de deux grandes questions sans pour autant s'y être limité ; la politique et la religion. Son œuvre est assez variée et traite des thèmes différents : essais, écrits polémiques, poèmes, mystères, articles et pièces de théâtre. Cependant, il ne s'agit pas de limiter toute l'œuvre de Péguy à ces domaines ; la diversité apparente des sujets traités ne nie pas le fait qu'ils puissent appartenir à deux grands registres qui, d'ailleurs, sont eux-mêmes reliés dans la pensée de Péguy de façon qu'à chaque fois où il est question de politique, c'est la religion qui remonte à la surface et vice-versa. C'est que tout engagement de Péguy est de nature mystique ; amour fraternel, amour de la patrie, respect, travail, quête de vérité, exigence de liberté, recherche de la pureté et de l'innocence.

Élevé dans la morale du peuple du faubourg Bourgogne, une morale de travail, de lutte pour la vie, pour assurer la liberté et l'indépendance matérielle face au capitalisme régnant – une morale qui d'ailleurs fait appel à l'acceptation et à la soumission – Péguy prend conscience de la misère et de ses répercussions morales sur la vie du peuple ; elle entrave la liberté des individus, les réduit à la faiblesse et introduit l'angoisse et le pessimisme. La connaissance de la misère n'a donc pas été nourrie par les livres ; Péguy a lui-même connu de près l'expérience de la misère dans la vie de sa mère et de sa grand-mère, il l'a rencontrée dans les faubourgs où il participait à des œuvres de charité « la Mie de Pain » en distribuant la soupe aux pauvres. En outre, Péguy a su bien faire la différence entre la misère, « totale certitude de la mort humaine, [...], c'est un arrière-goût de mort mêlé à toute vie. »⁴², et la pauvreté passagère où l'homme dispose du nécessaire et ne manque pas du pain quotidien. Bientôt cette misère matérielle ne tarde pas à être suivie de la misère spirituelle : « Celui qui manque trop du pain quotidien n'a plus aucun goût au pain éternel, au pain de Jésus-Christ. »⁴³.

⁴¹ WINOCK, Michel, *Jeanne d'Arc*, « Les Lieux de mémoire III. Les France, 3. De l'archive à l'emblème. », *op. cit.*, p. 718.

⁴² PÉGUY, Charles, *De Jean Coste*, in DELAPORTE, Jean, *Péguy dans son temps et dans le nôtre*, Paris, librairie Plon, 1967, (coll. 10 18), p. 245

⁴³ *Ibid.*, p.245

Péguy socialiste

Dans *De Jean Coste*, Péguy explique comment il a perdu la foi à cause du dogme de l'enfer dont il avait horreur depuis son enfance. Coupé de toute source d'alimentation spirituelle, le monde n'a ainsi plus d'espoir, il ne fait que sombrer de plus en plus dans le péché et le vieillissement qui l'éloignait de sa pureté originelle. Cette misère dépasse le cadre des individus ; le monde moderne tout entier est menacé de dépérissement à cause de l'habitude et du vieillissement qui s'en emparent. Tout appelle le salut. C'est là que nous retrouvons le mieux le parallélisme qu'il y a entre la pensée politique et l'engagement mystique de Péguy : face à la misère des démunis il s'est engagé dans la lutte socialiste ; face au Mal universel et au dépérissement du monde moderne, Péguy a trouvé le remède dans la foi chrétienne qui seule est capable d'introduire l'espoir et de ressusciter tout ce qui est mort. Voilà en gros la solution par la foi apportée – par les *Mystères* – au Mal qui fait naître la révolte et le scandale dans la première *Jeanne d'Arc* de Péguy.

L'œuvre de Péguy est constituée de façon à être sans cesse confrontée à sa propre vie intérieure, à ses pensées, ses engagements, ses croyances, ses révoltes et ses convictions. Sa révolte devant les misères du monde a abouti à la création de sa première *Jeanne d'Arc* en 1897, ce qui correspond de même à la publication de plusieurs articles en relation avec son adhésion au parti socialiste dont « De la cité socialiste » publié en 1897 dans *La Revue socialiste* où il exposait son socialisme ; socialisation des moyens de production, socialisation du travail, égalité des chances, etc. Plus tard, le retour à la foi allait lui inspirer sa deuxième Jeanne d'Arc, le *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* (1910) où l'espoir que procure la prière ouvre et clôt le *Mystère*. C'est d'ailleurs à partir de cette période de sa vie que les poèmes à caractère mystique allaient abonder dans l'œuvre de Péguy ; *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* (1910) déjà cité, *Le Porche du Mystère de la deuxième vertu* (1911), *Le Mystère des Saints Innocents* (1912), *La Tapisserie de Sainte Geneviève et de Jeanne d'Arc* (1913), *La Tapisserie de Notre-Dame* (1913), *Ève* (1913).

D'ailleurs, le patriotisme de Péguy a pour origine ses souvenirs d'enfance dans la ville d'Orléans ; la guerre récente de 1870 rappelait celle du Moyen Âge contre les Anglais. Le culte rendu à la libératrice de la ville et les fêtes célébrées chaque année à Orléans renforçaient les sentiments d'humiliation et d'amertume, ce qui renforçait l'hostilité aux Allemands et rendait évident la nécessité de la revanche : il rêvait de gloire militaire.

Le christianisme

Péguy a été élevé chrétiennement. Mais il ne tardera pas à perdre la foi pour des motifs théologiques comme le dogme de l'enfer et de la vengeance divine. En outre, dans ses années de révolte contre le Mal, Péguy reprochait au christianisme le fait qu'au lieu de combattre le Mal et la souffrance du monde, il incite au contraire à la soumission et à l'acceptation de la volonté divine. Péguy était contre l'Église qui trouvait appui chez les partisans de la monarchie déchue. Il lui reprochait de même le fait qu'elle « se compromet scandaleusement dans le jeu temporel. »⁴⁴. La passion anticléricale qui lui avait été communiqué au faubourg Bourgogne dès son enfance a été d'ailleurs confondue avec l'exaltation de la République qui était pour lui la représentation des valeurs qu'il défendait dont une très chère à Péguy : la liberté.

Mais la République dont rêvait Péguy était une république de partage, de justice, de fraternité, d'égalité, de liberté, en un mot, une république socialiste. But pour lequel il a

⁴⁴ GUYON, Bernard, *Péguy*, Paris, Hatier, 1962, (Coll. Connaissances des lettres, 55), p. 23.

consacré toute sa vie de jeune militant, il lui a sacrifié son avenir professionnel ainsi que tout l'argent de son foyer. Voilà en effet ce que la Jeanne de 1897 cherchait lorsqu'elle s'affolait devant le spectacle des malheurs et des misères du monde.

Choix et influences du personnage

Dans son livre *Expériences de ma vie*, Jules Isaac, ami de Péguy au Lycée Lakanal, a affirmé la simultanéité de l'adhésion de Péguy au socialisme et de la conception et la création de la première *Jeanne d'Arc* (1897). Péguy a dû interrompre ses études au Lycée Lakanal en l'année universitaire 1892-1893 pour rejoindre le régiment. En 1894, il est reçu à l'École normale supérieure. Dès sa rentrée, il paraît préoccupé par son travail sur Jeanne d'Arc ; il emprunte les ouvrages d'Henri Wallon, de Quicherat – les *Aperçus nouveaux* et les *Procès* – et de Lanéry d'Arc. En 1895, il demande un congé d'un an et rentre à Orléans pour se mettre à son grand projet qu'il a annoncé pour la première fois en 1895 dans une lettre adressée à son ami d'enfance, Camille Bidault :

Tout à fait entre nous, tu sais que je travaille un peu plus à fond l'histoire de Jeanne d'Arc. – Je travaille cette histoire comme si elle se passait sous mes yeux et surtout comme si la fin m'était encore inconnue. – Je continue à travailler à l'histoire de Jeanne d'Arc ou plutôt de sa vie intérieure.⁴⁵

L'adhésion officielle de Péguy au parti socialiste date de 1895, c'est-à-dire à la même époque de la création de sa première *Jeanne d'Arc*. Il serait donc évident de conclure à la nature socialiste de cette première œuvre. Cependant, dans son livre *Péguy*, et dans le chapitre consacré à l'étude de la genèse de cette œuvre, Bernard Guyon montre qu'elle n'est pas le résultat de la conversion socialiste ; Péguy lui-même ne serait pas sensible à l'influence de sa « révolution intérieure profonde »⁴⁶ sur l'œuvre à laquelle il s'était consacré. Guyon prend appui sur les propos mêmes de Péguy dans une lettre que ce dernier a écrit à Bidault en 1896 :

Je travaille cette histoire comme si elle se passait sous mes yeux et surtout comme si la fin m'était encore inconnue. J'en suis bien heureux, et je ferais volontiers durer ce plaisir très longtemps. Mais je me dépêche et pour des raisons assez graves... Je me suis officiellement classé avec les socialistes... Quoi qu'il en soit, je veux au moins finir cette étude désintéressée avant de commencer l'action.⁴⁷

Ainsi, de l'aveu même de Péguy, la conception de Jeanne d'Arc serait antérieure à toute action au sein du parti socialiste. Ce ne serait donc qu'en terminant son œuvre qu'il se serait aperçu du lien qui existait entre son engagement personnel et l'œuvre qu'il venait d'achever. En dédiant sa pièce « À toutes celles et à tous ceux qui seront morts de leur mort humaine pour l'établissement de la République socialiste universelle, [...] », Péguy a franchi un premier pas vers l'acte socialiste ; la publication de son drame en décembre 1897 – précédé de quelques mois de la publication du premier article dans *la Revue socialiste*, intitulé « De la Cité socialiste » (février 1897) – a rendu concret un engagement qu'il tenait longtemps enfermé en lui-même. D'ailleurs – toujours selon Guyon –, Péguy n'entreprenait pas la création d'un drame ; sa *Jeanne d'Arc* était d'abord conçue sous la forme d'une

⁴⁵ In ISAAC, Jules, *Expériences de ma vie*, op. cit., p. 89.

⁴⁶ GUYON, Bernard, *Péguy*, op.cit., p. 44.

⁴⁷ In GUYON, Bernard, *Péguy*, op. cit., p. 44.

œuvre historique ; ce ne serait donc qu'après avoir assisté aux représentations d' **Œdipe-Roi** et d' **Antigone** au Théâtre français et à Orange que le travail historique s'est converti en drame. Mais pourquoi Péguy a-t-il choisi la figure de Jeanne d'Arc comme héroïne de son œuvre plutôt que toute autre figure historique ou légendaire ?

Né à Orléans, Péguy, dès son enfance, est habitué à voir revivre chaque année le mythe de la libération de la ville à l'occasion des fêtes du 8 mai ; procession, messes, spectacles, musique, tout contribuait à ressusciter le passé, à rétablir la scène de la levée du siège pour célébrer le courage et la vaillance de cette simple bergère. Péguy a dû être charmé par le visage de cette petite fille qui a asservi les troupes ennemies, a combattu pour sauver les Français et a perdu sa vie au service de la gloire de la France. Cette figure, qui sera enrichie plus tard à l'école primaire, et surtout à l'École normale dont le directeur lui a prêté Michelet, a réussi à trouver le bon chemin dans l'œuvre de Péguy : inconsciemment, la révolte intérieure du jeune militant socialiste s'est identifiée à l'image de cette petite fille révoltée.

En effet, chez Péguy, comme chez Michelet, Jeanne est l'incarnation du peuple : elle est sensible aux malheurs des autres. C'est la raison pour laquelle – ce qui est manifeste dans le drame – l'origine de son acte réside moins dans l'appel divin et la mission qui lui a été confiée par Dieu que dans sa sensibilité et sa pitié quant aux misères qui s'abattent sur les hommes. Elle est scandalisée devant le spectacle du Mal, du péché et de la damnation éternelle ; elle décide de faire la charité, mais ce remède s'avère bientôt inefficace. La prise de conscience du Mal, le sentiment de culpabilité, de complicité et de responsabilité personnelle, l'amour et la pitié pour ses semblables, tout cela contribue à faire naître la révolte dans son âme.

Cette première image de Jeanne reçoit, chez Péguy, d'autres enrichissements. Plusieurs auteurs et critiques ont remarqué l'influence de l'héroïne de Sophocle, Antigone, sur le comportement et le caractère du personnage de Jeanne ; dans son livre **L'Univers féminin dans l'œuvre de Charles Péguy. Essai sur l'imagination créatrice d'un poète**, Robert Vigneault met l'accent sur l'admiration de Péguy pour le personnage d'Antigone et parle de l'influence directe que cette figure a exercée sur celle de Jeanne chez Péguy :

La vocation d'Antigone évoque celle de Jeanne. Et il est remarquable que cette figure si haute comparée à "l'homme" "forcément mesuré et grossier" (sic) reste à ses yeux "la petite fille", et non pas simplement "future femme", mais "petite (sic) future femme", intouchable, hors d'atteinte et de basse condition dans son gynécée ! Morte jeune (sic) d'ailleurs, – donc avant d'avoir pu vraiment devenir une femme (sic) – Antigone rejoint et surpasse Œdipe dans son échec triomphant et devient "l'éternelle Antigone", [...].⁴⁸

De même, dans son livre **Le mythe d'Antigone**, Simone Fraisse a bien vu l'influence exercée par la figure d'Antigone, interprétée par Julia Bartet à Orange en 1894, sur ce jeune passionné de théâtre : « Péguy est le plus sensible à la parenté des deux héroïnes »⁴⁹. Elle parle du parallélisme entre les deux scènes d'exposition de la tragédie de Sophocle et du drame de Péguy ; dans le drame de 1897, le dialogue qui s'ouvre entre Jeanne et Hauviette rappelle le prologue de Sophocle qui oppose Antigone à Ismène. Pourtant, « Il [Péguy] n'a jamais développé expressément la comparaison, peut-être parce qu'il se défendait – contre

⁴⁸ VIGNEAULT, Robert, *L'Univers féminin dans l'oeuvre de Charles Péguy. Essai sur l'imagination créatrice d'un poète*.

Bruges : Desclée de Brouwer - les Éditions Bellarmin, 1967, (Coll. Essais pour notre temps 6), p. 105.

⁴⁹ FRAISSE, Simone, *Le Mythe d'Antigone*, Paris : librairie Armand Collin, 1974, p. 47.

son propre penchant – de mêler les vocabulaires païen et chrétien. Mais elle affleure tout au long de son œuvre. »⁵⁰.

Le refus de se soumettre aux lois, la révolte qui l'anime, la pitié pour ses deux frères, l'orgueil, et même l'âge d'Antigone seraient des sources d'inspirations à Péguy ; comme sa sœur aînée, Jeanne a une mission à accomplir. Certes, la mission d'Antigone n'est pas d'origine divine ; fille du monde antique, elle agit par amour et fidélité pour les siens. En revanche, Jeanne a été envoyée par Dieu pour sauver la France et mettre fin à la souffrance des Français. Toutefois Péguy relègue au second plan cette intervention divine, puisqu'il place l'épisode de la manifestation des anges à Jeanne bien après avoir mis en scène sa révolte intérieure. Il convient mieux donc de parler d'une vocation, d'une prédisposition à recevoir l'ordre divin. Ce n'est pas parce qu'elle a reçu l'ordre de Dieu qu'elle a agi ; bouleversée par le spectacle de la souffrance et des malheurs que la guerre ne cesse de produire, Jeanne a longtemps prémédité un acte qui puisse constituer un remède au « Mal universel »⁵¹.

La fidélité d'une païenne, tant admirée par Péguy, enseigne son dévouement à la fille chrétienne qui, sous la plume de Péguy, se transforme en une héroïne, une sainte et une martyre de la foi. « En 1910 encore il rêve de faire jouer sa **Jeanne d'Arc** pour les fêtes annuelles d'Orléans, “comme à Orange”, avouant ainsi le souvenir qui lui a dicté sa création dramatique. »⁵².

La question de l'histoire

En 1896, dans sa lettre à Camille Bidault Péguy a annoncé son projet d'écrire une œuvre sur Jeanne d'Arc dans les termes suivants – cités plus haut – :

Tout à fait entre nous, tu sais que je travaille un peu plus à fond l'histoire de Jeanne d'Arc. – Je travaille cette histoire comme si elle se passait sous mes yeux et surtout comme si la fin m'était encore inconnue. – Je continue à travailler à l'histoire de Jeanne d'Arc ou plutôt de sa vie intérieure.⁵³

Ce travail, comme nous l'avons déjà dit, correspond à l'adhésion de Péguy au socialisme ; la révolte contre l'injustice du monde et l'asservissement des hommes a trouvé son écho dans les propos de Jeanne maudissant la guerre, source du malheur :

La guerre est la plus forte à faire la souffrance. Ah! maudite soit-elle! et maudits ceux qui l'ont apportée sur la terre de France.⁵⁴

Comme nous l'avons déjà vu, Péguy admirait le courage et la sensibilité de la bonne lorraine, libératrice de la ville d'Orléans dont il voyait le mythe ressusciter chaque année pendant les fêtes du 8 mai. D'ailleurs, la guerre de 1870 dont le souvenir est encore récent et dont les traces marquaient encore la vie de beaucoup de familles rappelaient l'invasion de la France par les troupes anglaises au Moyen Âge. La défaite de 1870 et le sentiment d'indignation

⁵⁰ *Ibid.*, p. 48.

⁵¹ PÉGUY, Charles, *Jeanne d'Arc, Oeuvres Poétiques Complètes*, Introduction de François Porché, Paris : Gallimard, 1957, (Coll. Bibliothèque de la Pléiade), p. 37.

⁵² FRAISSE, Simone, *Le Mythe d'Antigone*, *op. cit.*, p. 48.

⁵³ *In ISAAC, Jules, Expériences de ma vie*, *op. cit.*, p. 89.

⁵⁴ PÉGUY, Charles, *Jeanne d'Arc*, *Oeuvres Poétiques Complètes*, *op. cit.*, p. 31.

qu'elle a fait naître chez le peuple ont rappelé le courage et la vaillance d'une simple fille du peuple qui a vaincu les Anglais et a réussi à les mettre hors de la ville d'Orléans.

Ainsi, à la lumière de toutes ces données, comment Péguy a-t-il conçu le personnage de Jeanne d'Arc, lui qui parlait de sympathiser avec l'événement et de saisir par intuition la réalité ? Quelle est l'origine de la révolte intérieure de Jeanne ? Comment a-t-il pu se la représenter sinon à partir de la sienne propre ? S'agit-il donc de se projeter dans la personne de Jeanne où plutôt de la projeter dans les années 1895-1897 – années qui correspondent à son adhésion au socialisme ?

Dans *Clio. Dialogue de l'histoire et de l'âme païenne* (1913), Péguy a opposé histoire et mémoire ; le fait de connaître les faits réels ne peut pas garantir la connaissance totale de l'histoire. La réalité du passé est loin d'être saisie étant vivante, alors que le passé lui-même est mort, ce qui fait que la connaissance de l'histoire se limite à une simple connaissance des événements.

Selon Péguy, il faut faire revivre le passé à l'aide des données que l'on possède, mais cela ne serait possible – il s'agit là d'une influence de son maître Bergson – qu'en s'identifiant avec les personnages du passé, en se replaçant au cœur de l'événement par un mouvement d'intuition.

Outre la différence qui sépare l'histoire de la mémoire, Péguy parle du hasard de « l'inscription historique » ; il y a des événements qui ont eu la chance d'être enregistrés, d'autres ont été tombés dans l'oubli puisqu'ils n'ont pas eu l'occasion d'être transcrits. Dans certains cas aussi « l'inscription historique » échappe à la volonté de l'historien puisqu'elle est l'œuvre de la « liberté humaine » ou de la « grâce divine », comme par exemple dans le cas de Jeanne d'Arc : il s'agit là d'une attention particulière de la Providence qui a fait que l'histoire de Jeanne d'Arc a été enregistrée et transmise à la postérité.

Cette intuition de saisissement de la réalité ainsi que la question de l'identification au personnage historique et de la résurrection du passé avaient revêtu d'autres sens chez Péguy. Dans sa première *Jeanne d'Arc*, Péguy a prétendu avoir travaillé à « la vie intérieure » de l'héroïne. Pour ce faire, il avait emprunté à la bibliothèque de l'École normale supérieure quelques œuvres sur Jeanne d'Arc ; *Jeanne d'Arc* de Wallon, *Aperçus nouveaux sur l'histoire de Jeanne d'Arc* de Quicherat ainsi que les cinq volumes du Procès de *Jeanne d'Arc* de Quicherat. Mais cette admiration pour la figure de la libératrice d'Orléans – figure nourrie aussi par celle d'Antigone dont le caractère épouse en quelques sortes celui de Jeanne – a amené Péguy à lui attribuer sa propre révolte intérieure qui visait la justice et la liberté dans ce monde. Pour lui, Jeanne est un être chargé d'une mission universelle, cherchant le bien et combattant pour instaurer son règne dans le monde entier. Elle a lutté contre la guerre qui semait le malheur et la misère partout où elle était. Péguy lui aussi a souffert des malheurs de la guerre – il a perdu son père et a vu sa mère réduite à la misère, elle luttait et travaillait jour et nuit pour pouvoir gagner de quoi vivre –, il a d'ailleurs longtemps combattu pour l'institution d'une république socialiste fondée sur l'égalité, la liberté et la justice. C'est en effet dans cet état d'esprit – comme nous l'avons montré précédemment – qu'en 1897 il avait composé sa première *Jeanne d'Arc*. Cette question sera traitée dans la partie suivante.

Ainsi Jeanne a-t-elle été pour Péguy une confidente ; il lui faisait dire ce qu'il avait à dire lui-même et peut-être pensait-il que, prononcés par une idole, une fille du peuple qui a combattu pour la liberté de son pays, les mots résonneraient plus fort et pourraient ainsi avoir plus d'influence sur la mentalité du peuple.

Jeanne révoltée c'est Péguy qui s'est rendu compte dans un premier temps de l'inefficacité de la prière à combattre le Mal, de la nécessité d'un acte purement humain – dans les années de révolte – qui va être transformé en un acte de grâce que Dieu seul est capable de donner pour que la justice soit faite.

Deuxième partie héroïsme et sainteté

Premier chapitre Ses deux Jeanne d'Arc

Comparaison entre *Jeanne d'Arc* (1897) et *le Mystère* (1910)

Comme nous l'avons déjà montré dans le chapitre précédent⁵⁵, la première œuvre que Péguy avait méditée sur Jeanne d'Arc était d'abord une œuvre historique. C'est après avoir assisté aux représentations d' *Œdipe-roi* et d' *Antigone* à Orange que son projet s'est converti en drame. Le souci de Péguy était avant tout d'écrire l'histoire intérieure de cette héroïne du passé dont il voyait, chaque année, le souvenir parcourir la ville d'Orléans. Mais il s'est vite rendu compte que réaliser ce projet, d'après les sources qu'il possédait, était une tâche presque impossible : « Je me suis rendu compte qu'il était décidément impossible, avec l'histoire telle qu'on est forcé de l'écrire, de faire l'histoire de cette vie intérieure. »⁵⁶. Car, pour Péguy, la possession et la connaissance des sources et des événements tels qu'ils étaient passés ne garantit pas nécessairement une vraie connaissance de la réalité. La description de la vie intérieure d'un personnage du passé implique donc une totale adhésion, une incarnation dans ce personnage ; il s'agit de ressusciter le passé en franchissant les barrières temporelles, en un mot, créer.

On a souvent parlé de la simultanéité de la composition du drame de *Jeanne d'Arc* et de l'adhésion de Péguy au socialisme ; le climat de révolte et de désespoir qui commande la pièce, l'inefficacité de la charité aux yeux de Jeanne à vaincre le Mal et la souffrance qui l'emporte partout reproduisent en quelques sortes l'attitude de Péguy lui-même face à l'inégalité et à l'injustice qui règnent dans le monde. En dehors de toutes les circonstances qui ont accompagné la création de cette œuvre, allons voir de plus près, dans le texte lui-même, la situation de Jeanne face au Mal, et comment le *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, rien que par la reproduction de quelques pages du drame, a réussi à apporter une solution aux malheurs des hommes et à remplacer le désespoir par l'espérance dans les « promesses éternelles »⁵⁷.

Depuis le début de la pièce, la portée de la souffrance apparaît universelle ; le Mal dont parle Jeanne n'est pas seulement lié à la souffrance des corps ou au manque du pain quotidien, c'est une souffrance des âmes, une perte même : « j'ai pensé à tous les autres affamés qui ne mangent pas ; j'ai pensé à tous les malheureux qui ne sont pas consolés ; j'ai pensé à ceux-là qui ne veulent pas qu'on les console »⁵⁸. Non seulement universel, le Mal est en outre lié au temps : « Ils auront faim ce soir ; ils auront faim demain. »⁵⁹. Voilà ce qui fait la détresse de Jeanne ; la charité est un remède temporel qui n'est pas à la mesure de la souffrance. Il lui faudra donc vaincre le Mal, mais ce serait dans une solution qui l'emportera

⁵⁵ Cf. p. 50.

⁵⁶ In GUYON, Bernard, *Péguy*, *op. cit.*, p. 45.

⁵⁷ PÉGUY, Charles, *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, *Oeuvres Poétiques Complètes*, *op. cit.*, p. 525.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 30.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 31.

sur le temps humain lui-même, source de dégénérescence et de vieillissement. L'angoisse de Jeanne atteint son paroxysme lorsqu'elle annonce la vanité de la charité :

Qu'important nos efforts d'un jour ? qu'important nos charités ? [...]. Pour un blessé que nous soignons par hasard, pour un enfant à qui nous donnons à manger, la guerre infatigable en fait par centaines, elle, et tous les jours, des blessés, des malades et des abandonnés. Tous nos efforts sont vains ; nos charités sont vaines.⁶⁰

Pour que le remède soit efficace, il faut qu'il soit universel et ceci n'est possible qu'en « tu[ant] la guerre »⁶¹. La morale pacifiste de la petite Hauviette – morale d'acceptation et de soumission totale à la volonté de Dieu – ne fait qu'attiser la fureur et la révolte de Jeanne. De même, la solution apportée par Madame Gervaise – sauver les âmes « En imitant Jésus ; en écoutant Jésus »⁶² ce qui se traduit en trois mots ; prêcher, prier, souffrir – ne semble pas suffire à Jeanne ; la prière est nécessaire, mais elle doit être accompagnée d'un acte libérateur : il faut se battre. Ainsi la libération du Mont Saint-Michel est-t-elle à ses yeux une conséquence de l'association de la prière à l'acte :

Vous nous avez montré mieux que par la parole Ce qu'il faut que l'on fasse après qu'on a prié⁶³

Persuadée que la délivrance du Mont Saint-Michel était un message de Dieu adressé à elle, en réponse à sa prière, et que la solution qu'elle avait imaginée s'est avérée la seule apte à lutter contre la souffrance et le Mal, Jeanne demande à présent le chef de guerre capable d'associer la prière à l'acte pour guider les hommes dans la bataille et opérer le salut des âmes :

Voilà ce qu'il nous faut : c'est un chef de bataille Qui fasse le matin sa prière à genoux Comme eux, avant d'aller frapper dans la bataille [...] Qu'il soit chef de bataille et chef de la prière.⁶⁴

Dans cette longue prière pour le chef de guerre, le climat de la révolte s'est atténué ; c'est à présent une Jeanne plus confiante qui parle, rêveuse de gloire et plus soumise à la volonté de Dieu. Mais l'appel au chef de guerre déclenche dans la prière de Jeanne un autre sujet ; la libération des Anglais pour retrouver les jours heureux du temps passé – c'est là en effet une des caractéristiques du style de Péguy ; les réflexions s'étendent, les thèmes se croisent de façon que ce soit la diversité des sujets évoqués qui fait l'unité et l'originalité de son style. Dans ces quelques strophes qui évoquent le temps passé, la libération des Anglais est une image de la libération de toutes sortes de Mal. En outre, l'évocation du « temps passé » et de ses héros – « Roland », « Charlemagne », « saint Louis » – rappellent la gloire passée de la France et introduisent, en même temps, le thème du temps corrupteur :

Que notre France après soit la maison divine Et la maison vivante ainsi qu'au temps passé, La maison devant qui tout malfaisant s'incline, La maison qui prévaut sur Satan terrassé ; La maison souveraine ainsi qu'au temps passé,

⁶⁰ *Ibid.*, p. 31.

⁶¹ *Ibid.*, p. 31.

⁶² *Ibid.*, p. 40.

⁶³ *Ibid.*, p. 45.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 45

Quand le comte Roland mourait face à l'Espagne Et face aux Sarrasins qu'il avait éblouis, Quand le comte Roland mourait pour Charlemagne ; [...]⁶⁵

Le Mal est ici identifié à l'œuvre du temps. Se libérer du Mal serait donc retrouver l'innocence de la France, « la maison divine », fraîchement sortie des mains du créateur puisque son empreinte y était encore visible : « maison vivante », « maison souveraine ». Dans ce petit voyage au passé, une lueur d'espoir pointe déjà dans les paroles de Jeanne, comme si elle invoquait les bons esprits de ces héros pour qu'ils s'incarnent dans les âmes des Français et sauvent à jamais la France de la perte. Elle rêve d'une France vaillante, comme celle d'autrefois, qui ne comptait que des héros.

Et voilà que, à travers la prière pour le chef de guerre et l'appel à la France du passé, surgisse un troisième thème : le paradis terrestre. Chez Péguy, le climat de l'enfance du monde et de son innocence a toujours eu pour support la France ; comme dans *Ève*, les villages, les champs, les plaines, les ruisseaux, etc. constituent tout ce que Péguy place au premier berceau du monde :

Vous n'avez plus connu la terre maternelle Fomentant sur son sein les faciles épis, Et la race pendue aux innombrables pis D'une nature chaste ensemble que charnelle. Vous n'avez plus connu ni la glèbe facile, Ni le silence de l'ombre et cette lourde grappe, Ni l'océan des blés et cette lourde nappe, Et les jours de bonheur se suivant à la file. Vous n'avez plus connu ni cette plaine grasse, Ni l'avoine et le seigle et leurs débordements, Ni la vigne et la treille et leurs festonnements, Et les jours de bonheur se suivant à la trace.⁶⁶

La prière de Jeanne

Voyant le Mal triompher partout et la damnation gagner les âmes sans pouvoir rien faire pour l'arrêter, Jeanne se sent complice et responsable. Elle va jusqu'à invoquer sur elle la damnation éternelle pour sauver les damnés et leur épargner les flammes de l'enfer :

O s'il faut, pour sauver de la flamme éternelle Les corps des morts damnés s'affolant de souffrance, Abandonner mon corps à la flamme éternelle, Mon Dieu, donnez mon corps à la flamme éternelle ; Et s'il faut, pour sauver de l'Absence éternelle Les âmes des damnés s'affolant de l'Absence, Abandonner mon âme à l'Absence éternelle, Que mon âme s'en aille en l'Absence éternelle.⁶⁷

Mais pour Madame Gervaise, la souffrance éternelle est incapable de sauver les damnés ; Jésus n'a pas choisi la souffrance éternelle parce qu'elle est vaine et n'opère pas le salut. C'est alors que Jeanne fait alterner le langage de l'éternel par celui de l'humain :

S'il faut, pour tirer saufs de la flamme éternelle Les corps des morts damnés s'affolant de souffrance, Laisser mon corps à la souffrance humaine, Mon Dieu, gardez mon corps à la souffrance humaine ; Et s'il faut pour sauver de l'Absence éternelle Les âmes des damnés s'affolant de l'Absence, Laisser

⁶⁵ *Ibid.*, p. 47.

⁶⁶ PÉGUY, Charles, *Ève*, *Oeuvres Poétiques Complètes*, Introduction de François Porché, Paris : Gallimard, 1957, (Coll. Bibliothèque de la Pléiade), p. 936.

⁶⁷ PÉGUY, Charles, *Jeanne d'Arc*, *op. cit.*, p. 38.

longtemps mon âme à la souffrance humaine, Qu'elle reste vivante en la souffrance humaine.⁶⁸

Jeanne dit la prière en vers, en forme d'alexandrins. Les mots de la rime marquent une substitution de l'éternel par l'humain, en réponse à la dialectique de Madame Gervaise : la souffrance infernale, contrairement à la souffrance humaine, ne produit pas le salut ; la « souffrance » et « l'Absence » citées plus haut et considérées dans leur dimension « éternelle » sont substituées par la « souffrance humaine » qui, aux yeux de Jeanne, constitue le seul remède au Mal et le seul moyen possible pour le salut des âmes.

Nombreuses sont les scènes où Jeanne est en état de prière. Pourtant son attitude n'est pas toujours la même ; tantôt c'est une prière de révolte, tantôt une prière de demande et tantôt une prière de soumission et de remerciements, comme dans la prière après la libération du Mont Saint-Michel. À ces différents types de prière correspond une forme particulière, un rythme, un langage qui ne sont pas les mêmes dans tous les cas et qui varient suivant l'attitude dans la prière. Après le long dialogue qu'elle a eu avec Madame Gervaise pour répondre à la question qui la tourmente : « qui donc faut-il sauver ? Comment faut-il sauver ? » – dialogue qui prend fin par les paroles de celle-ci enseignant la totale soumission à l'ordre et à la volonté de Dieu quand on a bien fait la prière et la souffrance – Jeanne essaie de faire la prière comme le lui a indiqué Madame Gervaise ; prière d'acceptation et de résignation à la volonté divine. Pendant quelques instants, elle oublie tout de sa révolte et de son indignation, elle avoue tout admettre de la part de Dieu qui a tout fait « pour le mieux »⁶⁹. Elle se repent même et avoue ne pas avoir raison de se plaindre :

O mon Dieu je sais bien que Madame Gervaise A raison ; je sais bien qu'Hauviette a raison ; Oui je sais bien, mon Dieu, que ma plainte est mauvaise, Que nos blés sont à vous pour faire la moisson Comme il vous plaît ; je sais bien que vous avez raison.⁷⁰

Dans cette prière encore baignée des paroles de la couventine, Jeanne apparaît calme, comme si elle avait trouvé la solution qu'elle cherchait. Mais soudain tout bascule, la révolte remonte à la surface, le climat de la prière douce et calme s'assombrit pour céder la place à une prière d'indignation et de scandale ; Jeanne se rend compte de l'éternelle damnation des âmes qui continue pendant qu'elle fait sa prière ; Dieu est « occupé à damner des âmes »⁷¹. La sérénité qui accompagne la prière dans la soumission est exprimée par des vers rythmés, comme c'est le cas de l'extrait cité plus haut ; quand son âme est calme, Jeanne se laisse guider par la douceur des mots, par le chant des rythmes, par l'exaltation de l'œuvre de Dieu dans le monde. Mais ce climat n'est pas fait pour durer, surtout dans le drame où la révolte prend le dessus, où le refus qui habite l'âme de Jeanne perturbe la paix de la prière. Tout se brouille ; le rythme se casse, les mots ne sont plus là pour exprimer le repos de l'âme ; à présent tout se réunit pour crier : révolte. Pour Jeanne, prier rime avec poésie. Quand elle s'exprime en prose, c'est qu'elle « ne peu[t] plus prier. »⁷². Par cette phrase, c'est Jeanne elle-même qui annonce l'interruption de la prière et le retour de la révolte.

⁶⁸ *Ibid.*, pp. 38-39.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 42.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 42.

⁷¹ *Ibid.*, p. 43.

⁷² *Ibid.*, p. 43.

Mais si les vers ne peuvent pas accompagner la révolte, le découragement, la faiblesse et la lassitude de l'âme sont de même des sources de déclenchement de la prière en poésie. Bouleversée devant la scène de l'attaque des troupes bourguignonnes, la destruction, le spectacle de détresse qui a gagné les âmes, Jeanne renouvelle sa demande du chef de guerre, sans omettre de signaler encore une fois la marque du temps destructeur – l'oubli –, seul responsable des malheurs qui s'abattent sur la France :

Car il ne se peut pas que les Français soient lâches, Mais ils ont oublié qu'ils étaient courageux.⁷³

Le recours aux vers se traduit ici non par une prière de soumission, mais par une prière de lassitude, comme si l'âme de Jeanne était tellement accablée de douleurs qu'elle ne trouve plus la force pour se révolter. Elle prie, non dans la joie, ni dans l'espoir de pouvoir un jour remédier au Mal ; sa prière porte la marque d'une âme affaiblie par la succession des malheurs ; elle a recours à la prière comme dernier et seul moyen de vaincre le Mal :

Ils ne marcheront pas s'ils n'ont un chef de guerre Dont la vaillance neuve aille aux âmes lassées, Qui nous enseigne enfin l'efficace prière, Et qui relève droit les âmes affaissées ;⁷⁴

Non seulement son âme à elle, il s'agit des âmes usées de tous les Français qui, à présent, font appel à la « vaillance neuve » du chef de guerre qui joigne l'acte à la prière.

La prière de Jeanne est vite exaucée : elle a entendu la voix des anges qui lui annoncent la tâche assignée par Dieu. Le chef de guerre est nommé, il n'a plus qu'à obéir. C'est à partir de cette scène que commence la mission de Jeanne selon la légende. Mais chez Péguy tout se passe autrement ; sans s'attarder sur les motifs qui ont poussé Jeanne à agir – il en sera question dans le chapitre suivant –, son inquiétude pour les malheureux, les longues prières de révolte et de demande de chef de guerre ont déjà inscrit le destin de Jeanne et préparé le terrain pour recevoir l'ordre de partir pour le combat.

Dans une atmosphère d'exaltation, Jeanne décrit la scène de l'apparition des anges, leur appel, leurs voix admirables et leurs regards inoubliables. Mais hélas ! Le rêve n'est pas fait pour durer ; aussitôt entendues, les voix s'éclipsent laissant Jeanne plus seule, plus malheureuse que jamais. Au lieu de lui apporter la sérénité et la confiance, l'apparition des anges n'a fait que la décourager de plus en plus ; la grandeur de la tâche qui lui est assignée la pousse à se juger incapable de guider les soldats. Elle refuse donc de partir et renouvelle sa demande pour un autre chef de guerre, plus courageux, plus vaillant et plus déterminé à agir.

Encore une fois il s'agit du recours au vers pour exprimer la joie d'être exaucée par Dieu et visitée par les anges, le regret de les voir se retirer, et la faiblesse devant la grandeur de la tâche assignée par Dieu. Strophes bien rythmées, bien rimées qui traduisent au début le bonheur et constituent une sorte de célébration des sœurs célestes, et qui, à la fin, reproduisent et renouvellent l'appel à un autre chef de guerre. Toutefois, les vers détachés de l'ensemble des strophes servent à mettre l'accent sur la mission de Jeanne :

Vous m'avez dit de votre voix inoubliable : « Jeanne, voici que Dieu t'a choisie à présent Va chasser les Anglais du royaume qu'il aime ; » (sic) Et vous m'avez laissée ici-bas sans conseil, Seule à faire à présent la tâche difficile.⁷⁵

⁷³ Ibid., p. 49.

⁷⁴ Ibid., p. 49.

⁷⁵ Ibid., p. 52.

Détachés de l'ensemble de la prière, ces quelques vers constituent un résumé de la tâche à laquelle Dieu a destiné Jeanne. D'ailleurs, ces vers qui figurent à la fin de la prière marquent ce en quoi consiste l'essentiel de la réflexion et des demandes de Jeanne, de façon à confondre si c'est vraiment les strophes qui tiennent le rôle de demandes ou de réflexions ou si ces vers constituent une sorte de résumé de ses souhaits :

Mais vous connaissez bien que les soldats sont brutes, Et que je ne peux pas m'en aller avec eux. [...] Envoyez-nous le chef encor plus brutal qu'eux. [...] O mon Dieu, donnez-nous un meilleur chef de guerre.⁷⁶

Hauviette est venue annoncer à Jeanne la perte de la France si Orléans tombe dans les mains des Anglais. Pour ce faire elle a eu recours à un langage de mort et d'agonie : la France serait un malade sur son lit d'agonie. Mais Jeanne refuse de parler le langage de « la mort » : elle n'admet pas la défaite de la France. Elle décide de partir à la bataille.

La trilogie de Jeanne d'Arc

Presque trois ans séparent l'annonce des voix faite à Jeanne pour délivrer la France et la décision qu'elle a prise de partir pour le champ de bataille, après s'être rendu compte de la menace qui pesait sur son pays, à savoir : le siège d'Orléans était l'étape définitive avant la prise de la France. Jeanne part donc pour répondre à l'appel de ses voix ainsi qu'à celui de la France. Toutefois, à la différence de la légende qui ne parle que du rôle du merveilleux dans l'acte de Jeanne d'Arc, le drame de Péguy met en scène un autre élément – méconnu de la légende – qui dote l'acte de Jeanne d'un nouvel aspect et double la volonté divine d'une décision humaine. Cette dialectique du sens de l'acte de Jeanne sera traitée dans le chapitre suivant. L'accent est donc mis – dans cette première scène de la vie de l'héroïne (À Domremy) – sur l'état d'âme de Jeanne, ses soucis, ses préoccupations, ses doutes, ses inquiétudes, ses réflexions, ses prières, en un mot : son drame intérieur.

Dans la deuxième scène – (Les Batailles) – Jeanne n'est plus celle de la première pièce ; elle n'est plus celle que le spectacle de la guerre affole et révolte – mais il ne faut cependant pas entendre par là qu'elle n'y est plus sensible. Ce n'est plus elle qui est mise en scène, ce n'est plus elle que l'on entend parler ; c'est plutôt Jeanne vue par les autres, elle est là à travers ce qu'on raconte d'elle. Ses courtes apparitions sur scène montrent une Jeanne totalement préoccupée par le combat ; elle est là pour donner des ordres, parler de la bataille du jour ou de celle du lendemain. Il est vrai qu'elle n'est plus là pour dire des prières, ou s'épancher dans de longues méditations – comme à Domremy –, mais elle est tout de même sur le champ des batailles, elle est présente par la mission dont elle s'acquitte et par l'acte qu'elle accomplit.

À (Rouen), Jeanne est de nouveau celle qui s'empare de la scène avec ses doutes, ses inquiétudes et sa faiblesse. Mais, contrairement au temps de Domremy, Jeanne est à présent sûre qu'il n'y a plus aucun espoir de sauver la France et le monde entier de ce Mal qui persiste et qui s'accroît après que le remède s'est avéré vain. L'âme de Jeanne est plus que jamais habitée par le désespoir. Pourtant, la révolte ne trouve plus à présent aucune place dans ses longues lamentations sur son sort et sur celui des autres ; cette âme révoltée se trouve rongée par le plus vif désespoir et la plus vive lassitude à savoir qu'il n'y a pas d'issue et que c'est le Mal qui l'a emporté. Avant de partir pour la bataille, Jeanne se sentait complice et responsable du Mal parce qu'elle ne faisait rien pour mettre fin aux souffrances des autres. Ni ses prières, ni ses actes de charité ne lui semblaient suffisants

⁷⁶ *Ibid.*, p. 53.

à mettre fin aux malheurs qui pesaient sur les hommes. Il lui fallait agir, « tuer la guerre ». ⁷⁷ Elle sentait la révolte qui croissait dans son âme, mais elle avait les bras liés par la peur. À présent qu'elle est partie pour le combat, pour faire tout ce qu'elle croyait nécessaire et indispensable à mettre fin à la souffrance des hommes ; à présent donc qu'elle est partie pour « tuer la guerre » et qu'elle s'aperçoit que c'est toujours le Mal qui l'emporte, Jeanne est de nouveau la proie au doute, aux inquiétudes : elle se sent plus que jamais complice et responsable du Mal. Pire encore, elle se croit être celle par qui la damnation arrive : les mensonges dont elle s'est servie pour mener à bout son plan de libérer la France lui apparaissent des trahisons impardonnables. Elle a eu comme punition de se voir dans un état d'extrême solitude, délaissée par tous ceux qui l'ont accompagnée, délaissée même par ses sœurs célestes qui lui ont longtemps tenu compagnie et lui ont procuré des conseils alors qu'à présent elles ne daignent plus la consoler dans ses malheurs. Ainsi se voit-elle réduite au climat de l'Absence éternelle qu'elle redoutait pour ses semblables et qu'elle invoquait sur elle-même afin d'en épargner les autres. Et au lieu d'être celle par qui le salut et la libération des âmes devraient arriver, elle se considère comme l'auteur de la damnation :

Oh j'irais dans l'enfer avec les morts damnés, Avec les condamnés et les abandonnés, Faut-il que je m'en aille avec les morts damnés ; Faut-il que je m'en aille aux batailles damnées, Avec mes soldats morts, morts et damnés par moi, Faut-il que je m'en aille aux batailles d'en bas ? Faut-il que je m'en aille à tout jamais en bas ? ⁷⁸

Ainsi la fin du drame rejoint-elle son début : désespoir, détresse et incapacité à faire face au Mal. Toutefois, le début de la pièce a connu quelques moments d'espoir quand il y avait encore un remède à essayer, une solution à apporter, alors que l'état actuel où Jeanne se voit réduite à la fin de la pièce laisse pressentir un Mal qui s'alourdit sur son âme et un désespoir qui s'approfondit. Tout s'écroule, tout s'assombrit autour d'elle ; c'est enfin sur sa mort que le drame se clôt rappelant ainsi le doute et le chagrin qui habitaient son âme au temps de Domremy.

Dans les deux dernières pièces – (Les Batailles) et (Rouen) – c'est la légende historique qui a pris le dessus sur l'imagination de Péguy. Confronté à des réalités considérées comme indubitables – le siège d'Orléans, l'entrée de Jeanne dans la ville assiégée, la libération d'Orléans, l'emprisonnement de Jeanne à Compiègne et le procès de Jeanne – Péguy ne pouvait pas laisser libre cours à son imagination qui, dans la première pièce – (À Domremy) –, lui peignait une Jeanne révoltée par le Mal et sensible aux malheurs des autres, une Jeanne capable de représenter Péguy lui-même et sa révolte devant le « Mal universel ». Parmi les motifs qui ont poussé Jeanne à passer à l'acte, Péguy a pu y glisser l'objet de ses propres inquiétudes pour les ajouter à l'ordre divin qui prescrit à Jeanne la libération de la France. Outre sa mission de libératrice de la France, Jeanne se voit assignée par Péguy le rôle d'une libératrice d'hommes.

Le Mystère

Plus de dix ans séparent l'apparition de l'œuvre de jeunesse, ***Jeanne d'Arc*** (1897) du ***Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*** (1910), sans pour autant que la question du Mal universel qui pèse sur le monde cesse de travailler la pensée de Péguy. Pourtant, durant cet intervalle, un grand changement s'est opéré dans la vie du poète, un changement qui allait avoir des répercussions importantes sur son œuvre. Péguy a retrouvé la foi chrétienne, mais

⁷⁷ *Ibid.*, p. 31.

⁷⁸ *Ibid.*, pp. 306-307.

« ce n'est nullement par un rebroussement que nous avons trouvé la voie de chrétienté. Nous ne l'avons pas trouvé en revenant. Nous l'avons trouvé au bout. »⁷⁹ précise-t-il dans **Un Nouveau théologien** .

Comme celle de son héroïne, l'âme de Péguy est habitée par la révolte et le refus d'accepter les malheurs qui ternissent la face du monde et y introduisent le désespoir. Ne comprenant pas bien « pourquoi le bon Dieu permet qu'il y ait tant de souffrance »⁸⁰, Jeanne-Péguy essaie de trouver, en vain, le remède au Mal dans la religion. Mais le drame a échoué à apporter la consolation attendue ; après que les jeux aient été faits, Jeanne se trouve rongée par le plus vif regret de se voir réduite à un état pire que celui où elle n'avait pas encore agi. Car outre les échecs successifs qu'elle avait subis, elle souffre à présent de la solitude. Ainsi le drame s'achève-t-il sur une ambiance où le désespoir est roi, où la solitude de Jeanne fait tout basculer en arrière. Le lecteur se trouve confronté aux mêmes interrogations qui ouvrent le drame et qui demeurent sans réponses.

De même, dans le **Mystère** qui reproduit la totalité des deux premiers actes de la première partie (À Domremy), – en guise de rappel du climat d'inquiétude, de doute et de révolte qui parcourait le drame depuis le début jusqu'à la fin –, la discussion entre Jeanne et Madame Gervaise porte sur l'état d'âme de Jeanne, la sensation de vide et d'absence qui lui ronge le cœur, et ceci même après avoir reçu la communication du corps du Seigneur que Jeanne attendait avec impatience comme un remède capable de la consoler et d'apaiser la révolte de son âme. Pourtant, cette première communion tant espérée n'a rien fait dans son âme, elle l'a laissée sur sa détresse :

[...] tu as reçu communication du corps de Notre-Seigneur. [...] la communication du corps de Notre-Seigneur guérit tous les maux. [...] le soir tu te retrouvais seule dans la même situation ; mais elle n'était pas la même, elle était infiniment pire ; [...] car le plus grand médecin du monde était passé, et il n'y avait rien fait. [...] Avant c'était une grande détresse. Mais ce n'était qu'une grande détresse qui attendait le remède. Après c'était une grande détresse qui n'attendait plus le remède. C'était une grande détresse où le remède avait passé. En vain.⁸¹

Les paroles de Madame Gervaise éclairent ce qui se passait dans l'âme de Jeanne. En rapport avec la situation de Jeanne à la fin du drame ; dans les deux cas elle avait fait ce qu'elle avait à faire, mais c'est toujours le Mal qui l'avait emporté.

Pourtant, dès les premières pages du **Mystère**, un élément important est venu éclairer l'atmosphère d'une lumière nouvelle – méconnue du drame – ; il s'agit de l'ouverture par la prière. Le dialogue entre une Jeanne scandalisée par l'injustice, les malheurs et une Hauviette incarnant la morale paysanne, la totale soumission à la volonté de Dieu cède la place à un long monologue qui s'ouvre par la récitation du **Pater**. Contrairement à la prière révoltée du drame, la prière de Jeanne est une prière de demande, d'imploration de la miséricorde divine de mettre fin au règne de la tentation. Jeanne est à présent consciente que le remède au Mal serait dans une présence divine, une manifestation, voire une Incarnation nouvelle. Car si l'œuvre du temps est considérée, dans le drame, comme l'un des aspects du Mal, il est, dans le **Mystère**, l'incarnation du Mal par excellence ; la charité est vaine parce qu'elle est temporaire, elle ne peut consoler tous les malheureux. Alors que la charité n'est qu'un remède humain, l'avènement du Christ et de son règne sont

⁷⁹ In DELAPORTE, Jean, *Péguy dans son temps et dans le nôtre*, op. cit., p. 278.

⁸⁰ PÉGUY, Charles, *Jeanne d'Arc*, op., cit., p. 32.

⁸¹ PÉGUY, Charles, *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, op. cit., pp. 423-424.

des solutions surnaturelles, divines. Serait-il donc possible que le temps humain détruise même un tel événement ? Serait-il possible que la marche du temps ait effacé la marque de la main du Seigneur sur le monde ? Serait-il enfin nécessaire que de nouveaux saints apparaissent pour vaincre le Mal ? La prière de Jeanne prend, dans le **Mystère**, un aspect plus soumis et plus résigné, nourri par la lassitude de son âme : « Mon Dieu, mon Dieu, faudra-t-il que votre fils soit mort en vain. [...] Seulement si on voyait seulement se lever le soleil de votre justice. »⁸². Contrairement à Hauviette et les autres – qui se contentent de faire leurs prières « tous les matins et tous les soirs. »⁸³, Jeanne vit en état de prière. Sa prière n'est pas orchestrée selon le temps, c'est une prière d'incarnation, un moyen d'invoquer la présence divine sur la terre pour vaincre le temps et son œuvre destructrice. Le Mal est donc incarné par le temps. La prière est une sorte de libération du temps qui tourne tout en habitude et profane le sacré.

Voici donc un changement radical qui se produit entre le drame et le **Mystère**. Jeanne est toujours cette fille sensible aux malheurs des autres, mais sa révolte s'est atténuée. Au lieu de tuer la guerre en faisant la guerre, elle a trouvé un autre moyen ; la prière et l'appel à une nouvelle Incarnation, une nouvelle révélation, ou une nouvelle marque de la présence divine sur la terre pour bouleverser la marche du temps et innocenter le monde : « S'il n'y a pas eu encore assez de saintes et assez de saints, envoyez-nous en d'autres, envoyez-nous en autant qu'il en faudra [...] »⁸⁴.

Contrairement au drame, la prière est ici faite de longs monologues nourris de réflexions sur la vie du Christ et des saints. Il s'agit de confronter de telles scènes à l'état actuel du monde, dépouillé de toute sorte de présence divine. L'exemple le plus marquant de cette comparaison est sans doute l'épisode du tour de vie de la vigne et du blé. Toujours dans un style d'enchaînement de mots et d'idées, un style évocateur, Péguy réussit à déclencher tout un univers à partir d'un simple mot employé dans le langage de tous les jours. En lisant Péguy, on a l'impression de feuilleter un livre d'images ; car c'est d'abord l'image qui parle, et c'est un simple élément d'un tableau qui donne naissance au tableau suivant. Il en est ainsi dans l'exemple du vin et du blé ; Jeanne parle à Hauviette, elle se lamente sur les malheurs causés par la guerre, elle la maudit et se plaint de ce que les soldats ne cessent de profaner les « blés vénérables »⁸⁵. Voici donc un nouveau tableau qui surgit des paroles et des lamentations de Jeanne ; un nouvel univers sacré prend vie grâce à de simples mots prononcés par une petite bergère, une image qui ressuscite un instant magique, celui de la consécration du pain et du vin par le Christ. Évocation du temps passé où tout allait vers le mieux, où le terrestre se voyait attribuer la marque du surnaturel ; le blé et le vin ont été transformés en corps et en sang, ceux du Christ :

Sacrés, blés sacrés, blés qui faites le pain, froment, épi, grain de l'épi de blé. Moisson du blé des champs. Pain qui fûtes servi sur la table de Notre-Seigneur. Blé, pain qui fûtes mangé par Notre-Seigneur même, qui un jour entre tous les jours fûtes mangé. Blés, sacrés blés qui devîntes le corps de Jésus-Christ, un jour entre tous les jours, et qui tous les jours êtes mangé n'étant plus vous-même, mais étant le corps de Jésus-Christ. Un silence (sic). Blé qui n'êtes plus que les aspects du blé ; pain qui n'êtes plus que les apparences du pain ; pain qui

⁸² *Ibid.*, pp. 370-371.

⁸³ *Ibid.*, p. 374.

⁸⁴ PÉGUY, Charles, *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, op., cit., p. 372.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 385.

n'êtes plus que les espèces du pain. Pain qui n'êtes plus que de l'ancien pain. Un long silence (sic). Et vous vigne, sœur du blé. Grain de la grappe de vigne. Raisin des treilles. Vendange du vin des vignes. Ceps et grappes de vignoble. Vignobles des coteaux. Vin qui fûtes servi sur la table de Notre-Seigneur. Vigne, vin qui fûtes bu par Notre-Seigneur même, qui un jour entre tous les jours fûtes bu. Vigne, vigne sacrée, vin qui fûtes changé au sang de Jésus-Christ, un jour entre tous les jours, et qui tous les jours aux mains du prêtre êtes changé, n'étant plus vous-même, mais étant le sang de Jésus-Christ. Un silence (sic). Vin qui n'êtes plus que les aspects du vin ; vin qui n'êtes plus que les apparences du vin ; vin qui n'êtes plus que les espèces du vin. Pain qui fûtes changé au corps, vin qui fûtes changé au sang. Pain qui n'êtes plus que de l'ancien pain, vin qui n'êtes plus que de l'ancien vin.⁸⁶

Une assez longue méditation qui explique la sacralisation du vin et du blé ; le Christ a chargé le naturel d'une valeur surnaturelle en le recréant. De même c'est l'existence toute entière qui, par l'Incarnation, a revêtu un aspect surnaturel. Pourtant, les méfaits du temps ne laissent rien échapper ; par sa plus chère associée – l'habitude – le temps déprave, corrompt et désacralise tout. Et c'est une Jeanne qui rappelle celle du drame qui demande : « Faudra-t-il, mon Dieu, que le sang de votre fils ait coulé en vain, [...]. Faudra-t-il, mon Dieu, que le corps de votre fils ait été sacrifié en vain [...] »⁸⁷. Mais c'est tout de même une Jeanne plus confiante et plus consciente qui répond en s'adressant à Dieu : « C'est vous qu'il nous faudrait et que l'on vît passer sur la terre la marque de votre main. »⁸⁸. Comme dans les temps passés, la seule manifestation du surnaturel et du divin peut sauver le monde de l'oubli, de la perdition et de l'habitude.

D'ailleurs, ce qui caractérise le ***Mystère*** – ainsi que les deux autres : ***Le Porche de mystère de la deuxième vertu*** et ***Le Mystère des Saints Innocents*** – du drame et constitue une nouvelle orientation dans la pensée de Péguy, c'est surtout le langage de la Bible ; des passages entiers sont cités ; mieux encore, ces passages constituent un tremplin pour d'autres idées et commentaires qui développent et renforcent la position de Péguy face au sujet traité. Contentons-nous pour le moment de citer un exemple tiré du ***Mystère*** : en expliquant la vanité de la souffrance à sauver les damnés, Madame Gervaise donne comme exemple la mort de Judas et comment le Christ lui-même n'a pu rien faire pour le sauver. Elle parle à présent de ces « trente deniers » qui ont servi de prix pour livrer le Christ :

Les prêtres mêmes qui les avaient donnés. Ne voulurent plus les recevoir. Les prêtres, les sacrificateurs, les sénateurs qui les avaient donnés. Pour payer le sang innocent. Ne voulurent plus les reprendre. Alors voyant Judas. Qui le trahit. Qui le livra. Qu'il était condamné. Conduit par la pénitence. Par le regret, par le remords, par le repentir. Il rapporta les trente deniers d'argent. Aux princes des prêtres. Et aux sénateurs. Disant : J'ai péché, livrant le sang juste. Mais ils dirent : Qu'est-ce que ça nous fait ? Arrange-toi. Et jetant les deniers d'argent dans le temple. Il se retira. Et partant se suspendit par un lacet. Se pendit. Or les princes des prêtres. Ayant pris les deniers d'argent.

⁸⁶ *Ibid.* , pp. 385-386.

⁸⁷ *Ibid.* , p. 386.

⁸⁸ *Ibid.* , p. 386.

Dirent. Il n'est pas permis de les mettre dans le trésor. Sacré. Parce que c'est le prix du sang. [...]⁸⁹

Ce n'est là qu'un seul exemple parmi beaucoup d'autres qui témoigne de l'alternance des paroles de la Bible et celles de Péguy. De même, en traitant d'autres sujets, Péguy emprunte au langage de la Bible pour raconter des scènes qu'il considère peut-être digne d'y figurer. À partir d'une simple image biblique – Marie suivant les pas de son fils – Péguy a réussi à donner à cette présence de la mère de Jésus une valeur plus profonde qu'une simple spectatrice. Marie a beaucoup souffert, bien sûr, mais de quelle souffrance ? La longue évocation de la Passion de la Vierge, son association à celle du Christ constitue, dans le **Mystère**, un parfait exemple de ce style biblique ; à travers les paroles de Madame Gervaise, ce n'est pas Péguy qui parle ; il se contente d'éclairer le tableau du chemin de croix d'une lumière nouvelle en mettant l'accent sur les malheurs de Marie. Souvent ignorée, la part qu'elle a prise à cette Passion est assez considérable qu'elle occupe une place importante dans le **Mystère**, et par conséquent, dans la Passion même du Christ :

Et elle était montée aussi sur le Calvaire. Elle aussi elle avait gravi le Calvaire.⁹⁰ Elle aussi elle était montée. Montée avec tout le monde. Jusqu'au faite. Sans même s'en apercevoir.⁹¹ Les yeux lui cuisaient, lui brûlaient. Jamais on n'avait autant pleuré. Et pourtant ce lui était un soulagement de pleurer. La peau lui cuisait, lui brûlait. Et lui pendant ce temps-là sur la croix les Cinq Plaies lui brûlaient. Et il avait la fièvre. Et elle avait la fièvre. Et elle était ainsi associée à sa Passion.⁹² Elle sentait tout ce qui se passait dans son corps. Surtout la souffrance. Elle sentait son corps comme le sien. [...] Elle avait mal à sa tête et à son flanc et à ses Quatre Plaies.⁹³

Dans ces exemples – qui marquent une ascendance dans la description de la souffrance de Marie – il s'agit, non seulement d'une association de la Vierge à la Passion de son fils, mais d'une parfaite identification jusqu'à ce qu'ils deviennent une même personne. Marie a donc doublement souffert.

Interférence de sujets, longues méditations qu'un simple mot peut déclencher, évocations des plus infinis détails, descriptions prolongées par des célébrations, diversité des sujets traités et richesse du vocabulaire, voilà, en gros, ce qui caractérise le style de Péguy dans les trois **Mystères**. Entre drame et **Mystères** plusieurs différences s'imposent : non seulement un changement d'attitude de Jeanne-Péguy face aux problèmes qui la préoccupent, mais c'est tout un univers abondant en images qui voit le jour ; mariage de mots, d'adjectifs, de synonymes, création de nouveaux sens que l'infinie possibilité d'association des mots peut procurer.

Nous sommes évidemment loin de pouvoir épuiser, dans cette présente étude, tous les aspects du style de Péguy. Nous allons pourtant essayer d'en fournir des exemples lorsque l'occasion se présente et en association aux sujets et aux thèmes traités.

⁸⁹ *Ibid.*, pp. 486-487.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 452.

⁹¹ *Ibid.*, p. 456.

⁹² *Ibid.*, p. 464.

⁹³ *Ibid.*, pp. 476-477.

Le *Mystère* du drame

Il est vrai que le *Mystère* fait partie du drame dans la mesure où Péguy a intégralement repris le texte du début du drame, mais il s'est arrêté avant la scène qui dévoile l'apparition des sœurs célestes à Jeanne. À ces reprises, il a ajouté des raisonnements qui témoignent de son retour à la foi traduit par le changement d'attitude de Jeanne face au problème du Mal ; avant d'engager la discussion avec Hauviette – la même que celle du drame – Jeanne fait sa prière. La scène montre une Jeanne qui récite le « Notre père » puis « Je vous salue Marie », suivis d'une prière qui lui est propre où elle implore la miséricorde divine de mettre fin au règne de la tentation et de la perdition. C'est bien entendu la même révolte face au Mal qui lui dicte sa nouvelle prière dans le *Mystère*. Mais, alors que la prière du drame n'est que refus et rejet de l'ordre divin, celle du *Mystère* voit déjà apparaître un doux mélange entre la révolte et la soumission.

Dans le drame, et dans sa prière de révolte qu'elle croyait légitime, Jeanne voulait intervenir dans la volonté de Dieu pour qu'il mette un terme à la souffrance. En vain Madame Gervaise et Hauviette essayaient-elles de lui faire comprendre que Dieu « nous exauce à sa volonté »⁹⁴, elle ne pouvait se soumettre ni accepter cette volonté qui laisse les âmes se damner sans intervenir pour les sauver. Et comme Péguy qui ne pouvait pas prier, ni dire le « Notre père » parce qu'il ne pouvait se résigner à la volonté de Dieu, Jeanne a de même avoué qu'elle « ne [pouvait] plus prier »⁹⁵ en imaginant Dieu « occupé à damner des âmes »⁹⁶. Ce n'est donc que dans le *Mystère* que le raisonnement de Madame Gervaise et d'Hauviette reçoit sa plénitude et son sens : faire sa prière et se soumettre à la volonté de Dieu constituaient dans le drame une morale que Jeanne – et Péguy lui-même – ne pouvait pas accepter. Illuminé par la foi, Péguy n'est plus dans le camp de Jeanne ; dans le *Mystère*, il se place dans celui d'Hauviette et de Madame Gervaise – qui constituent cette nouvelle partie de l'âme de Péguy où pointe déjà le bourgeon de l'illumination par la grâce – et essaie de tirer Jeanne vers lui ; Jeanne, l'autre partie de son âme, garde un écho de son ancienne révolte. Mais au fur et à mesure que ses interrogations s'approfondissent, on assiste à une vraie conversion de Jeanne. La vision qu'elle a en compagnie de Madame Gervaise répond à sa longue lamentation de se voir privée d'assister à

[...] la plus grande histoire de la terre. Et aussi la plus grande histoire des cieux. La plus grande histoire du monde. La plus grande histoire de jamais. La seule grande histoire de jamais. La plus grande histoire de tout le monde. La seule histoire intéressante qui soit jamais arrivée.⁹⁷

Comme on l'a déjà noté, Jeanne sait que le salut ne peut s'opérer que par le truchement d'une présence divine qui sauve le temps humain de la servitude et empêche le Mal de se propager. Mais l'histoire de l'Incarnation est unique ; voilà ce que pensent Hauviette lorsque Jeanne envie la chance de ceux qui ont eu des révélations particulières :

Il n'y a point de révélations particulières. Il n'y a qu'une révélation pour tout le monde ; et c'est la révélation de Dieu et de Notre-Seigneur-Jésus-Christ. [...]

⁹⁴ PÉGUY, Charles, *Jeanne d'Arc*, op., cit., p. 43.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 43.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 43.

⁹⁷ PÉGUY, Charles, *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, op., cit., p. 408.

C'est une révélation pour tous les bons chrétiens, pour tous les chrétiens, même pour les mauvais, et pour les pécheurs, pour tous les bons paroissiens.⁹⁸

Hauviette raconte donc l'unité de l'événement. Son raisonnement constitue une annonce de la vision commune de Madame Gervaise et de Jeanne, lorsque celle-ci s'attarde sur l'évocation du temps passé, le temps de Jésus, où tous ceux – même les pécheurs – qui ont été nés à cette époque ont eu la chance de le voir dans son humanité. Comme Hauviette, Madame Gervaise dit l'unité de l'Incarnation, mais elle va encore plus loin en parlant d'un événement unique dans un temps unique :

Il est là. Il est là comme au premier jour. Il est là parmi nous comme au jour de sa mort. Éternellement il est là parmi nous autant qu'au premier jour. Éternellement tous les jours. Il est là parmi nous dans tous les jours de son éternité.⁹⁹

Ce temps qui a vu l'avènement du Christ peut, grâce à l'Incarnation, être renouvelé éternellement. Grâce à l'Incarnation, le temps humain peut à tout moment être sauvé, et remonté jusqu'aux sources de la création. Ainsi Jésus est-il présent partout, dans tous les moments de la vie des hommes, car l'éternel s'est inséré dans le temporel une fois pour toutes, et par cette insertion, l'éternel a sauvé le temporel. L'Incarnation a donc figé le temps dans un instant unique, mais qui peut à jamais être renouvelé.

Cette scène qui joint Jeanne à Madame Gervaise dans une « vision à elles deux » joue le rôle d'un entracte qui les laisse, chacune, dans un univers coupé du monde extérieur ; elles sont étrangères à ce qui se passent autour d'elles jusqu'au point qu'elles ne s'aperçoivent même pas l'une l'autre. En outre, le dialogue entre les deux ne paraît pas cohérent ; contrairement à la scène de la discussion du drame – constituée d'interrogations et de réponses directes –, le **Mystère** reprend les mêmes expressions, les mêmes questions et réponses mais dans des procédés nouveaux. Les questions de Jeanne ne sont plus de courtes expressions résumant ses angoisses et ses plaintes, il s'agit au contraire de longues lamentations, nourries de méditations qui élargissent les propos repris dans le drame. De même, les réponses de Madame Gervaise tiennent plutôt de la célébration de tout ce qui est surnaturel. Ainsi s'agit-il de deux monologues qui se croisent pour, à la fin, ne constituer qu'une seule et unique célébration à la vie et à la mort du Christ, à la prière, à l'espérance.

Il est important de noter ici un autre trait qui caractérise le style de Péguy et qui explique en quelque sorte le choix du sous-titre : (le **Mystère** du drame). Comme on l'a déjà montré – il en sera aussi question plus loin, en traitant d'autres thèmes –, les sujets, les méditations et les images naissent à partir d'un simple mot ou d'une évocation d'un événement quelconque. Dans **Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc**, comme dans les deux autres Mystères – **Le Porche du Mystère de la deuxième vertu** et **Le Mystère des Saints Innocents** –, ce procédé est ce qui fait l'originalité de la célébration chez Péguy. Mais entre le drame et le **Mystère**, la parenté est si frappante que l'on est amené à dire que le **Mystère** fait partie du drame. Oui mais comment ?

En effet, rien que par la reproduction d'une partie de la première pièce (À Domremy), Péguy a réussi à composer une œuvre qui s'appuie sur des vérités chrétiennes que le drame était incapable de saisir. Reposant sur la légende et ayant pour but de vaincre le Mal, le drame se laisse entraîner vers la mort de Jeanne en avouant son échec à

⁹⁸ *Ibid.*, p. 388.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 412.

procurer le salut de son âme et de celles des autres. En revanche, illuminé par la grâce et l'espérance, le **Mystère** semble promettre une solution qui, toutefois, ne s'est pas encore entièrement manifestée. Néanmoins, ses premières lueurs semblent s'en échapper ; une certaine inquiétude persiste dans l'âme de Jeanne, mais les paroles de Madame Gervaise laissent envisager une inévitable suite au **Mystère** qui joue le rôle d'une transition, un milieu entre le drame – l'échec de la geste humaine – et une vérité mystérieuse qui ne s'est pas encore révélée, mais dont on est presque sûr de sa présence. En nourrissant les phrases du drame de réflexions puisées dans les scènes de la vie et de la Passion du Christ, la mort et le doute s'évanouissent dans l'âme de Jeanne. Péguy a choisi de couper le dialogue au moment précis où tout allait être éclairé. Le **Mystère** se clôt sur une nouvelle ouverture, symbolisée par l'indication scénique « Madame Gervaise était sortie. Mais elle rentre avant que l'on ait eu le temps de baisser le rideau. »¹⁰⁰. Tout peut donc être renouvelé, rien n'est perdu grâce à l'espérance, sujet dominant dans le **Porche** qui d'ailleurs s'ouvre sur l'entrée de Madame Gervaise en scène, comme si elle reprenait la discussion du **Mystère** et continuait la célébration par la prière.

Évolution du personnage de Jeanne

Révolte, refus de se soumettre à la volonté de Dieu, orgueil, égocentrisme, solitude qui marque sa différence des autres, audace, angoisse, etc. Voilà ce en quoi consiste le comportement de Jeanne dans le drame. Sera-t-elle dans les **Mystères** plus docile, plus soumise, plus flexible et moins révoltée qu'avant ? Les nouveaux procédés et les nouvelles réponses et réflexions apportés par Péguy sauront-ils influencer et apaiser cette « âme insatiable », rongée par la douleur ? Péguy va-t-il enfin doter son héroïne d'un autre caractère que celui du drame, en adaptation au renouveau de la forme et de l'approfondissement des sujets du drame ?

L'ouverture du **Mystère** par la prière marque un tournant important dans le déroulement des événements ; Jeanne implore la miséricorde divine de donner un signe de sa présence pour sauver le monde. Voilà un nouvel élément qui jaillit dès les premières paroles de Jeanne : l'espoir dans une nouvelle Incarnation. Pourtant Jeanne est la même que celle du drame ; sa prière est la seule bonne, la solution qu'elle imagine est la seule efficace, et plus que jamais, elle imagine que Dieu doit lui obéir. Elle ira même jusqu'à s'en prendre à Dieu qui laisse tout dégénérer sans vouloir intervenir afin de sauver le monde de la perte. Le règne de Dieu s'en va : le temps a pris le dessus et l'avènement du Christ est à présent considéré comme un échec face à la damnation des âmes.

Là où l'on attendait une solution, la révolte s'avère plus puissante puisque accentuée : Jeanne ose à présent attaquer les paroles mêmes de la prière : « Notre père, notre père qui êtes aux cieux, de combien il s'en faut que votre nom soit sanctifié ; de combien il s'en faut que votre règne arrive. »¹⁰¹. Comme nous l'avons montré, Péguy a repris la totalité du texte du drame ; le dialogue entre Hauviette et Jeanne – où celle-ci exprime son scandale devant les misères des hommes – se trouve ici prolongé d'une succession de méditations accusant le temps de tout réduire à néant, d'effacer la marque même du passage du Christ, et tout ne fait que dégénérer.

Jeanne ne cesse pas pour autant de prier en invoquant une nouvelle manifestation divine capable de bouleverser la marche du temps et de régénérer le monde. Toujours

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 525.

¹⁰¹ *Ibid.*, pp. 369-370.

aussi persuadée de l'efficacité d'une telle solution, Jeanne poursuit, en l'approfondissant, son raisonnement d'avant ; Dieu doit lui obéir parce qu'elle voit clair et qu'elle connaît mieux que personne – mieux que Dieu lui-même peut-être – le remède au Mal universel. Son orgueil, son audace, mais aussi son angoisse s'en trouvent accrus à vouloir intervenir dans l'œuvre de Dieu et sauver mieux que le Christ lui-même en souhaitant sauver les âmes mêmes des damnés.

Il a fallu tout le drame pour exprimer la détresse et l'échec de l'acte de Jeanne face à la perte du monde. Entièrement humains, les moyens employés dans le drame pour lutter contre le Mal échouent et plongent l'âme de Jeanne dans la souffrance et l'angoisse pour aboutir à sa mort plus accablée, plus désespérée que jamais. En revanche, dans le *Mystère*, Jeanne est consciente dès le début de l'ampleur de la menace qui pèse sur l'humanité entière et l'échec s'exprime dans cette première communion manquée tant attendue et tant désirée mais qui, en fin de compte, a rendu son malheur de plus en plus poignant :

Avant c'était une grande détresse. Mais ce n'était qu'une grande détresse qui attendait le remède. Après c'était une grande détresse qui n'attendait plus le remède. C'était une grande détresse où le remède avait passé. En vain. La même détresse : une détresse autre, infiniment autre, infiniment pire ; infiniment éprouvée, infiniment vérifiée ; devenue infinie ; puisque le seul remède du monde était passé dessus ; et qu'il n'y avait rien fait.¹⁰²

Grave révélation que Péguy a eu le soin de confier à Madame Gervaise qui, elle, semble avoir enduré les mêmes épreuves et éprouvé les mêmes inquiétudes avant d'accéder à cet état de confiance et de s'en remettre à la volonté de Dieu. La lucidité dont elle fait preuve en décrivant si minutieusement l'état d'âme de Jeanne – mieux peut-être que Jeanne elle-même – la range parmi celles qui, comme Jeanne, avaient connu l'épreuve de la révolte et du désespoir.

Pour Jeanne, l'acte et la solution sont placés au même niveau ; elle attendait un grand acte, mais un grand acte libérateur. Pourtant, à la fin du drame Jeanne est de nouveau détrompée ; comme les « vaines » charités, sa mission accomplie s'est elle aussi avérée vaine et n'a fait qu'accentuer son Mal en la conduisant au bûcher. D'ailleurs, dès les premières pages du *Mystère*, Jeanne est consciente de l'ampleur du Mal qui a réussi à éclipser un si grand événement, à l'échelle universelle, tel l'avènement du Christ ainsi que la première communion manquée, à l'échelle individuelle. Pourtant, et à travers les longues méditations de Madame Gervaise célébrant la Passion du Christ, une lueur secrète transperce déjà les lignes du *Mystère* pour lui conférer un climat de joie encore indicible et qui ne trouve son couronnement que dans le *Porche* et les *Innocents*.

Le *Mystère* constitue ainsi un tournant décisif quant à l'évolution du personnage de Jeanne. Totalement basé sur la première partie du drame – celle qui dévoile les angoisses de Jeannette et met à nu son âme révoltée –, le *Mystère* n'est qu'une accentuation du malheur qui, dans le drame, a pour seule source le présent – les enfants affamés, le spectacle de la guerre et toutes les âmes qui, faute d'espérer, continuent à se damner –, alors que, dans le *Mystère*, il atteint une dimension universelle puisqu'il remonte au passé, symbolisé par l'avènement du Christ. Le *Mystère* reprend donc cette poignante révolte pour, non seulement élargir son étendue, mais aussi en dévoiler la gravité et y donner, si possible, une solution efficace. En mettant l'accent sur cette seule partie du drame qui met en scène les réflexions les plus secrètes de l'âme, Péguy a voulu, à travers cette deuxième *Jeanne d'Arc*, porter à son paroxysme le scandale de Jeanne devant l'échec de

¹⁰² *Ibid.*, pp. 423-424.

la Rédemption et mettre en évidence la part de la responsabilité divine, impuissante devant le spectacle des malheurs.

Dans l'une comme dans l'autre version Jeanne est toujours cette fille scandalisée devant le Mal et que toutes les solutions envisageables la laissent sur sa soif d'accéder à un état de repos et de calmer son inquiétude. Certes, le **Mystère** ne conduit pas, comme dans le drame, à un échec total – l'acte s'interrompt avant l'apparition des sœurs célestes, Madame Gervaise quitte elle aussi la scène mais pour revenir chanter, dans le **Porche**, l'étonnement de Dieu même devant la petite Espérance qui, dans les **Innocents**, conduit à un état de total détachement et de confiance en Dieu – mais il n'apporte pas pour autant la clef du bonheur tant attendu par le simple fait que Péguy a entrepris le projet d'écrire une deuxième **Jeanne d'Arc**. Jeanne remâche ses angoisses du drame.

Toujours seule face au problème du Mal, elle l'est dans son comportement, dans sa révolte, dans son raisonnement et même dans sa prière. Entre la confiance – fruit de la simplicité et de l'innocence – de la petite Hauviette et la confiance – fruit d'une longue expérience – de Madame Gervaise, Jeanne est à mi-chemin ; elle fait sa prière, non pas comme Hauviette qui « fait ses deux prières comme on fait ses trois repas »¹⁰³, ni, non plus, comme Madame Gervaise dont les longs méditations et raisonnements témoignent d'une parfaite compréhension des mystères de la volonté divine. Parfaitement consciente de l'ampleur du Mal, Jeanne ne parvient ni à admettre la volonté de Dieu, ni à se libérer de la responsabilité de laisser le Mal envahir le monde sans rien faire que de « vaines » charités. Elle ne peut pas se résigner à la lâcheté à laquelle s'exposent tous ceux qu'elle « aimai[t] »¹⁰⁴.

Ce sentiment d'extrême solitude, cette ambiance d'absence qui commande le drame et qui va encore s'accroître dans le **Mystère** sépare de plus en plus Jeanne de ses compagnons ; par sa différence, elle se détache de l'ensemble du **Mystère** et semble poursuivre, seule, ses propres raisonnements, ses plaintes et ses prières. À plusieurs reprises dans le **Mystère** Jeanne est comme coupée du monde extérieur dont seul le spectacle du Mal peut la rendre sensible ; elle est sourde aux raisonnements de Madame Gervaise et d'Hauviette et semble poursuivre, sur un autre plan, ses protestations. Cette différence se résume, dans le drame, dans les prières dictées à Jeanne par la force de sa révolte, par son entêtement à voir dans sa prière la seule prière efficace et légitime puisque, différemment des autres, elle est la seule sensible aux malheurs des autres, non comme Madame Gervaise et Hauviette qui se réduisent au silence devant la gravité du Mal et n'avancent rien pour y remédier. Et voilà que le détachement de Jeanne de son entourage atteint son comble lorsqu'elle fait la différence entre sa prière à elle et celle des autres : « O Maître, daignez pour une fois exaucer **ma** prière, [...]. Pour une fois au moins, exaucez une prière de moi [...] »¹⁰⁵. Et lorsque Hauviette lui apporte la nouvelle de la délivrance du Mont Saint-Michel, Jeanne interprète ce signe comme un message de Dieu adressée à elle :

Mon Dieu, vous nous avez cette fois exaucées ; Vous avez entendu ma prière de folle, Et ma vie à présent ne sera plus faussée. O mon Dieu, vous m'avez cette fois exaucée. Vous avez cette fois entendu ma parole ; Vous avez sauvé ceux pour qui j'avais prié.¹⁰⁶

¹⁰³ *Ibid.*., p. 374.

¹⁰⁴ PÉGUY, Charles, *Jeanne d'Arc*, *op.*, *cit.*, p. 36.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 43. C'est nous qui soulignons.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 45.

Dans le **Mystère**, et dès le début de la discussion reprise du drame, Hauviette reproche à Jeanne son attitude dans la prière : « Oui Jeannette, ma belle, je fais ma prière, mais toi tu ne sors pas de la faire, tu la fais tout le temps, tu n'en sors pas, tu la fais à toutes les croix du chemin, l'église ne te suffit pas. Jamais les croix des chemins n'avaient tant servi... »¹⁰⁷. D'ailleurs, l'emploi, dans la réplique d'Hauviette, des deux pronoms – « nous » et « tu » –, associés à l'acte de voir ce que les autres savent, élargit de plus en plus le fossé qui sépare Jeanne de son entourage :

Tu vois, tu vois. Ce que nous savons, nous autres, tu le vois. Ce qu'on nous apprend, nous autres, tu le vois. Le catéchisme, tout le catéchisme, et l'église, et la messe, tu ne le sais pas, tu le vois, et ta prière tu ne la fais, tu ne la fais pas seulement, tu la vois.¹⁰⁸

Dans le **Mystère**, le dialogue entre Madame Gervaise et Jeanne ne semble pas cohérent ; la petite fille et la couventine ne semblent pas communiquer, elles utilisent les mêmes mots pour parler deux langages différents ; alors que Madame Gervaise célèbre tout ce qui est de l'ordre de l'éternel – « demeures éternelles », « Église éternelle », « Et dans le ciel de Dieu il y a un corps de Jésus que les doigts des mains pécheresses ne toucheront plus jamais, éternellement plus jamais. »¹⁰⁹ –, Jeanne, coupée du monde extérieur, semble contempler les images que font naître ses propres paroles ; elle se laisse emporter par ses réflexions sans nouer le dialogue avec Madame Gervaise ; le spectacle des soldats profanant le corps et le sang du Christ l'affole et la laisse poursuivre son monologue sans prêter attention aux paroles de Madame Gervaise. Évidemment les deux visions des faits ne se rejoignent pas ; Jeanne considère temporellement le règne et la Passion du Christ, elle juge les événements tels qu'ils passent sous ses yeux, elle a une perception linéaire du temps humain – et c'est exactement ce qui lui dicte sa longue prière appelant à une nouvelle Incarnation qui triomphe de la perdition où s'enfonce le monde. Pour elle, l'avènement du Christ n'est qu'un événement ponctuel dans la marche du temps humain. Il lui manque une vision surnaturelle des faits. Quant à Madame Gervaise, elle prêche tout ce qui est de l'ordre éternel ; les promesses et les trésors que Jésus a tenus par son Incarnation. Fait unique. Certes. Mais qui a une fois pour toutes sauvé à jamais l'humanité de la perdition. La différence qui fait la solitude de Jeanne est donc une différence d'ordre de vision ; Jeanne ne connaît pas encore la grâce de l'espérance, la source où Madame Gervaise puise ses paroles et ses méditations.

Pourtant cette distance ne s'est aggravée que pour mieux être comblée dans le **Porche** où Jeanne adhère complètement à la louange de la petite Espérance. Contrairement au drame et au **Mystère**, Jeanne dans les deux **Mystères** se réduit au silence. Elle semble contempler les jeux de la petite Espérance, et rendre concrètes les paroles de la louange chantée par Madame Gervaise. Lorsque, dans le drame et dans le **Mystère**, Madame Gervaise parlait de la vanité de la souffrance même du fils de l'homme à sauver les damnés, de la Passion du Christ, de sa longue agonie et de son cri de désespoir, Jeanne ne réagissait que par la tristesse de son âme qui lui inspirait des prières scandalisées qui visaient, à tout prix, la bonne solution. Les propos de la couventine, ayant pour but de calmer l'agitation de l'âme de Jeanne, n'ont réussi qu'à attiser sa fureur et l'ont déterminée dans sa démarche. En comparant l'attitude de Jeanne dans le drame et le **Mystère** à celle du **Porche** et des

¹⁰⁷ PÉGUY, Charles, *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, op., cit., p. 375.

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 375

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 417.

Innocents – la révolte cède la place à l'apaisement et au silence –, c'est l'explication de Jean Onimus qui éclaire le mieux la situation :

[...] elle admet mal qu'une défaite apparente comme celle du Calvaire puisse, dans l'invisible, valoir une victoire et que le mal temporel puisse, mystérieusement, féconder l'humanité. Il lui manque une vue « surnaturelle » des choses. Et ce n'est pas faute de foi, c'est faute d'espérance.¹¹⁰

C'est donc l'Espérance qui est le vrai personnage que, à la fin du **Mystère**, on lui a permis de sortir de sa cachette pour jouer son rôle dans les deux autres **Mystères**. C'est ce personnage qui coupe la parole à Jeanne et fait parler Madame Gervaise pour dire l'étonnement même de Dieu, qui semble contempler ce spectacle pour la première fois.

Pourtant, depuis le début du **Mystère**, la vision commune entre Jeanne et Madame Gervaise, ainsi que la mise en scène qui l'accompagne, à savoir : le fait que l'une ne s'aperçoit pas de la présence de l'autre, cette vision qui chante la présence de Jésus dans le monde « comme au premier jour »¹¹¹, produit une interruption dans le déroulement des événements et semble reporter l'attention sur une autre vérité dont on trouve la révélation dans le **Porche** et les **Innocents**. Cette vision prépare le terrain pour la grâce qui, dans les deux **Mystères**, va illuminer l'âme de Jeanne, où, il est vrai, c'est Madame Gervaise qui prend la parole ; Jeanne n'agit que rarement pour appuyer les paroles de Madame Gervaise, comme si les deux femmes contemplaient le même spectacle intérieur, visitées par la même grâce et habitées par la même espérance. La scène de la vision échappe donc au climat sombre du **Mystère** et transporte les deux femmes, comme inconsciemment, dans celui du **Porche** et des **Innocents** dont il semble faire partie plus que du **Mystère**, comme si une parcelle d'espérance s'est allumée pour vite s'éteindre avant d'embraser tout le climat des deux **Mystères** par sa lumière intarissable.

Le style de Péguy

En considérant le drame et les trois **Mystères** nous distinguons une légère différence entre le style – à entendre par style la façon dont Péguy fait réagir ses personnages face aux différentes situations auxquelles il les expose – du drame et du **Mystère de la Charité** et entre celui des deux autres **Mystères**. Entre les longues prières et le silence, entre les lamentations et la joie indicible, entre la révolte et le calme, enfin entre l'échec et la victoire, un grand événement s'est produit ; sans rien dire qui puisse le prouver directement, Péguy, par le silence prolongé qu'il impose à son héroïne dans le **Porche** et les **Innocents**, nous révèle le secret qui habite désormais l'âme de Jeanne et apaise sa terreur : la grâce. Sans dire la cause, il nous en raconte l'effet dans la bouche de Madame Gervaise qui, elle, décrit l'étonnement de Dieu devant les bienfaits de la petite Espérance. Ainsi par le seul fait que Jeanne ne parle presque plus dans les deux **Mystères**, – sauf à plusieurs reprises pour appuyer les paroles de Madame Gervaise ou pour réciter quelques passages de la **Bible** cités par Madame Gervaise – Péguy rend-il concrète la transformation de Jeanne au seuil du **Porche**.

Tristesse, angoisse, révolte et absence, voilà quelques aspects que prend le Mal aux yeux de Jeanne et contre lequel elle invoquait la prière, comme si elle cherchait à combler cette lacune qu'a creusée la perte du monde. À mesure que le Mal s'aggrave, ses

¹¹⁰ ONIMUS, Jean, *Introduction aux "Trois Mystères" de Péguy, avant-propos par Auguste Martin, Paris, Cahiers de l'Amitié Charles Péguy, 1962, pp. 33-34.*

¹¹¹ PÉGUY, Charles, *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, op., cit., p. 412.

prières se font plus longues, plus profondes, mais aussi plus désespérées telles des cris de lassitude qui, parfois, risquent de tourner au blasphème. Lorsque Madame Gervaise lui explique que les damnés ne pourront être sauvés même par l'intervention du Christ, Jeanne refuse de se soumettre et invoque sur elle-même la damnation éternelle. D'ailleurs, à la fin du drame, seule dans sa prison, délaissée par tous les siens, Jeanne, après la défaite et pour combler le vide qui l'entoure partout, s'épanche dans la prière, plus accablée que jamais, comme si elle essayait de ranimer l'implacable silence de son âme par les paroles mêmes de la prière.

De là nous sommes amenés à considérer la fonction que Péguy attribue à la parole et le rôle que celle-ci occupe dans les différentes situations. À la fin du *Mystère de la Charité*, en expliquant à Jeanne que le salut ne peut s'opérer qu'en suivant l'exemple du Christ, Madame Gervaise célèbre la béatitude des saints qui ne font plus partie de ce monde. En suivant leur exemple, « [...] nous serions dans le royaume. Dans le royaume où l'on ne dit plus rien, où l'on n'a plus rien à dire. Car ce serait que nous partagerions avec eux la béatitude éternelle. »¹¹². La parole, chez Péguy, a donc pour fonction de remplir un vide, de combler un manque ; c'est en outre un moyen de vaincre le temps corrompteur en invoquant, par la prière, une présence divine – ou tout simplement un signe divin – dans le monde profané par le Mal. Non seulement un moyen de se communiquer avec les autres, la parole de la prière va encore plus loin ; pour Péguy, comme pour Jeanne, elle fait partie de l'acte et semble vouloir atteindre un but qui fuit sans cesse. Voilà Jeanne qui, après la libération du Mont Saint-Michel, joint la prière à l'acte comme s'il s'agissait d'un seul et même fait :

Vous nous avez montré mieux que par la parole Ce qu'il faut que l'on fasse après qu'on a prié : [...] Voilà ce qu'il nous faut : c'est un chef de bataille Qui fasse le matin sa prière à genoux Comme eux, avant d'aller frapper dans la bataille [...] Qu'il soit chef de bataille et chef de la prière.¹¹³

La communication avec Dieu se fait uniquement par les paroles de la prière, et lorsque celle-ci est exaucée, cela signifie, pour Jeanne, qu'elle a réussi à atteindre son but. Pourtant, face à la grandeur du Mal, faire la prière « tous les matins et tous les soirs »¹¹⁴, comme le faisait la petite Hauviette, semble insuffisant pour Jeanne. Là voilà, au début du *Mystère*, vivant en état de prière permanente, comme si elle appelait une nouvelle Incarnation. Et comme l'Incarnation du Christ a sauvé le monde du péché et lui a donné une valeur sacrée, la parole de la prière a pour but de vaincre la corruption du temps, de réparer la fissure qui s'est creusé entre le Ciel et la terre sous l'effet du Mal. La prière, pour Jeanne, vise à éterniser l'acte unique de l'Incarnation, ou tout simplement, à en renouveler les conséquences. La parole tente donc de racheter ce qui a été perdu, de rétrécir la distance qui sépare la conscience de l'homme de celle de son créateur. Une fois raccommodée cette déchirure dans l'âme, l'être n'a plus rien à demander ; il se tait. N'est-ce pas là l'état de Jeanne quand, dans le *Porche* et les *Innocents*, elle a retrouvé la paix de l'âme après avoir fait acte de confiance et s'est totalement livrée à la volonté de Dieu ? Elle a beau se révolter, demander, prier, essayer de combattre le Mal par ses propres moyens et essayer de le vaincre ; son âme n'a jamais été en paix. C'est juste au moment où elle a reçu la grâce que tout se transforme dans sa vie, elle ne parle presque plus ; elle jouit, au même titre que Madame Gervaise, de la béatitude de l'âme quand elle a appris à « [...] jeter sur les épaules d'un Autre le poids exorbitant de l'avenir, ne vouloir plus rien savoir et s'en remettre tout simplement

¹¹² *Ibid.*, pp. 518-519.

¹¹³ PÉGUY, Charles, *Jeanne d'Arc*, op., cit., p. 45.

¹¹⁴ PÉGUY, Charles, *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, op., cit., p. 374.

à la Providence comme un enfant s'en remet à son père. »¹¹⁵. Dans cette dernière citation, Onimus ne parle bien entendu pas de Jeanne ; il décrit l'état d'âme de Péguy tel qu'il lui est apparu après le pèlerinage à Chartres. Mais ne reconnaît-on pas ici l'image de la très chère confidente de Péguy, celle à qui il livre les plus profonds de ses secrets ? Ne reconnaît-on pas ici l'espérance qui a gagné l'âme de Jeanne dont le long silence dans le *Porche* et les *Innocents* en dit long ? La parole n'est donc aucunement une évasion ; née du plus profond de l'âme et nourrie par la plus vive douleur, la parole de la prière constitue une ouverture vers la libération.

Péguy procède par un développement de la phrase en y ajoutant à chaque reprise un nouveau détail, allant souvent du général au particulier, pour mieux cerner la réalité et en embrasser tous les aspects. Tentative de saisir le sens de l'acte qui, sans cesse, échappe et dépasse le registre de la parole, voilà ce qui caractérise le style de Péguy ; les fréquentes répétitions qui, loin d'être stériles, apportent à chaque reprise un nouvel élément et visent à expliquer un fait, à éclairer une situation, toujours dans le but d'épuiser le sujet et de capter, par la parole, une réalité furtive, insaisissable et indicible parce qu'elle offre des possibilités infinies de sens. Prenons à titre d'exemple un passage du *Mystère* où Marie est associée à la Passion de son fils :

Voilà qu'elle était sa récompense. Voilà comme elle était récompensée. D'avoir porté. D'avoir enfanté. D'avoir allaité. D'avoir porté. Dans ses bras. Celui qui est mort pour les péchés du monde. D'avoir porté. D'avoir enfanté. D'avoir allaité. D'avoir porté. Dans ses bras. Celui qui est mort pour le salut du monde. D'avoir porté. D'avoir enfanté. D'avoir allaité. D'avoir porté. Dans ses bras. Celui par qui les péchés du monde seront remis.¹¹⁶

Jeux de répétitions, renversements de l'ordre des mots, introductions de nouveaux éléments, voilà ce qui, en gros, caractérise ce passage. L'énumération des verbes qui résument les premières années de la vie de l'enfant Jésus témoigne de la volonté de Péguy de pénétrer l'intimité de la mère et du fils ; il rend compte de ce qu'il voit, décrit la scène qui se déroule sous ses yeux tel un parfait connaisseur, mais, du même coup, cette volonté de ne rien manquer du doux spectacle se traduit par une impossibilité de tout raconter puisque une autre image vient sans cesse perturber la tranquillité du foyer familial, ce qui justifie, à chaque reprise, la présence du dernier vers qui contient, à lui seule, le résumé de toute une vie et de toute la mission du Christ.

La prière a donc commencé à envahir l'univers de Jeanne dès les premières années de sa révolte ; prières de demande, d'angoisse, d'appel au secours divin quand elle souffre du Mal du monde. Ses prières correspondent souvent, comme on l'a déjà montré, à un style particulier ; passages en vers, reprise soudaine de la prose, retour aux alexandrins, vers détachés cassant les rythmes des quatrains et qui, souvent, tombent comme un soulagement attendu après une longue description de l'état lamentable du monde et traduisent l'épuisement de Jeanne quand le rythme des alexandrins est rompu ; tel est, à titre d'exemple, l'état de Jeanne à Rouen, avant l'exécution au bûcher, lorsque, consciente de son échec, elle se lamente sur son sort et se plaint de la solitude de son âme :

Et je suis toute seule, enclose en la prison, Seule avec ceux-là ... Seule sans un de ceux que j'avais avec moi, Seule sans une amie et sans un de tous ceux Que j'avais avec moi dans la souffrance humaine, Seule sans une amie et sans vous

¹¹⁵ ONIMUS, Jean, *Introduction aux "Trois Mystères" de Péguy*, op. cit., p. 76.

¹¹⁶ PÉGUY, Charles, *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, op., cit., pp. 475-476.

ô mes sœurs, Mes sœurs du Paradis qui m'avez renoncée, Qui me laissez seule

¹¹⁷

...

À bout de souffle, Jeanne semble incapable de mener sa phrase, ou sa prière, à sa fin. Elle se tait, comme pour ravalier ses larmes, recouvrer ses forces pour pouvoir continuer sa prière ou sa plainte.

Toutefois, dans les **Mystères**, ce style n'est plus propre à la prière de Jeanne et se transforme, dans la bouche de Madame Gervaise, en prière de célébration de la Passion du Christ, de la Passion de Marie, de la souffrance, de l'agonie et de la prière dont elle est issue. Quant à Jeanne, elle adopte dorénavant la prose pour se livrer à ses prières, à ses pensées et à ses interminables protestations qui, dans le **Porche** et les **Innocents**, vont s'apaiser. Sous l'effet de la grâce, elle a appris à prier, mais ce n'est plus une prière de révolte comme avant, c'est désormais une prière en communion, à l'image de celle du Christ, une prière qui ne vise plus à se soustraire à la nature humaine – parce que Jésus lui-même s'est fait homme et a souffert –, c'est en revanche une prière qui trouve sa source dans le plein accomplissement de la condition humaine, à l'imitation de Jésus ; voilà le précepte de Madame Gervaise : « Jésus a prêché ; Jésus a prié ; Jésus a souffert. »¹¹⁸. Jeanne a enfin compris que l'humain est perdu sans le divin, qu'il faut assumer sa condition d'homme et implorer le secours divin, prier dans la communion et souffrir. Face à la perdition temporelle, la prière et la souffrance, communes à tous les hommes, participent à la prière et à la souffrance de Jésus. Jeanne est désormais prête à s'adonner totalement aux jeux de la petite Espérance et à s'endormir de cette longue nuit faite d'amour, de confiance et de total abandon à la miséricorde divine.

Pourquoi la deuxième *Jeanne d'Arc* ?

La Jeanne d'Arc de 1897 et le Mystère de la charité, le drame de l'adolescent socialiste et le poème de l'homme de trente-cinq ans se répondent dans l'expression d'une même angoisse devant l'éternelle mêlée du mal et du salut ; l'une est douloureuse et sans issue, l'autre, également douloureuse, introduit à l'espérance.¹¹⁹

C'est ainsi que s'explique, après plus de dix ans d'intervalle, la reprise par Péguy de l'ancienne figure socialiste de Jeanne d'Arc. Sans calmer la vieille révolte qui ne s'est pas éteinte à la mort de Jeanne dans le drame, sans donner de réponse directe à ce qui l'angoisse, le **Mystère** représente toutefois une étape importante dans l'aboutissement de l'acte de Jeanne ainsi qu'il constitue un tremplin qui conduit au salut. Placé à la tête des poèmes chrétiens, le **Mystère** est une transition entre le problème – qui, jusqu'à la fin du drame, ne cesse de s'aggraver aux yeux de Jeanne pour aboutir à l'échec définitif – et la solution apportée dans le **Porche** et les **Innocents**.

Avant de retrouver sa forme actuelle, le **Mystère** recouvrait la totalité de la première partie du drame et s'arrêtait à la scène de la prière après la révélation des voix. Le texte repris a connu un large développement ; il a été chargé de réflexions et de thèmes religieux préalablement traités dans **Clio** que Péguy avait entrepris d'écrire à la même période et

¹¹⁷ PÉGUY, Charles, *Jeanne d'Arc*, op., cit., p. 310.

¹¹⁸ PÉGUY, Charles, *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, op., cit., p. 519.

¹¹⁹ DELAPORTE, Jean, *Péguy dans son temps et dans le nôtre*, op. cit., p. 256.

qui servait d'introduction aux **Mystères**¹²⁰. Mais avant de livrer son œuvre à l'impression, Péguy en a retranché les deux dernières scènes. Pourtant les ajouts se multiplient – tel le récit de la Passion qui constitue le thème majeur et le fil conducteur autour duquel viennent se placer les autres thèmes –, le texte s'en trouve accru et prend la forme que nous connaissons aujourd'hui¹²¹.

Mais quel est le sens de cette reprise du texte primitif ? Pourquoi Péguy a-t-il décidé de « retranch[er] de son œuvre la partie finale » « **exactement au même moment (sic)** » où il a écrit « le long récit de la Passion »¹²² ? Est-ce seulement la « nécessité technique » qui le contraignait à « ne pas dépasser un certain nombre de pages, ni un certain prix de vente »¹²³ ? Ou bien cette apparente raison en cache-t-elle une autre ? La simultanéité de l'apparition de nouveaux développements et du retranchement de la partie finale ne donne-t-elle pas une explication qui trouve sa source dans le sens même des parties supprimées et des éléments ajoutés ? Les suites données au **Mystère**, à savoir : le **Porche** et les **Innocents**, ne justifient-elles pas un acte jugé « inconcevable » par de nombreux exégètes¹²⁴ ?

Si nous examinons le texte de ce qui constitue aujourd'hui la deuxième suite¹²⁵, nous remarquons une accentuation dans la révolte de Jeanne qui va jusqu'à accuser directement Dieu et le rendre coupable des malheurs qui se sont abattus sur son village et ceci après la prière dans la joie dictée par la nouvelle de la délivrance du Mont Saint-Michel :

Vous leur avez donné, vous leur avez livré votre propre église. Il est vrai que nous aussi nous la leur avons laissée, nous la leur avons donnée, nous la leur avons livrée. Nous sommes aussi coupables que vous. [...] Vous en avez eu, une patience, de regarder ça, de voir, d'oser regarder ça. [...] Mon Dieu, [...]. Vous faites ce qui déshonorerait un honnête homme. [...]. Un honnête homme ne reprend pas sa parole.¹²⁶

Comme dans le drame, la prière de Jeanne s'inspire des événements. Là voilà après la délivrance du Mont Saint-Michel chantant la joie d'un « monde nouveau » et d'une « création neuve »¹²⁷. Les premiers rayons de l'espérance pointent déjà dans cette longue prière de célébration d'un monde naissant, innocent où la prière est une prière de « joie ». Mais,

¹²⁰ Dans sa version originelle, l'œuvre s'appelait le **Mystère de la vocation de Jeanne d'Arc**. Ce n'est qu'après en avoir retranché les trois dernières scènes - suite inédite jusqu'au 25 Janvier 1926, publiée partiellement dans les **Quahiers de la Quinzaine** et complètement par Albert Béguin dans son édition du **Mystère de la charité** (cf. Bibliographie de l'édition de la Pléiade) - qu'elle a retrouvé son titre actuel.

¹²¹ GUYON, Bernard, **Péguy**, *op. cit.*, p. 151.

¹²² *Ibid.*, p. 151.

¹²³ *Ibid.*, p. 152.

¹²⁴ *Ibid.*, p. 152.

¹²⁵ Le retranchement des trois dernières scènes s'est fait par deux étapes ; Péguy a tout d'abord supprimé les deux dernières scènes – aujourd'hui appelées la deuxième suite –, puis, au moment de rédiger le récit de la Passion, il a supprimé la partie finale « qui correspond au troisième 'acte' du drame primitif et forme aujourd'hui la 'première suite inédite' ». (cf. GUYON, Bernard, **Péguy**, *op. cit.*, p. 151).

¹²⁶ **PÉGUY, Charles, Le Mystère de la vocation de Jeanne d'Arc, Oeuvres Poétiques Complètes, Introduction de François Porché, Paris : Gallimard, 1957, (Coll. Bibliothèque de la Pléiade), pp. 1247-1248.**

¹²⁷ *Ibid.*, p. 1226.

devant le spectacle de son village brûlé et détruit par les Anglais, elle oublie le bonheur qui lui avait envahi l'âme et l'espérance dans un lendemain qui verra commencer le règne de Dieu. Elle reprend son langage de blasphème et ose adresser à Dieu des reproches telles que : « mauvais créancier », « dur créancier », « Votre main gauche reprend ce que nous a donné votre main droite. »¹²⁸, elle qui, quelques jours auparavant, rendait gloire à Dieu qui a exaucé sa prière :

Ce que nous vous devons, c'est vous qui nous l'avez donné. C'est incroyable. Singulière dette. Singuliers débiteurs. Singulière créance. C'est nous qui devons, c'est nous qui devons tout ; et c'est vous qui payez toujours. C'est le créancier qui paye et le débiteur ne paye pas. C'est le créancier qui paye le débiteur. C'est nous qui devons, c'est vous qui payez. C'est vous qui payez toujours, c'est vous qui payez éternellement. Par la chair et par le sang de votre fils, par l'argent du sang de votre fils, par la monnaie du sang de votre fils, par les mérites de votre garçon c'est vous qui payez éternellement.¹²⁹

Pourtant, dans le drame elle n'osait pas s'attaquer si violemment à Dieu en le rendant coupable et responsable du Mal, elle se contentait d'exprimer sa révolte devant le silence et l'absence de signes divins : « [...] pourquoi le bon Dieu permet qu'il y ait tant de souffrance. »¹³⁰. À présent la culpabilité qui atteint Dieu laisse apparaître une présence cachée de Dieu dans le monde ; c'est en effet cette même absence de Dieu qui le rend présent, justement parce qu'il a eu cette « patience effrayante » de voir se dérouler devant ses yeux le spectacle du Mal sans rien faire pour y mettre fin. Pour Jeanne, Dieu participe en quelque sorte au triomphe du Mal et à la profanation de « la maison qui gardait le corps de [son] fils »¹³¹.

Nous comprenons mieux ici la raison de la suppression de ces trois actes qui au départ formait le ***Mystère de la vocation*** ; en limitant l'action à la scène de la rencontre entre Madame Gervaise et Jeanne – deuxième acte du drame primitif –, en approfondissant les thèmes du drame et en multipliant les axes qui se rattachent au récit de la Passion, Péguy a voulu apporter de nouvelles réponses aux interrogations de la Jeanne du drame. En écrivant le récit de la Passion, Péguy, comme nous l'avons vu plus haut, a retranché la scène de la discussion entre Madame Gervaise et Jeanne en gardant toutefois l'indication scénique à la fin du ***Mystère*** : « Madame Gervaise était sortie. Mais elle rentre avant que l'on ait eu le temps de baisser le rideau. »¹³². C'est surtout grâce à cette mise en scène, qui faisait partie du ***Mystère de la vocation***, que Péguy semble nous annoncer une suite au ***Mystère*** ; l'essentiel n'est pas encore dit. Comme si, au moment d'écrire la scène de la Passion, Péguy a eu une révélation qu'il a choisi de tenir secrète pour la développer et la célébrer dans le ***Porche***, d'où l'annonce d'une suite aux événements.

Dans le drame, comme dans le ***Mystère de la vocation***, Jeanne est en quête de signes concrets, de réponses immédiates à ses interrogations et d'exaucements directs de ses prières. Lorsqu'elle entend de bonnes nouvelles, elle est convaincue que Dieu a exaucé sa prière, elle lui rend gloire et lui adresse de nouvelles demandes. Mais une fois le Mal

¹²⁸ *Ibid.*, p. 1248.

¹²⁹ *Ibid.*, p. 1230.

¹³⁰ PÉGUY, Charles, *Jeanne d'Arc*, op., cit., p. 32.

¹³¹ PÉGUY, Charles, *Le Mystère de la vocation de Jeanne d'Arc*, op., cit., p. 1248.

¹³² PÉGUY, Charles, *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, op., cit., p. 525.

est de retour, la révolte, la violence et le blasphème atteignent les paroles mêmes de la prière. En choisissant d'épargner à Jeanne, dans le **Mystère**, la scène de la délivrance du Mont Saint-Michel ainsi que celle de l'attaque des Anglais, Péguy a entendu détourner l'attention des faits temporels et de leurs conséquences, à savoir : la guerre, la défaite, la souffrance, etc. Il ne s'agit pas de regarder le fait tel qu'il est, il faut apprendre à voir l'au-delà des choses ; là où Jeanne ne voit que malheur, angoisse et détresse, Péguy découvre à travers les paroles de Madame Gervaise « un trésor éternel des souffrances », « un trésor éternel des prières », « un trésor des mérites », « un trésor des promesses »¹³³, « une source éternelle de la grâce »¹³⁴ que Jésus a rempli le jour de sa mort et qu'il dépend de l'homme d'y puiser ou non. Le récit de la Passion ne conduit pas au désespoir pour la seule raison que Jésus lui-même a souffert, même si le Mal continue à l'emporter partout. Comme le dit Jean Onimus à propos du **Mystère de la charité** : « La souffrance divine ne justifie pas le mal, mais au regard de la foi, elle le consacre et en inverse la signification. Là où Jeanne ne voit qu'une réalité insupportable, Madame Gervaise voit un mystère d'amour. »¹³⁵. Selon Jeanne, la Passion du Christ a échoué à apporter le salut à l'humanité ; le temps a tout détruit, le règne de Dieu s'en va et il n'y a que le Mal qui gagne :

[...] elle admet mal qu'une défaite apparente comme celle du Calvaire puisse, dans l'invisible, valoir une victoire et que le mal temporel puisse, mystérieusement, féconder l'humanité. Il lui manque une vue 'surnaturelle' des choses. Et ce n'est pas faute de foi, c'est faute d'espérance.¹³⁶

Cette description explique la situation de Jeanne tout au long du **Mystère** et justifie ses protestations et son entêtement à vouloir à tout prix trouver une solution immédiate et réussir à sauver le monde de la perte. Mais elle sera détrompée dans le **Porche** et les **Innocents** où Madame Gervaise lui apprend à prier, à se remettre dans les mains de Dieu, à espérer et où, à l'insu de Jeanne, le travail de Dieu se complaît à continuer dans un silence prolongé. Et alors que le **Mystère de la vocation** n'est qu'une alternance d'une prière de demande, de célébration et d'une révolte qui remonte à la scène suivant le déroulement des événements, le **Mystère**, dans sa version actuelle, pose le problème du salut et aboutit, mystérieusement, à une ouverture sur la grâce, l'espérance et le renouvellement du monde, thèmes qui trouvent leur épanouissement dans les deux prochains **Mystères**.

Parmi les nombreux thèmes qui s'enchaînent dans le **Mystère**, nous distinguons trois lignes directrices qui se dégagent de l'ensemble pour tracer l'évolution d'une pensée secrète qui anime les personnages et les conduit vers l'objet de leur quête. Il s'agit d'abord de poser le problème du Mal, des charités vaines qui aboutissent au désespoir et à l'angoisse. Vient ensuite le long récit de la Passion où s'enlace le thème du cri du Christ et celui de l'Incarnation, dans un climat qui, à première vue, accentue la détresse et plonge l'âme de plus en plus dans l'obscurité et l'absence. Pourtant, c'est surtout à partir de cette blessure que la grâce réussit à pénétrer dans l'âme, à la travailler, à l'arracher à elle-même dans un geste d'abandon total à la volonté de Dieu qui conduit à l'espérance. Ainsi Jeanne qui, dans le **Mystère de la vocation**, voit qu'il y a un abîme entre « prier dans la détresse » et

¹³³ *Ibid.*, pp. 520-521.

¹³⁴ *Ibid.*, p. 519.

¹³⁵ ONIMUS, Jean, *Introduction aux "Trois Mystères" de Péguy*, *op. cit.*, p. 36.

¹³⁶ *Ibid.*, pp. 33-34.

« prier dans la joie »¹³⁷ apprendra que c'est la détresse qui ouvre le chemin à la joie et lui permet de pénétrer l'âme et de la libérer de la servitude du Mal.

Il est vrai d'ailleurs que l'avènement du Christ, l'Incarnation et la Passion ont été faits pour le salut de l'humanité, mais il ne suffit pas d'une vie sacrifiée pour produire le salut. À la question angoissée de Jeanne : « [...] qui faut-il sauver ? Comment faut-il sauver ? »¹³⁸, Madame Gervaise répond : « [...] il faut prier pour soi, il faut commencer par prier pour soi, Dieu aime que l'on prie et que l'on commence par prier pour soi. Autrement il y aurait de l'orgueil. »¹³⁹. Le salut ne peut se produire sans l'intervention de l'homme. Dieu s'est fait homme, Dieu a souffert, Dieu est mort sur la croix pour sauver l'humanité, mais sans le consentement de l'homme, la Passion est impuissante :

Singulières promesses. Elles ont toutes été accomplies du premier coup, elles furent toutes couronnées d'un seul coup. Et éternellement c'est de nous, c'est aussi de nous, c'est finalement de nous qu'elles attendent leur accomplissement, qu'elles attendent leur couronnement. Singulières promesses. Encore singulières. Doublement singulières. C'est à nous qu'elles furent données. C'est à nous qu'elles furent promises. Et c'est de nous en définitive que dépend leur accomplissement, c'est de nous qu'elles attendent leur couronnement.¹⁴⁰

Voilà les paroles de Madame Gervaise, quelques instants avant la fin du **Mystère**. Elle a révélé à Jeanne le mystère de la relation entre le Temporel et l'Éternel. Elle lui a remis les clés du salut entre les mains et peut à présent commencer son chant de célébration de l'Espérance.

Deuxième chapitre Le sens de l'acte de Jeanne

Voix célestes ou voies humaines

Avant même de s'engager dans la lutte au sein du parti socialiste en 1895, Péguy avait entrepris d'écrire en historien la vie de Jeanne d'Arc¹⁴¹. Mais ce projet, cette étude « désintéressée »¹⁴², s'est vite convertie en un drame de l'engagement dans la lutte contre le « Mal universel » pour « l'établissement de la République socialiste universelle »¹⁴³. C'est donc à la lumière de l'engagement socialiste de Péguy que doit s'expliquer le sens du combat qu'il fait mener à son héroïne dans le drame.

Fidèle aux données historiques, Péguy présente la conversion de Jeanne sous l'effet d'une intervention surnaturelle ; selon la légende la mission de Jeanne a pour commencement le contact avec les sœurs célestes qui lui assignent la tâche de sauver la

¹³⁷ PÉGUY, Charles, *Le Mystère de la vocation de Jeanne d'Arc*, op., cit., p. 1235.

¹³⁸ PÉGUY, Charles, *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, op., cit., p. 489.

¹³⁹ *Ibid.*, p. 507

¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 521.

¹⁴¹ Cf. pp. 39-47.

¹⁴² Lettre à Camille Bidault 1895, in GUYON, Bernard, *Péguy*, op. cit., p. 44.

¹⁴³ Dédicace de *Jeanne d'Arc* (1897).

France des mains des Anglais et de faire sacrer le roi à Reims. Mais est-ce vraiment la source de sa mission dans le drame ? La scène des voix ne figure qu'au cinquième acte de la première partie de (À Domremy) – comme s'il s'agissait d'un exaucement de sa prière pour le chef de guerre –, c'est-à-dire, après les scènes de lamentation de Jeanne sur le destin des hommes qui s'en vont sur « la route affameuse »¹⁴⁴ ; après la révolte contre la souffrance et les vaines charités. Pourtant Jeanne n'agit pas tout de suite ; presque trois ans s'écoulent après l'annonce des anges faite à Jeanne pour délivrer la France sans que cela la décide à agir.

Dans la scène même où elle décrit l'apparition des voix, et après l'exaltation des anges et de leur appel, Jeanne exprime sa solitude après leur disparition ainsi que son refus, son découragement et sa faiblesse devant la grandeur de la tâche qui lui est confiée :

Mes saintes, vous l'avez nommé, le chef de guerre, Mais je ne peux pas , moi, conduire les soldats : O mon Dieu je ne suis qu'une simple bergère ; Je ne peux pas me battre, ô non je ne peux pas.¹⁴⁵

La deuxième partie de (À Domremy) s'ouvre sur l'annonce de la perte de la France décrite par Hauviette dans un vocabulaire qui se rapporte à l'agonie et à la mort :

[...] quand un malade est à l'agonie depuis trois semaines, et qu'on vient vous annoncer qu'à présent c'est comme s'il est mort, ça n'est pas une nouvelle qu'on vous apporte.¹⁴⁶

C'est donc à ce moment-là seulement que Jeanne décide de partir à la bataille. N'est-ce pas dire que l'acte de Jeanne n'est pas l'effet immédiat d'une révélation extérieure mais plutôt d'un soudain éveil de la conscience qui puise sa source dans ses longues années de révolte ? Au lieu de répondre à l'appel de ses voix, Jeanne n'a écouté que son appel intérieur qui se trouve uni à celui de la France. Jeanne découvre ainsi son destin de sauveur ; sauver la France et sauver l'humanité de la perdition.

Depuis le début du drame, Péguy met en scène une petite fille de treize ans, une simple bergère qui garde les moutons de son père dans un décor riche de significations : coteau, prés, village, église, route, collines, blés, vignes, bois. Il s'agit là d'un décor d'un petit village de la Meuse. Pourtant, tout ce qui est petit acquiert ici un sens de grandeur : Jeanne, qui a treize ans, est sensible aux malheurs des hommes, au Mal universel et semble prête à tout pour réparer la détresse et sauver le monde. Enfermée dans son petit village, elle seule voit le Mal partout dans le monde et s'en plaint. Son drame intérieur exprime une souffrance universelle symbolisée par le passage des deux enfants affamés à qui elle a donné son manger et qui la font penser « à tous les autres affamés qui ne mangent pas », « à tous les malheureux qui ne sont pas consolés », « à tous ceux qui ne veulent pas qu'on les console »¹⁴⁷. Ne s'en vont-ils pas sur la « route affameuse »¹⁴⁸ – cette route que l'on aperçoit à l'arrière plan de la scène et dont on ne voit pas la fin ? C'est sur cette route que ces deux enfants vont à nouveau être affrontés aux malheurs. Cette route est tout ce qu'on ne voit pas mais c'est tout ce que Jeanne imagine être dans la détresse ; les éléments du décor étant des références à la vie humaine dans tous ses aspects, à tout ce qui fait partie des

¹⁴⁴ PÉGUY, Charles, *Jeanne d'Arc*, op., cit., p. 31.

¹⁴⁵ *Ibid.*, p. 52.

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 57.

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 30.

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 31.

activités quotidiennes des hommes, sans oublier de faire allusion à la misère humaine qui, elle aussi, porte atteinte à tous les domaines de la vie, d'où la présence de la route qui ne se lasse pas de faire des malheureux. L'association du substantif « route » à l'adjectif « affameuse » est une image du monde, de la nature et de la douleur de l'homme qui en fait partie. Les deux enfants sont le support de l'humanité entière qui souffre et nécessite un secours. Pourtant, vu l'immensité du désastre, il est impossible aux yeux de Jeanne de remédier au Mal par la charité, les digues détruites pas la Meuse, la foi en Dieu, la prière ou par la souffrance même du Christ. Elle veut exprimer son amour pour l'humanité par une souffrance qui dépasse celle du Christ, dans l'espoir de purifier le monde et rétablir le royaume de l'innocence. Ses incessants débats avec Hauviette et Madame Gervaise visent à mettre en relief sa culpabilité et sa complicité, dictées par son amour pour les autres, ce qui alourdit son fardeau et la plonge dans la plus vive affliction, puisqu'elle se reconnaît impuissante, par ses propres moyens, à soulager les âmes désespérées. Tout cela la dispose à être celle qu'elle sera dans la suite du drame. L'appel des anges, même s'il est un exaucement souhaité de ses prières, n'en reste pas moins, sous la plume de Péguy, un accessoire historique, car ce n'est pas à cet appel que Jeanne répond, plus encore, elle va jusqu'à le refuser, alléguant sa faiblesse devant la grandeur de la tâche et suppliant à nouveau Dieu pour qu'il choisisse un autre chef, plus déterminé à agir. Ce n'est donc pas à l'appel de Dieu qu'elle répond quand elle part pour la bataille, mais plutôt à son appel intérieur qui mesure l'immensité du danger et l'emporte sur sa peur et sur son hésitation.

Mais si Jeanne, telle qu'elle est présentée par Péguy depuis le début du drame, n'avait pas reçu la visite de ses sœurs célestes, se serait-elle décidée pour autant à agir en apprenant la perte prochaine de la France ? Nous sommes enclins à dire oui. Car, dans la scène où Hauviette lui annonce la nouvelle du siège d'Orléans, ne lui dit-elle pas qu'« il y a aussi des nouvelles qui viennent du dedans. »¹⁴⁹ ? Et quand, une fois seule, n'annonce-t-elle pas dans sa prière :

***Moi, Jeanne, je décide que je vous obéirai.*¹⁵⁰ ?**

Plutôt qu'une soumission, son acte est le résultat d'une décision d'obéir à Dieu, c'est l'affirmation d'un engagement, d'une volonté et non d'une foi aveugle. Plutôt qu'un don du ciel, la vocation de Jeanne est en quelque sorte une victoire sur sa faiblesse, sur sa peur et sur son hésitation. Sa révolte, sa faiblesse, son désespoir sont relégués au second plan : à présent que tout est sur le point de se perdre, il ne sert à rien de se lamenter devant les malheurs des autres, ni de s'interroger sur le meilleur moyen d'y remédier. Il lui faut tout étouffer, tout surmonter et sauver ce qui n'a pas encore été perdu.

Depuis le début du drame, Jeanne manifeste une sensibilité particulière à tout ce qui touche aux malheurs et à la souffrance des autres et tente d'y trouver une issue ; elle donne son pain aux enfants affamés, fait la charité et va même jusqu'à invoquer la damnation sur son âme dans l'espoir de sauver les damnés ; elle vit dans un état de prière permanente pour que cesse la guerre et ses horreurs. Pourtant tous ces actes la laissent sur sa faim ; son âme est insatiable, toujours habitée par la tristesse. Elle est consciente de l'ampleur des dégâts de la guerre et traduit, dans ses prières, sa volonté d'y mettre fin sans pour autant être convaincue d'en posséder les moyens. L'appel des anges la réjouit. Elle découvre que finalement Dieu a exaucé sa « bonne prière ». Mais cette réjouissance s'est vite estompée puisqu'elle s'estime impuissante devant la grandeur de la tâche, trop faible pour mener le combat. Toutefois sa désobéissance va longtemps lui peser sur l'âme. Elle l'avoue à son

¹⁴⁹ *Ibid* ., p. 65.

¹⁵⁰ *Ibid* .

oncle Durant Lassois au moment où elle lui annonce sa mission et sa décision de s'en acquitter :

[...] ma désobéissance me pesait sur l'âme à l'étouffer !... Mais j'avais peur ;... j'avais peur de la partance,... peur de la bataille,... peur de la défaite,... et je crois bien de la victoire aussi... J'avais peur de tout ;... et d'abord j'avais peur de moi, car je me connaissais, et je savais bien qu'une fois partie j'irais jusqu'au bout ; ... [...]. Mais à présent, c'est bien fini, d'avoir peur ! c'est bien fini d'être lâche ! à présent.¹⁵¹

À la nouvelle du siège d'Orléans apportée par Hauviette Jeanne s'alarme. Mais c'est surtout le parti pris des habitants de son village – à savoir : laisser gagner les Anglais pour ne plus avoir à faire la guerre¹⁵² – qui l'indigne et la pousse, en quelque sorte, à riposter en acceptant d'un coup la charge qu'elle a longtemps laissée enfouie au tréfonds de son âme. Le fait de partir pour la bataille constitue d'abord, aux yeux de Jeanne, une condamnation de toute sorte de soumission associée à la lâcheté ; elle refuse de céder à la force, elle ne peut pas accepter la compromission de la France dans l'espoir de mettre fin à la guerre. En décidant de s'acquitter de sa tâche, elle entend vaincre sa propre faiblesse, affirmer sa propre volonté qui – Jeanne n'en doute pas – rejoint celle de Dieu, à preuve qu'il l'a désignée pour libérer la France. Mais c'est, en premier lieu, à la faiblesse humaine que Jeanne s'attaque ; en décidant d'accepter la mission confiée à elle par Dieu, c'est sa propre volonté qu'elle affirme, c'est sa propre condition humaine qu'elle dépasse. Vue par Péguy, la mission de Jeanne est avant tout héroïque ; elle n'est point le résultat d'une soumission, elle n'est pas dictée par la foi, elle est plutôt l'aboutissement d'une vocation et l'avatar d'une conviction : « Le secours de la France, il est en France », « Pour sauver la France, il faut une fille de France », « C'est aux Français à sauver la France »¹⁵³.

Contrairement à ce qui apparaît dans les propos de Jeanne au début du drame, son attente n'a pour objet ni un signe de Dieu, ni un exaucement de sa prière. Car Dieu a donné plusieurs signes ; il s'agit d'abord de la délivrance du Mont Saint-Michel. Ensuite, Dieu a parlé à Jeanne à travers les voix des anges et l'a désignée comme le chef de guerre longuement attendu. C'est donc une fausse attente. À présent, c'est à elle seule que revient la lourde tâche d'accomplir sa mission ; pourtant Jeanne n'agit pas. C'est dire que le vrai but occulte de son attente est la révélation intérieure de son destin, ce dont elle se rend compte à un moment critique où tout est sur le point de se perdre, où la France est menacée d'être à jamais sujette aux Anglais, où les hommes et les soldats ont les âmes trop lasses pour pouvoir remporter le combat ; c'est à ce moment seulement que Jeanne se reconnaît entièrement disposée à agir :

Moi, Jeanne, je décide que je vous obéirai. [...] Moi, Jeanne, [...] je déclare que je vous obéirai. Je vous promets que je vous obéirai jusqu'au bout : je le veux. Je sais ce que je dis.¹⁵⁴

Entre révolte et résignation, entre devoir et mission divine, Jeanne réussit enfin à réconcilier sa propre volonté à celle de Dieu par un acte de décision.

La Jeanne socialiste

¹⁵¹ *Ibid.*, p. 77.

¹⁵² *Ibid.*, p. 58.

¹⁵³ *Ibid.*, pp. 62-63.

¹⁵⁴ *Ibid.*, pp. 65-66.

Le drame est dédié « à toutes celles et à tous ceux qui seront morts de leur mort humaine pour l'établissement de la République socialiste universelle ». L'intention de Péguy était d'annoncer, dès les premières pages du drame, l'orientation de l'acte de Jeanne. Centré autour du problème du Mal, le drame est un acte d'engagement, un combat livré à tous les aspects de la misère humaine. Il ne s'agit pas seulement du Mal physique ou de la souffrance engendrés par la guerre ; ce n'est pas seulement l'image concrète des deux enfants affamés qui la révolte. Le Mal qui préoccupe Jeanne est aussi d'ordre moral ; le péché, la damnation des âmes, le désespoir et le climat de l'Absence éternelle. Car ces deux enfants qui s'en vont sur la « route affameuse » correspondent à une multitude d'hommes qui, eux, ont besoin de se nourrir, non seulement du pain quotidien, mais aussi de celui de l'âme : « [...] j'ai pensé à tous les autres affamés qui ne mangent pas ; j'ai pensé à tous les malheureux qui ne sont pas consolés ; [...] »¹⁵⁵.

Contre ce flot de malheurs se dresse la face d'une jeune fille de treize ans, scandalisée par l'immensité du Mal et déterminée à y mettre fin. Amour, charité, compassion, révolte et volonté de vaincre le Mal, confrontés à la culpabilité, à l'insuffisance des charités et à l'impuissance des efforts humains dans la lutte contre le Mal. Car le Mal est universel et même la Passion du Christ s'est avérée vaine devant la damnation de Judas. Pire encore, le temps lui-même semble s'acharner contre les hommes en multipliant, en recommençant, tous les jours, les calamités de la « guerre infatigable »¹⁵⁶. Mais Jeanne ne se résigne pas à accepter la défaite ; pour sauver les damnés, elle entend livrer son âme aux flammes éternelles, si cela peut atténuer le poids de la culpabilité qui pèse sur sa conscience, à savoir qu'elle se sent complice, même en faisant la charité.

Jeanne est consciente que sa plainte est mauvaise, que Dieu nous exauce à sa volonté. Pourtant elle n'arrive pas – comme Hauviette et Madame Gervaise – à accepter le sens profond d'un tel raisonnement, ni à admettre la succession des malheurs sans y faire face. C'est une Jeanne mortifiée par le spectacle de son village détruit et brûlé qui s'adresse à Dieu dans une fervente prière pour qu'il désigne un chef de guerre capable de mener les soldats à la victoire et de réintroduire le courage dans leurs âmes affaiblies :

Ils ne marcheront pas s'ils n'ont un chef de guerre Dont la vaillance neuve aille aux âmes lassées, Qui nous enseigne enfin l'efficace prière, Et qui relève droit les âmes affaissées ;¹⁵⁷

Et c'est en guise de réponse à cette longue prière que le chef de guerre est nommé en la personne de Jeanne : voilà ce que lui révèlent ses sœurs célestes, comme s'il s'agissait d'un message divin adressé à elle et dont le but est de lui faire comprendre qu'il ne suffit pas de prier ; il faut aussi se battre ; il faut unir la prière à l'acte.

Ouvrons ici une petite parenthèse en se reportant à l'engagement socialiste de Péguy. L'intention de ce socialisme était en premier lieu de sauver les misérables. Péguy a connu la misère de près ; depuis son enfance, il regardait travailler sa mère et sa grand-mère au dur métier de rempailleuses de chaise pour pouvoir gagner leur vie. Étudiant, il a côtoyé les pauvres et a participé à la distribution de la soupe de la Mie de Pain aux sans-abris. Plus tard, dans *De Jean Coste*, Péguy met en relief la dégradation morale qu'entraîne la misère : « Celui qui manque trop du pain quotidien n'a plus aucun goût au pain éternel, au

¹⁵⁵ *Ibid.* , p. 30.

¹⁵⁶ *Ibid.* , p. 31.

¹⁵⁷ *Ibid.* , p. 49.

pain de Jésus-Christ. »¹⁵⁸. Car la misère est « une mort et une mort sans espérance, de l'ordre de l'enfer. »¹⁵⁹. Sauver de la misère n'est plus une réforme de la société ; elle devient en quelque sorte une question de salut.

Compatissant avec les démunis, Péguy se rend compte de l'ampleur de la misère dans le monde et se met à la recherche d'une solution efficace qui permette à ces êtres de lutter contre leur misère pour s'en sortir. C'est alors qu'il trouve dans le socialisme une réponse à ses attentes. Seul le socialisme est, à ses yeux, capable de transformer l'ordre du monde en assurant l'égalité des chances dans tous les domaines de la vie. Plus tard, en 1898¹⁶⁰, il fonde sa librairie socialiste, puis, devenu gérant des **Cahiers de la Quinzaine** qu'il a fondés au 8 de la rue de la Sorbonne, Péguy s'est engagé corps et âme dans cette institution : il a investi la totalité de la dot que lui avait apportée sa femme dans l'action socialiste, il a démissionné de l'École et a renoncé à la stabilité que lui promettait son avenir de fonctionnaire¹⁶¹.

Fermons la parenthèse et essayons de puiser dans la vie de Péguy les sources de la révolte de Jeanne contre la misère et sa détermination à y remédier : le XX^e siècle est substitué par le XV^e et la lutte pour la réforme socialiste de Péguy a revêtu l'aspect d'une guerre contre les Anglais, un combat pour libérer la France mais dont les motifs et les buts n'en sont pas moins socialistes. Car, avant même de découvrir sa mission divine, Jeanne ne s'est-elle pas plainte de l'injustice qui règne dans le monde et de la misère des malheureux et des damnés ? Et avant d'être nommée à la tête des troupes françaises, n'a-t-elle pas commencé par prier pour un chef de guerre vaillant, « Qui fasse le matin sa prière à genoux »¹⁶² ? Dès le début Jeanne a été sensible aux malheurs des autres ; comme Péguy elle s'inquiétait pour le sort des hommes, elle voulait travailler pour le salut de leurs âmes au détriment de la sienne propre.

Confrontée à la résignation et à la soumission des autres à vouloir accepter la perte de la France pour pouvoir enfin vivre en paix, Jeanne s'alarme. Elle a beau remettre à plus tard son départ pour le combat dans l'espoir que Dieu désigne un autre chef de guerre, mais à présent, elle a choisi d'accepter. Là voilà en pleine action dans la deuxième pièce du drame (Les Batailles). Après l'avortement de toutes ses charités, de tous ses efforts contre le Mal, Jeanne n'a plus confiance qu'en l'acte comme dernier espoir en face des assauts des Anglais. Depuis la délivrance d'Orléans jusqu'à l'échec devant Paris, en passant par le sacre du roi à Reims, Jeanne n'a jamais lâché prise. Même lorsqu'elle a été blessée, « elle [était] toujours la première partout. »¹⁶³. Elle ne se laisse jamais décourager, elle ne perd jamais confiance ; il lui est impossible d'essayer de nouveaux échecs, son acte doit aboutir à sa fin. C'est justement cette détermination, cette conviction de réussir son coup qui la pousse, tous les jours, à renouveler ses assauts tout en étant persuadée que Dieu ne la décevra pas. Car n'est-ce pas qu'elle a été mandée par Dieu pour être le chef de guerre auquel elle attribuait déjà la force et la piété nécessaires pour réussir son acte ? Donc, il

¹⁵⁸ In DELAPORTE, Jean, *Péguy dans son temps et dans le nôtre*, op. cit., p. 245.

¹⁵⁹ *Ibid.*, p. 245.

¹⁶⁰ Il a ouvert la Librairie socialiste – qui portait alors le nom de son camarade Georges Bellais – le 1er mai 1898 au 17 de la rue Cujas. In GUYON, Bernard, *Péguy*, op. cit., p. 41.

¹⁶¹ GUYON, Bernard, *Péguy*, op. cit., pp. 40-41.

¹⁶² PÉGUY, Charles, *Jeanne d'Arc*, op. cit., p. 45.

¹⁶³ *Ibid.*, p. 121.

lui fallait d'abord être à la hauteur de ses propres souhaits que Dieu a finalement exaucés, elle se doit de se montrer susceptible de bien s'acquitter de sa tâche pour que, en retour, Dieu lui accorde la victoire. Écoutons à ce propos les paroles de Jacques Boucher – duc d'Orléans et trésorier de la ville, chez qui Jeanne a été hébergée – décrivant la vaillance de Jeanne, qui, la veille de la libération d'Orléans, a été blessée lors d'une bataille : « [...] ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est sa constance [...] »¹⁶⁴. Et plus loin :

[...] hier au soir je l'ai vue arriver à la maison, lasse après deux jours de bataille, deux jours pleins, lasse et blessée, [...]. Et que ce matin, [...], elle était la première levée, qu'elle avait un courage tout neuf, et que je l'ai vue partir toute vaillante à la grande bataille qu'elle a déjà peut-être commencée.¹⁶⁵

Plus tard, après l'échec subi devant Paris, voici la description de Jeanne dans la bataille faite par messire Raoul de Gaucourt, chevalier, conseiller et premier chambellan du roi :

Toujours la première à l'assaut, bien entendu ; toujours à l'endroit le plus dangereux. [...] elle reçut dans la cuisse un trait d'arbalète. Elle n'en voulait pas moins continuer l'assaut. Nous avons dû l'arracher de force à la bataille. [...] Ce matin elle s'est levée la première et dit partout qu'il faut recommencer.¹⁶⁶

Les victoires successives qu'elle a remportées depuis la libération d'Orléans lui ont donné la conviction qu'elle était sur le bon chemin et que Dieu guidait ses pas. Pourtant l'échec qu'elle a subi devant Paris, qui plus est, survenu le jour de la Nativité de la Vierge Marie, – ce qui a été interprété par les autres comme un signe que Dieu ne l'assistait plus dans sa besogne – a laissé son âme en proie au doute, à la lassitude et au découragement. Cependant elle n'entend point se montrer déstabilisée devant les évêques ; lorsque le frère Vincent Claudet, de l'ordre des Frères Mineurs, lui a demandé de retourner chez elle, car – prétend-il – Dieu a bien montré qu'il a cessé de la conduire, Jeanne riposte : « Non, mon père, je n'irai pas chez nous, me reposer, tant que mon œuvre ne sera point parfaite. »¹⁶⁷.

Et à la question que lui a posée le même frère Vincent Claudet en lui rappelant l'échec devant Paris : « Et la victoire ? mon enfant. », Jeanne répond :

La victoire ? mon père : elle est à Dieu. Nous le prions bien, vous et moi, tous ceux qui seront de bon cœur avec nous, pour qu'il daigne nous l'envoyer, il faut que nous commencions par faire la bataille ; et je la ferai, mon père ; [...].¹⁶⁸

Jeanne était tout de même si affectée par cette défaite qu'elle a laissé transparaître devant son interlocuteur, sans le vouloir peut-être, une marque de sa lassitude : « [...] et pourtant mon âme est bien lasse ... »¹⁶⁹. Mais elle s'est vite rattrapée en lui assurant qu'elle n'envisageait pas de laisser sa mission avant de la parfaire :

¹⁶⁴ *Ibid.*, p. 139.

¹⁶⁵ *Ibid.*, p. 139.

¹⁶⁶ *Ibid.*, pp. 167-168.

¹⁶⁷ *Ibid.*, p. 200.

¹⁶⁸ *Ibid.*, p. 201.

¹⁶⁹ *Ibid.*, p. 201.

Dieu m'a commandé par mes voix de quitter la maison : tant que mon œuvre ne sera point parfaite ou qu'il ne m'aura point commandé par mes voix de la laisser imparfaite, je ne reverrai pas la maison de mon père.¹⁷⁰

Après les échecs successifs qu'elle n'a cessé de subir depuis la défaite devant Paris, il lui a fallu ensuite surmonter la dure épreuve de la solitude ; ses compagnons de guerre l'ont délaissée, ses sœurs célestes ne la conseillaient plus et même Dieu l'a abandonnée dans ses batailles. C'est dire qu'après une courte période de victoire et d'espoir, le Mal a refait surface dans l'âme de Jeanne, mais cette fois avec la certitude qu'il est toujours vainqueur. Car l'acte humain de Jeanne a avorté. Et voilà qu'à la culpabilité et à la complicité du début du drame est venu s'ajouter un malheur plus dur à supporter, à savoir : la certitude d'être à présent une damnée et une « damneuse » des âmes et d'endurer à jamais les feux de l'Absence éternelle :

Oh j'irais dans l'enfer avec les morts damnés, Avec les condamnés et les abandonnés, [...] Faut-il que je m'en aille aux batailles damnés, Avec mes soldats morts, morts et damnés par moi, [...] Je vois bien qu'il faudra que je demeure seule, Sans vous avoir, mes sœurs, et sans avoir mon Dieu, Seule déjà, seule à jamais, sans avoir Dieu ;¹⁷¹

Pourtant, malgré la défaite, Jeanne est restée fidèle à sa mission jusqu'à la fin. Délaissée par ses soldats et par tous ses compagnons de guerre, elle n'a jamais voulu céder. Seul Maître Jean, le couleuvrinier, ne l'a pas abandonnée, il a continué à lui enseigner la morale du peuple qui rejoint celle que, au début du drame, Hauviette voulait lui faire comprendre :

[...] pour tuer la guerre, il faut faire la guerre ; pour tuer la guerre, il faut un chef de guerre ; et ce n'est pas nous ? n'est-ce pas ? qui ferons la guerre ? ce n'est pas nous qui serons jamais des chefs de guerre ? Alors nous, en attendant qu'on ait tué la guerre, il nous faut travailler, nous, chacun de son mieux, à garder sauf tout ce qui n'est pas encore gâté.¹⁷²

De même, Maître Jean, en parfait connaisseur des affaires de la guerre, lui a enseigné d'avoir foi en l'acte, chose à laquelle elle croyait déjà, mais qu'elle semble avoir oublié après l'abattement des défaites et la solitude dont elle souffre à présent :

Les jours de victoire, on essaie de gagner tout ce qu'on peut ; les jours de défaite, on essaie de sauver tout ce qu'on peut ; et le lendemain matin, sans s'occuper d'avantage de ce qu'on a fait la veille, on recommence à travailler de son mieux, ...¹⁷³

Deux raisonnements dans deux différents domaines, mais qui se recoupent dans la fidélité au devoir, le don de soi, et la résistance à l'usure. Et encore une fois, mue par son dévouement à sa mission et par la nécessité d'agir, Jeanne revient à sa tâche, sans attendre le conseil de ses sœurs célestes et sans se préoccuper de l'issue du combat ; l'essentiel étant de faire l'acte :

¹⁷⁰ *Ibid.*, p. 201.

¹⁷¹ *Ibid.*, pp. 306-307 et p. 311.

¹⁷² *Ibid.*, p. 33.

¹⁷³ *Ibid.*, p. 207.

[...] j'ai décidé tout : [...]. Quand mes sœurs du Paradis voudront me conseiller, elles seront les très bien venues ; mais quand il ne plaira pas à Dieu, notre Seigneur, qu'elles s'en aillent du Ciel, je bataillerai sans le conseil de mes voix.¹⁷⁴

Cependant, l'espoir qui a commencé à naître avec (Les Batailles) se trouve à présent englouti sous les lamentations de Jeanne, cédant ainsi la place à un immense échec débouchant sur une nouvelle espèce de désespoir, plus sombre que celui qui a ouvert le drame, puisque l'ultime remède a beau être prescrit, le Mal ne s'en est pas trouvé moins intense.

Pur don de soi, amour inconditionnel pour ses semblables, détermination et volonté inébranlables à remporter la victoire, fidélité à sa mission, célébration de son acte qui s'est voulu libérateur et salvateur, sacrifice qui réussit mieux que celui du Christ ; voilà le véritable sens de l'acte de Jeanne. Voilà en outre le véritable sens du socialisme de Péguy en vue de l'établissement de la « République socialiste universelle ».

L'innocence et la liberté contre le vieillissement et le durcissement

Alors, madame Gervaise, qui donc faut-il sauver ? Comment faut-il sauver ?¹⁷⁵

Cette question qui semble préoccuper Jeanne durant tout le drame, et qui débouche sur le sacrifice final d'une vie humaine, exprime une double volonté qui constitue un centre autour duquel s'articulent la vie, la pensée et l'acte de Jeanne. Sauver de la misère sur le plan temporel ; sauver du péché sur le plan éternel. Ces deux axes apparaissent liés dans la pensée de Jeanne, mais aussi dans celle de Péguy. L'enfer temporel – la misère – et l'enfer éternel – la damnation – représentent les deux figures d'une même réalité qu'il s'agit de vaincre à tout prix : le Mal.

Mais le Mal ne se résume pas seulement en ces deux faces destructrices de la vie humaine. Le Mal n'est tellement puissant, tellement invincible que parce qu'il est lié à une force qui l'accentue, l'intensifie et le durcit jusqu'à devenir irréparable : il s'agit de l'œuvre du temps. Tout d'un coup, le Mal dont se plaint Jeanne se trouve renforcé par le temps qui soumet tout à son ordre et semble prolonger les malheurs jusqu'à l'infini. Tout le problème se résume dans cette constatation de Jeanne qui exprime sa double révolte contre le Mal et contre le temps qui le préserve : « Ils auront faim ce soir ; ils auront faim demain. »¹⁷⁶. C'est cette union entre deux forces destructrices qui rend tous les efforts vains et toutes les charités vaines ; c'est ce Mal à jamais inscrit dans le temps ; c'est cette dégénérescence et cette perpétuelle corruption qu'il faut combattre. Mais comment ? Car – comme nous l'avons déjà évoqué à plusieurs reprises – l'œuvre même du Christ s'est avérée inefficace pour le salut des âmes ; considéré par rapport à la marche du temps, l'avènement du Christ est un événement unique, qui s'est produit une seule fois dans l'histoire de l'humanité, mais a échoué à vaincre le Mal. La souffrance humaine liée au temps ne se vainc pas par des actes temporels ou humains ; il lui faut un remède surhumain, éternel. Jésus a apporté le remède, mais le Mal persiste et c'est toujours l'œuvre du temps qui l'emporte.

Dans le drame, Jeanne est bien consciente de cette liaison indéniable entre le temps et le Mal. Pourtant, contrairement aux autres qui se contentent de semer, de prier, de

¹⁷⁴ *Ibid.*, p. 213.

¹⁷⁵ *Ibid.*, p. 40.

¹⁷⁶ *Ibid.*, p. 31.

moissonner et de faire « des digues avec de la terre »¹⁷⁷, sans s'inquiéter des malheurs de la guerre et sans chercher à savoir « pourquoi le bon Dieu n'exauce pas les bonnes prières. »¹⁷⁸, Jeanne veut « tuer la guerre »¹⁷⁹. Face aux actes sacrilèges commis par les Anglais, face à la résignation des autres, face au temps et à la lassitude des âmes, face à l'oubli des temps passés où les Français « étaient courageux »¹⁸⁰, se dresse la figure de Jeanne, incarnation du refus, de la révolte contre l'habitude et le dépérissement engendrés par le temps.

En 1914, dans la **Note sur M. Bergson**, Péguy dénonce les préjugés, l'habitude et les idées toutes faites ; il les considère comme les pires ennemis de la création ; l'habitude étant une soumission à l'ordre du temps, c'est-à-dire, au vieillissement et à la mort : « Ce qu'il y a de plus contrarié au salut même, ce n'est pas le péché, c'est l'habitude. »¹⁸¹. Or cette affirmation, qui rencontre des échos partout dans son œuvre, trouve déjà ses prémices dans l'œuvre de jeunesse de 1897, **Jeanne d'Arc** ; derrière le refus et la révolte contre la guerre se dégage la dénonciation de l'âme habituée, insensible au danger qui se profile aux alentours et qui la menace à jamais de la perte. Ainsi, répéter machinalement les paroles de la prière ne suffit pas, selon Jeanne, à mettre fin à la guerre. La preuve ? Dieu n'exauce pas les prières. Face à la religion traditionnelle d'Hauviette et de Madame Gervaise qui font la prière et laissent faire la volonté de Dieu, Jeanne oppose son précepte : « Aide-toi, [...] le ciel t'aidera. »¹⁸². L'âme de Jeanne n'est donc pas atteinte par le Mal du temps, elle est inaccessible à l'habitude ; c'est une âme qui se révolte contre le Mal, une âme capable de s'abreuver aux sources de la création puisqu'elle est consciente que tout est à recommencer. Elle veut réinventer la prière.

La guerre contre les Anglais est, sur le plan temporel, une guerre contre le Mal universel pour libérer le monde du Mal qui le ronge et de l'œuvre du temps qui le corrompt ; c'est retrouver l'innocence première de l'univers, ce paradis terrestre de jadis qui prend, chez Péguy, l'image de la France :

Que notre France après soit la maison divine Et la maison vivante ainsi qu'au temps passé, La maison devant qui tout malfaisant s'incline, La maison qui prévaut sur Satan terrassé ;¹⁸³

D'ailleurs, sur le plan éternel – ce qui se manifeste à l'issue du **Mystère de la charité** –, c'est une invitation à se livrer une bataille intérieure contre cet obstacle qu'est l'habitude qui entraîne le durcissement de l'âme, entrave la liberté de l'homme en l'empêchant ainsi de recevoir la grâce divine, faite de création perpétuelle et momentanée. Ainsi le salut de la France dépend-il du salut de l'âme, dans la mesure où la liberté de l'homme est une condition nécessaire pour l'épanouissement de la grâce. Avoir une âme habituée au Mal, c'est avoir une âme enfermée sur elle-même, une âme qui, insensiblement, résiste au don de Dieu.

¹⁷⁷ *Ibid.*, p. 31.

¹⁷⁸ *Ibid.*, p. 34.

¹⁷⁹ *Ibid.*, p. 31.

¹⁸⁰ *Ibid.*, p. 49.

¹⁸¹ PÉGUY, Charles, **Note sur M. Bergson et la philosophie bergsonienne**, *Oeuvres en prose complètes III*, Édition présentée, établie et annotée par Robert Burac, Bruges, Gallimard, 1992, (Coll. Bibliothèque de la Pléiade), p. 1273.

¹⁸² PÉGUY, Charles, **Jeanne d'Arc**, *op. cit.*, p. 269.

¹⁸³ *Ibid.*, p. 47.

Avant même d'évoquer la question du salut de la France, Jeanne pense « à tous les malheureux qui ne sont pas consolés ; [...] à ceux-là qui ne veulent pas qu'on les console ; [...] ». ¹⁸⁴ C'est dire qu'en premier lieu, la liberté de la France dépend de la liberté des hommes, mais surtout de la volonté de bien l'entretenir pour qu'elle échappe au Mal du temps :

Car tout ce qui s'acquiert peut toujours se reperdre. Mais tout ce qui se perd est à jamais perdu. Et tout ce qui se gagne on peut toujours le perdre. Mais tout ce qui se perd est vraiment dépendu. ¹⁸⁵

La scène des adieux à son village, à la Meuse, à la maison de son père, met en relief la nostalgie que Jeanne éprouve déjà pour le climat de sérénité et de calme où elle filait la laine au coin du feu en écoutant les vieilles chansons de Lorraine. Déjà elle voit s'envoler le temps de cette innocence que rien n'altérerait, sinon la perspective de la guerre qui, liée à la menace du temps destructeur, risque d'engloutir la France dans un passé sans retour. Jeanne a peur de partir ; elle en souffre déjà. Mais c'est surtout l'incertitude du retour, des retrouvailles ; l'incertitude de pouvoir reprendre sa vie d'avant qui pèse le plus sur son âme :

Quand nous reverrons-nous ? et nous reverrons-nous ? ¹⁸⁶

Car l'espérance d'un retour, aussi incertaine que vivement désirée, ne tolère aucune altération à ce paradis d'enfance. Face à l'œuvre du temps qui abolit et détruit tout ce qui se trouve sur son passage, la Meuse, elle, est immuable, unique, présente et toujours semblable à elle-même :

Toi qui passes toujours et qui ne pars jamais. ¹⁸⁷

La douceur, le calme et la quiétude de ce petit paradis d'enfance chanté par Jeanne s'oppose aux horreurs, à la cruauté de la vie humaine et de la guerre auxquelles Jeanne doit faire face. Elle en est consciente lorsqu'elle s'adresse à la Meuse en enviant le sort de celle-ci puisqu'elle ignore tout de la misère humaine :

Adieu, Meuse endormeuse et douce à mon enfance, Qui demeures aux prés, où tu coules tout bas. Meuse, adieu : j'ai déjà commencé ma partance En des pays nouveaux où tu ne coules pas. Voici que je m'en vais en des pays nouveaux : Je ferai la bataille et passerai les fleuves ; Je m'en vais m'essayer à de nouveaux travaux, Je m'en vais commencer là-bas les tâches neuves. Et pendant ce temps-là, Meuse ignorante et douce, Tu couleras toujours, passante accoutumée, Dans la vallée heureuse où l'herbe vive pousse, O Meuse inépuisable et que j'avais aimée. [...] Tu couleras toujours dans l'heureuse vallée ; Où tu coulais hier, tu couleras demain. Tu ne sauras jamais la bergère en allée, Qui s'amusait, enfant, à creuser de sa main Des canaux dans la terre, – à jamais écroulés. La bergère s'en va, délaissant les moutons, Et la fileuse va, délaissant les fuseaux. Voici que je m'en vais loin de tes bonnes eaux, Voici que je m'en vais bien loin de nos maisons. Meuse qui ne sait rien de la souffrance humaine, O Meuse inaltérable et douce à toute enfance, O toi qui ne sais pas l'émoi de la partance, Toi qui passes toujours et qui ne pars jamais, O toi qui ne

¹⁸⁴ *Ibid.*, p. 30.

¹⁸⁵ PÉGUY, Charles, *Ève*, op. cit., p. 1027.

¹⁸⁶ PÉGUY, Charles, *Jeanne d'Arc*, op., cit., p. 81.

¹⁸⁷ *Ibid.*, p. 81.

sais rien de nos mensonges faux, O Meuse inaltérable, ô Meuse que j'aimais, [...] Meuse que j'aime encore, ô ma Meuse que j'aime.¹⁸⁸

Dans cet instant précis où la douleur des adieux se mêle au goût amer de la nécessité d'un mensonge, Jeanne a cessé d'appartenir à ce climat d'enfance, d'innocence et de douceur. Car, pour répondre à l'appel de Dieu, pour rétablir la paix et réinstaurer le royaume de l'innocence en France, elle a été obligée de recourir au mensonge, et son âme est à jamais altérée ; alors qu'elle s'apprête à vaincre le Mal, elle-même en est devenue victime. Pour mettre en relief cette déformation que son âme a subie, Jeanne met l'accent sur le caractère immuable de la Meuse : « Tu couleras toujours, passante accoutumée », « inépuisable », « où tu coulais hier, tu couleras demain », « inaltérable », etc. Alors que la Meuse est interchangeable, insouciant et impassible à ce qui se trame autour d'elle, Jeanne a connu la douleur de se voir atteinte par le Mal qu'elle redoutait et qu'elle voulait combattre. Aux « pays nouveaux », aux « nouveaux travaux », aux « tâches neuves », bref, à la nouvelle vie de Jeanne s'oppose l'image de la Meuse qui « pass[e] toujours et qui ne par[t] jamais ». C'est à ce moment-là qu'elle s'est rendu compte de l'impossibilité d'une perspective de retour à cette béatitude première ; l'avenir ne pourra jamais redevenir passé, dans la mesure où le mot « passé » est, ici, synonyme de l'enfance, de la pureté et de l'innocence première du monde.

Dans un langage qui lui est propre, Péguy confie à Jeanne son rêve d'un avenir qui se réfère sans cesse à un passé lointain où le monde s'émerveillait de son innocence, de sa fraîcheur et de sa nouveauté ; où la création était encore « naissante et sans mémoire » ; où « les jours de bonheur se suiv[ait] à la file » et où « les jours de bonheur se suiv[ait] à la trace. »¹⁸⁹. Car, pour lui, rien n'égale cette première naissance, ce premier commencement, ce « premier matin » éclairé par le « premier soleil »¹⁹⁰, où le monde baignait dans une lumière immaculée ; où l'univers était encore synonyme de création :

Il y a dans ce qui commence une source, une race qui ne revient pas. Un départ, une enfance que l'on ne retrouve, qui ne se retrouve jamais plus.¹⁹¹

Rien à voir avec l'état actuel du monde, usé, vieux, odieux, misérable, synonyme de dépérissement. Dans ce sens, la véritable victoire de Jeanne serait, non seulement de vaincre le Mal, mais aussi de remonter la pente du temps humain qui lui est associé, dans l'espoir de retrouver enfin ce climat de béatitude primitive, comparable à la naissance du monde. C'est d'ailleurs cette même enfance, cette même innocence, cette même pureté – que Péguy n'a cessé de célébrer toute sa vie –, qui prennent, dans le drame, l'image de la douce félicité de la vie d'une pauvre bergère qui gardait les moutons de son père tout en filant la laine dans la vallée de la Meuse.

Dans le *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, écrit en 1912, Péguy, donnant la parole à Clio – l'histoire –, s'attaque au progrès temporel et au temps moderne, synonyme de perte et de vieillesse et marqué par l'habitude. En face se dressent l'innocence, l'enfance, l'ignorance, la fraîcheur et l'émerveillement de la nouveauté. En parlant des **Nymphéas** de Monet, il dit :

¹⁸⁸ *Ibid.*, pp. 80-81.

¹⁸⁹ PÉGUY, Charles, *Ève*, *op. cit.*, p. 936.

¹⁹⁰ *Ibid.*, p. 935.

¹⁹¹ PÉGUY, Charles, *Le Porche du Mystère de la deuxième vertu*, *Oeuvres Poétiques Complètes*, Introduction de François Porché, Paris : Gallimard, 1957, (Coll. Bibliothèque de la Pléiade), p. 551.

[...] en même temps qu'il prend du métier, et de l'habitude (ce gain), il prend aussi, il prend à chaque fois de vieillir, il prend de l'habitude (cette perte), il gagne de vieillir, il acquiert de vieillir, il gagne de perdre. Il perd la fraîcheur, il perd l'innocence première, ce bien unique, non renouvelable. Et moi je vous dis : La première fois au contraire sera la meilleure, parce qu'elle est la moins habituée ; le premier nœuphar sera le meilleur, parce qu'il est la naissance même ; et l'aube de l'œuvre ; parce qu'il comporte le maximum (sic) d'ignorance, le maximum (sic) d'innocence et de fraîcheur ; [...], parce qu'il sait le moins, parce qu'il ne sait pas (sic).¹⁹²

Étant donné que l'habitude, marque du temps et soumission à son ordre, est ce qu'il y a de plus nuisible et de plus hostile à la création et au salut des âmes¹⁹³ – le temps humain étant un incessant éloignement de la jeunesse du monde, de l'innocence primitive et des sources de la création – ; étant donné que vivre signifie naturellement vieillir, descendre la pente irréversible du temps humain ; étant donné que l'humanité est vouée à la damnation, au désespoir total, à la pourriture et à la mort ; étant donné enfin qu'à l'issue du drame, l'acte humain de Jeanne a avorté devant l'immensité du Mal, une intervention divine s'avère à présent nécessaire, voire inéluctable afin de vaincre le temps, et par conséquent tous les malheurs qui lui sont associés. Jeanne en est consciente, aussi bien dans le drame que dans le **Mystère**. Pourtant, contrairement à Hauviette et à Madame Gervaise qui s'en remettent à Dieu après avoir fait leur prière, Jeanne, elle, ne peut pas accepter cette volonté qui se refuse à sauver. C'est alors que la mission divine vient s'ajouter à la vocation. La révolte de Jeanne est, pour un temps, atténuée ; l'angoisse cède désormais la place à une détermination à réussir dans sa tâche, à une foi dans l'acte libérateur, soutenue par l'appel divin.

En revanche, l'abattement des échecs fait comprendre à Jeanne que son sacrifice s'est avéré impuissant à produire le salut. L'ancienne angoisse, l'ancien désespoir remontent en face, mais accentués, pour replonger Jeanne dans ses lamentations du début du drame, rejoignant ainsi le Christ dans sa clameur, à savoir que la souffrance même de Jésus n'a pas sauvé les damnés. Pas de remède au Mal, pas de consolation aux damnés. La guerre continue à faire des malades, des blessés, des abandonnés, des souffrants et l'angoisse engloutit tout espoir.

Il a fallu plusieurs années d'intervalle, durant lesquelles Péguy a retrouvé la foi, pour que Jeanne – et Péguy – soit enfin disposée à s'en remettre à Dieu. C'est dans le **Mystère** que l'on aperçoit les premiers rayons de cette grâce qui, tant bien que mal, a réussi à trouver son chemin vers l'âme de Jeanne pour lui apprendre la soumission à l'ordre divin – ce qu'elle se refusait à accepter au temps du drame –, l'efficacité de la prière, mais surtout l'infailibilité de l'espérance. Car, dans le drame, le problème du Mal était considéré sous le seul angle temporel. Or avec le **Mystère**, un nouvel élément, une nouvelle réalité – à laquelle la Jeanne du drame était insensible – a fait son apparition qui, en détournant l'action de la seule échelle temporelle, a bouleversé, à la fois, la marche et la conception du temps ; il s'agit de l'Incarnation. Considéré sous l'angle de l'insertion du surnaturel dans le temporel, le temps échappe à la loi de la perte et du vieillissement puisqu'il a reçu l'empreinte de Dieu et, mieux, a donné au fils de l'homme son corps humain. Désormais le monde peut à chaque instant se rajeunir, retrouver sa pureté originelle ; l'Incarnation l'a sauvé à jamais.

¹⁹² PÉGUY, Charles, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, *Oeuvres en prose complètes III*, Édition présentée, établie et annotée par Robert Burac, Bruges, Gallimard, 1992, (Coll. Bibliothèque de la Pléiade), p. 596.

¹⁹³ Cf. pp. 110-111 et note 176.

Tout au long du **Mystère**, malgré les argumentations et les longues célébrations de Madame Gervaise de la Passion du Christ ; malgré les preuves que celle-ci multiplie concernant la nécessité de suivre l'exemple du Christ comme seule et unique voie vers le salut, et la nécessité de faire confiance à la volonté divine, Jeanne semble toujours en proie à son ancienne révolte et à ses anciens doutes. L'occasion du salut, que le temps est censé produire à tout instant, n'apparaît pas tellement évidente dans le **Mystère**. Car, même si la question de l'Incarnation est abordée depuis le début, Jeanne est incapable, pour le moment, de percevoir le secret de cette instantanéité de la création.

Comme dans le drame, le **Mystère** s'ouvre sur la lamentation de Jeanne devant les misères qui ravagent le monde. Cependant, sa douleur se veut plus poignante, car, outre le fait qu'elle implore la miséricorde divine de mettre fin au règne de la tentation, l'avènement du Christ est, pour elle, un événement ponctuel qui n'a laissé aucune trace sur la marche destructrice du temps : « Sera-t-il dit que vous nous abandonnez à la guerre. »¹⁹⁴. Et plus loin, maudissant la guerre, elle souffre du triomphe du Mal : « C'est une chose effrayante qu'il y a quelqu'un qui a sur soi la malédiction de Jésus et qui se promène en vainqueur sur tous les chemins du monde. »¹⁹⁵.

Jeanne est consciente que la solution serait dans une présence divine, seule apte à sauver le monde, mais puisque le temps s'est partout révélé le plus fort, elle invoque l'apparition de nouveaux saints afin d'effacer le spectacle des malheurs :

O mon Dieu si on voyait seulement le commencement de votre règne. [...]. Si on voyait poindre seulement le jour de votre règne. [...]. Mon Dieu, mon Dieu, faudrait-il que votre Fils soit mort en vain. [...]. Seulement si on voyait seulement se lever le soleil de votre justice. Mais on dirait, mon Dieu, mon Dieu, pardonnez-moi, on dirait que votre règne s'en va.¹⁹⁶

C'est dire qu'en effet le temps, considéré dans le drame comme l'un des malheurs qui s'abattent sur l'humanité, est, dans le **Mystère**, identifié au Mal ; il est le seul responsable de l'état actuel où se trouve le monde. Car c'est le temps qui engendre l'habitude ; c'est le temps qui fait durer les misères sans présenter l'espoir d'une délivrance ; c'est le temps qui détruit tout sur son passage ; c'est le temps qui endurecit les cœurs et raidit les âmes, les laissant ainsi enfermées, lassées de la consolation, inaccessibles à la grâce, gisant sous le poids du désespoir, de la perte et de l'ingratitude :

[...] j'ai pensé à tous les autres affamés qui ne mangent pas, à tant d'affamés, à des affamés innombrables ; j'ai pensé à tous les malheureux, qui ne sont pas consolés, [...], à ceux qui ne veulent pas qu'on les console, à tant et tant qui ne veulent plus être consolés, qui sont dégoûtés de la consolation, et qui désespèrent de la bonté de Dieu.¹⁹⁷

Plus loin, évoquant les charités, les propos de Jeanne laissent transparaître sa vive amertume, à savoir que l'œuvre du temps détourne même les bonnes actions pour les transformer en une source de tristesse, de détresse et d'impuissance, car

Pour un blessé qui se traîne au long des routes, pour un homme que nous ramassons au long des routes, pour un enfant qui traîne au bord des routes,

¹⁹⁴ PÉGUY, Charles, *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, op., cit., p. 386.

¹⁹⁵ *Ibid.*, p. 387.

¹⁹⁶ *Ibid.*, p. 370-371.

¹⁹⁷ *Ibid.*, p. 380.

combien la guerre n'en fait-elle pas, des blessés, des malades, et des abandonnés, de malheureuses femmes, et des enfants abandonnés ; et des morts, et tant de malheureux qui perdent leur âme. [...]. Et ainsi, de quelque côté qu'on se tourne, des deux côtés c'est un jeu où, comment qu'on joue, quoi qu'on joue, c'est toujours le salut qui perd, et c'est toujours la perdition qui gagne.¹⁹⁸

Comparée à un fleuve qui détruit tout ce qui se trouve sur son passage, la charité est, aux yeux de Jeanne, semblable à « des digues et des levées de terre »¹⁹⁹, comme si ces barrages n'ont pas été construits que pour être démolis après, étant faits avec de la « boue du fleuve ». Autant dire que toutes les œuvres humaines, réalisés à partir d'une matière périssable, ne sont pas faits pour durer ; leur destin est déjà inscrit dans leur matière.

Dans le *Mystère* Jeanne implore la présence de Jésus. Elle sait que le salut ne peut s'opérer que par le truchement d'une présence divine pareille à celle qui, quatorze siècles plutôt, avait sauvé le monde de la perdition. C'est alors que surgit le thème de l'élection où ceux qui ont eu la chance de se trouver à ce moment unique de l'histoire de l'humanité, à cet endroit précis qu'est Jérusalem, ont pu assister à la « plus grande histoire de tout le monde. »²⁰⁰, ont pu contempler Jésus rendu homme ; l'unique empreinte de son passage ici-bas s'est inscrite une fois pour toutes dans l'histoire de l'humanité. Et Madame Gervaise de répondre : « Il est là comme au premier jour. »²⁰¹. Pourtant, en proie au regret et à la révolte, Jeanne ne peut pour le moment entendre le langage que parle Madame Gervaise – car tout n'est qu'un problème de vocabulaire. Là où Jeanne parle de la « seule grande histoire de jamais », d'un événement qui s'est produit dans un passé lointain, Madame Gervaise, elle, parle de « [...] la même histoire, exactement la même, éternellement la même, qui est arrivée dans ce temps-là et dans ce pays-là et qui arrive tous les jours dans tous les jours de toute éternité. »²⁰². Là où Jeanne insiste sur l'exception faite au temps de jadis, là où elle ne parle que le langage temporel, Madame Gervaise affirme, dans un langage qui se rapporte au niveau de l'éternel, l'aspect éternel d'un événement éternel,

Car le surnaturel est lui-même charnel Et l'arbre de la grâce est raciné profond Et plonge dans le sol et cherche jusqu'au fond Et l'arbre de la race est lui-même éternel. Et l'éternité même est dans le temporel Et l'arbre de la grâce est raciné profond Et plonge dans le sol et touche jusqu'au fond Et le temps est lui-même un temps intemporel. [...] Et Jésus est le fruit d'un ventre maternel, [...].²⁰³

Après la chute, la vie terrestre n'est qu'une perpétuelle lutte, un incessant travail – un héritage que l'homme a reçu de son aïeule Ève – dans l'espoir de retrouver la félicité suprême de l'âme. D'où le sentiment de l'inquiétude qui ronge l'âme et la fait sombrer dans les ténèbres de la détresse et de la misère. Mais c'est justement cette infinité de malheurs qui s'abattent sur la destinée des hommes qui va faire appel à l'Incarnation et au salut. Car, ce n'est pas la grandeur qui nécessite un secours divin ; en revanche, c'est de sa misère et de sa faiblesse que l'homme espère être délivré. Ainsi le temps humain lui-même apparaît-il complice du dessein divin, dans la mesure où le temps, qui détruit tout, qui dépouille les

¹⁹⁸ *Ibid.*, pp. 383-384.

¹⁹⁹ *Ibid.*, p. 392.

²⁰⁰ *Ibid.*, p. 408.

²⁰¹ *Ibid.*, p. 412.

²⁰² *Ibid.*, pp. 412-413.

²⁰³ PÉGU, Charles, *Ève*, op. cit., p. 1041 et p. 1043.

êtres et les cités de leur grandeur et de leur richesse, va permettre à la grâce de trouver un terrain où fleurir. Les œuvres du temps sont donc nécessaires et indispensables pour l'éternité, pour accomplir la promesse du salut. Car la cité charnelle est, pour ainsi dire, le commencement de la cité éternelle ; l'Incarnation étant nécessaire pour la Rédemption. C'est enfin le même temps humain, dévastateur, symbole de la ruine, du vieillissement et de la perte, qui va préparer l'avènement du Christ en lui offrant son corps humain pour l'accueillir dans toute sa grandeur. Tout ce que le temps humain avait connu depuis la chute ; tout l'héritage que l'humanité entassait à travers les siècles avait pour but de préparer le monde à cet instant solennel où l'éternel allait élire sa demeure dans le temporel :

Les pas des légions avaient marché pour lui. Les voiles des bateaux pour lui s'étaient gonflées. Pour lui les grands soleils d'automne avaient lui. Les voiles des bateaux pour lui s'étaient pliées. [...] C'est lui qu'on attendait dans les pâles enfers. C'est lui qu'on attendait dans l'immense univers. Il était le seigneur d'hier et d'aujourd'hui.²⁰⁴

Dieu fait homme comprend mieux qu'un Dieu éloigné les faiblesses de la nature humaine. Jésus a vécu parmi les hommes, il a connu la souffrance, l'angoisse, la misère, l'inquiétude et le désespoir humain : « Il s'était fait homme. Sa souffrance aussi s'était faite humaine, toute humaine. »²⁰⁵. Pourtant, le Sauveur savait que même sa souffrance infernale ne pourrait pas sauver les damnés. Et c'est à cet instant, avant de mourir, qu'il a poussé son cri effroyable, son cri de désespoir :

Cri comme si Dieu même eût péché comme nous ; Comme si même Dieu se fût désespéré ; [...] Comme si même Dieu eût péché comme nous. Et du plus grand péché. Qui est de désespérer. Le péché du désespoir.²⁰⁶

Dieu lui-même a désespéré. Mais c'est exactement ce désespoir qui va ouvrir la voie à l'espérance et faire luire la grâce. Car, en désespérant comme les hommes, plus peut-être que les hommes, Jésus leur a donné la consolation de savoir qu'ils ne sont plus seuls puisqu'il a partagé leur misère. Ainsi cette misère, cet abaissement de la condition humaine, cette inquiétude qui lui ronge l'âme est-elle à l'origine de la grandeur de l'homme. Car c'est au cœur de la détresse que la lueur de l'espoir prend naissance. :

[...] Jésus comme un homme a connu l'inquiétude humaine, Jésus fait homme, Il a connu ce que c'est que l'inquiétude au cœur même de la charité, L'inquiétude rongeante au cœur d'une charité ainsi véreuse, Mais ainsi aussi il a connu ce que c'est que la toute première pointe de la poussée de l'espérance. Quand la jeune vertu espérance commence à pousser au cœur de l'homme, Sous la rude écorce, Comme un premier bourgeon d'avril.²⁰⁷

L'espérance est ainsi le résultat de l'Incarnation. L'éternel participe à l'expérience du temporel pour le sacraliser et le purifier. Pourtant, considérée du point de vue de l'homme, la création est un perpétuel effondrement sous le poids des péchés, de l'injustice, de l'abandon ainsi que de l'absence et du silence de la divinité. Et c'est justement cette continuelle chute, cette incessante descente vers l'abîme qui déclenche la révolte dans l'âme de Jeanne ; Dieu ne daigne pas se manifester pour redresser la courbature du monde et desserrer

²⁰⁴ *Ibid.*, p. 1080 et p. 1084.

²⁰⁵ PÉGUY, Charles, *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, op., cit., p. 432.

²⁰⁶ *Ibid.*, p. 439.

²⁰⁷ PÉGUY, Charles, *Le Porche du Mystère de la deuxième vertu*, op. cit., p. 571.

les liens qui maintiennent l'homme prisonnier du péché et du désespoir. Pire encore, la douleur et la misère l'ont toujours emporté sur l'intervention même du Christ dans le monde. Tourmentée par ces questions, auxquelles les réponses de Madame Gervaise ne s'avèrent pas consolantes, Jeanne apparaît à la fin du **Mystère** tout aussi désespérée qu'à son début.

Dans le **Porche**, c'est Dieu lui-même qui prend la parole, comme si, par ce procédé, Péguy, tout en répondant aux protestations de Jeanne, cherchait à se convaincre lui-même de l'efficacité de l'espérance, longtemps enfouie sous les traits d'une ardente inquiétude. Car Jésus lui-même a connu l'inquiétude : venu au monde pour « **sauver ce qui avait péri (sic)** »²⁰⁸, il a eu peur d'avoir à condamner les âmes des pécheurs. Les paraboles de l'espérance, surtout celle de la brebis égarée que l'on retrouve tout au long du **Porche**, – bien qu'entrecoupées par des méditations sur la grâce, l'innocence, l'enfance, l'Incarnation, l'espérance –, servent à mettre l'accent sur la crainte que l'égaré d'une seule âme peut susciter dans le cœur même de Dieu, mais aussi sur la joie, le soulagement, l'attendrissement, voire l'espérance de Dieu lorsqu'il réussit à ramener cette âme pécheresse dans sa gloire infinie :

Parce qu'il y aura plus de joie dans le ciel pour ce pécheur qui s'en revient, Que pour cent justes qui ne seront point partis. Car les cent justes qui ne seront point partis ils seront restés. Ils ne seront restés que en foi (sic) et en charité. Mais ce pécheur qui est parti et qui a failli se perdre Par son départ même et parce qu'il allait manquer à l'appel du soir Il a fait naître la crainte et ainsi il a fait jaillir l'espérance (sic) même Au cœur de Dieu même, Au cœur de Jésus. Le tremblement de la crainte et le frisson, Le frémissement de l'espérance.²⁰⁹

Avec Péguy, Jeanne découvre que l'espérance peut jaillir de l'excès de la peine ; qu'elle peut élire demeure dans un cœur tourmenté par la souffrance. Car c'est la Passion même du Christ qui a rendu possible le salut de l'humanité ; c'est du flanc transpercé de Jésus qu'une source de grâce coule « comme un fleuve inépuisable. »²¹⁰ :

Depuis cette première fois qu'elle coula et depuis toujours qu'elle coule. Dans ma création naturelle et surnaturelle. Dans ma création spirituelle et charnelle et encore spirituelle. Dans ma création éternelle et temporelle et encore éternelle. Mortelle et immortelle. Et cette fois, oh cette fois, depuis cette fois qu'elle coula, comme un fleuve de sang, du flanc percé de mon fils. [...] Une flamme impossible à atteindre, impossible à éteindre au souffle de la mort.²¹¹

Par cette insertion du surnaturel dans le temporel, le monde est comme renouvelé, retourné au premier jour de la création ; l'Incarnation a sacralisé la vie humaine toute entière pour la sauver. Car – pour reprendre les termes de Jean Onimus dans l' **Introduction aux "Trois Mystères" de Péguy** –, « en imitant si exactement la misère mortelle et la condition de l'homme le Christ les a imprégnés d'une grâce qui n'est plus seulement celle du créateur mais celle du rédempteur. »²¹². Contrairement à la création, événement unique qui s'est produit dans la nuit des temps, la Rédemption a l'avantage d'être pour toujours une occasion de se renouveler, de se recréer, car, par le truchement de la Rédemption, la communication

²⁰⁸ *Ibid.*, p. 577.

²⁰⁹ *Ibid.*, p. 571.

²¹⁰ *Ibid.*, p. 534.

²¹¹ *Ibid.*, p. 535.

²¹² ONIMUS, Jean, *Introduction aux "Trois Mystères" de Péguy*, *op. cit.*, p. 68.

entre Dieu et les hommes est à jamais assurée, la voie du salut est accessible à tous, mais il faut d'abord espérer.

En se faisant homme, l'Éternel, a accepté de se soustraire à son éternité pour s'insérer dans le temps humain, pour vivre humainement, pour devenir Jésus. Par l'Incarnation, le surnaturel est venu habiter le temporel. Or, le temps humain n'est plus une durée linéaire ; il n'est plus une pente descendante depuis la création jusqu'à la fin du monde où tout est voué à la disparition, au néant ; où les événements ne font qu'alourdir la mémoire du temps et accélérer sa décrépitude. Le temps humain n'est plus clos, n'est plus irréversible, n'est plus profane. Le temps humain fait désormais partie de l'éternité même, puisqu'il a participé à la grande histoire sacrée de l'Incarnation et de la Rédemption et, de ce fait, s'est transformé en une pente qui, désormais, peut se remonter. Le surnaturel rejoint ainsi le temporel ; ils n'appartiennent plus à deux ordres complètement différents ; ils sont à jamais liés en la personne du Christ. En s'insérant dans le temporel, Jésus ne s'est pas seulement fait homme ; il a ramené dans son éternité, en le consacrant, le temps humain lui-même. L'insertion du surnaturel dans le temporel a donc bouleversé la marche du temps en lui permettant, à tout instant, de se renouveler et de retrouver sa fraîcheur primordiale.

Voilà en effet ce que Madame Gervaise a essayé de faire comprendre à Jeanne tout au long du **Mystère**. Pourtant celle-ci ne réussit pas à espérer. C'est donc « pour arriver à obtenir d'elle ce pur mouvement de confiance que Madame Gervaise va revenir lui parler tout au long des deux prochains **Mystères**. C'est pour obtenir de soi-même ce mouvement que Péguy va inventer la petite fille Espérance. »²¹³.

Peu avant la fin du **Mystère**, en essayant d'initier Jeanne à l'Espérance, Madame Gervaise parlait d'un trésor éternel de la grâce, de la souffrance, des prières, des mérites et des promesses que, par le sacrifice de son corps d'homme, Jésus a tenues d'un seul coup. Mais pour que ces promesses reçoivent leur accomplissement, l'homme est tenu de les nourrir, de les faire croître par le biais de l'espérance. Or c'est à ce stade que la liberté de l'homme se trouve engagée. En créant le monde et l'homme à son image, Dieu y a introduit la liberté, elle-même image de la liberté de Dieu. De ce fait Dieu s'est engagé à ne rien imposer. Il est donc irresponsable des malheurs qui s'abattent sur les hommes. Au contraire, Dieu cherche à les sauver de la damnation et de la perdition où, par leur propre choix, ils sombrent. Mais Il ne peut aliéner leur liberté.

Partagé entre l'engagement qu'il s'est prescrit en donnant sa liberté à l'homme ; entre l'amour et la crainte pour les âmes qui sombrent dans le péché et, par conséquent, le désir de les sauver, Dieu – comme nous l'avons déjà montré – se trouve en proie à l'inquiétude et, de ce fait, devient dépendant de la volonté même de l'homme. C'est en effet dans le **Mystère des Saints Innocents** que le thème de la liberté de l'homme – les paroles de Madame Gervaise à la fin du **Mystère de la charité** quant à l'accomplissement des promesses en constituent l'ébauche – reçoit sa plénitude. C'est à présent de Dieu qu'il s'agit. Et c'est un Dieu plein d'amour et de compassion pour sa créature, un père craignant la perte de ses enfants et s'inquiétant du salut de leurs âmes qui parle :

Tel est le mystère de la liberté de l'homme, dit Dieu, Et de mon gouvernement envers lui et envers sa liberté. Si je le soutiens trop, il n'est plus libre Et si je ne le soutiens pas assez, il tombe. Si je le soutiens trop, j'expose sa liberté Si je

²¹³ *Ibid.*, p. 44.

ne le soutiens pas assez, j'expose son salut : Deux biens en un sens presque également précieux.²¹⁴

Ainsi, placée au même niveau que le salut, la liberté de l'homme, lorsqu'elle choisit de suivre le chemin de l'Espérance, donne à Dieu la consolation de se savoir aimé par des êtres libres et non point par des esclaves, car cet amour est né d'un élan du cœur, d'un véritable besoin d'aimer et d'un sincère désir de communiquer avec le créateur. Dieu en éprouve une joie infinie :

Quand une fois on a connu d'être aimé librement, les soumissions n'ont plus aucun goût. Quand on a connu d'être aimé par des hommes libres, les prosternements d'esclaves ne vous disent plus rien.²¹⁵

En nous donnant notre liberté, Dieu a fait le premier pas afin de combler la distance qui nous sépare. En nous donnant à tout instant la possibilité de nous rattraper par le sang de son fils versé pour le rachat des âmes, Dieu nous a accordé une preuve infaillible de son amour et de sa miséricorde. C'est donc Dieu qui, par un reversement paradoxal des valeurs, a commencé à espérer en nous ; il nous a fait confiance ; il nous a confié son fils et livré le secret de son amour :

Singulier renversement, singulier retournement, c'est le monde à l'envers. Vertu de l'espérance. Tous les sentiments que nous devons avoir pour Dieu, C'est Dieu qui a commencé de les avoir pour nous.²¹⁶

En espérant en nous, Dieu nous a révélé le mystère de la création ; par un élan d'amour libre, Dieu a créé l'homme, et en voulant le servir, il s'est trouvé lui-même son serviteur ; l'amour a rendu Dieu dépendant de sa propre création. Pour être vraiment ce qu'il est, c'est-à-dire, le créateur, le Père, le Sauveur, Dieu a besoin de l'amour et de l'espérance de l'homme :

Voilà la situation que Dieu s'est faite. Celui qui aime tombe dans la servitude de celui qui est aimé. Par-là même. Celui qui aime tombe sous la servitude de celui qu'il aime. Dieu n'a pas voulu échapper à cette loi commune. Et par son amour il est tombé dans la servitude du pécheur. Retournement de la création, c'est la création à l'envers. Le Créateur à présent dépend de sa créature. Celui qui est tout s'est mis, a souffert d'être mis, s'est laissé mettre sur ce niveau. Celui qui est tout dépend, attend, espère de ce qui n'est rien. Celui qui peut tout dépend, attend, espère de ce qui ne peut rien, [...]²¹⁷

À présent c'est Dieu qui attend de l'homme l'accomplissement de ses promesses et le couronnement de son espérance. Ainsi il dépend de nous que la Rédemption réussisse, que la chrétienté continue. Il dépend de nous, charnels, de conserver vivantes les paroles de Dieu. C'est à nous de lui faire confiance ; c'est à nous d'espérer en lui :

²¹⁴ PÉGUY, Charles, *Le Mystère des Saints Innocents, Oeuvres Poétiques Complètes, Introduction de François Porché*, Paris : Gallimard, 1957, (Coll. Bibliothèque de la Pléiade), p. 714.

²¹⁵ *Ibid.*, p. 716.

²¹⁶ PÉGUY, Charles, *Le Porche du Mystère de la deuxième vertu*, *op. cit.*, p. 611.

²¹⁷ *Ibid.*, p. 614.

Il faut avoir cette confiance en Dieu d'avoir espérance en lui. Il faut faire cette confiance à Dieu d'avoir espérance en lui. Il faut faire ce crédit à Dieu d'avoir espérance en lui. Il faut faire espérance à Dieu.²¹⁸

Cette espérance n'est en effet autre que la morale enfantine d'Hauviette ; cette inclination à s'en remettre entièrement à la volonté divine ; c'est cette confiance dans l'autre qui consiste à se défaire du poids des peines, à ne pas se préoccuper de l'avenir, à s'endormir tranquillement, enveloppé par l'innocence de la nuit sous le regard bienveillant de Dieu, comme un enfant s'en remet à son père.

Enfance et innocence

Nous avons montré plus haut le privilège que Péguy accordait à tout ce qui commence, à la jeunesse ou plutôt à l'enfance, à l'innocence qui en ruissèle, à la nouveauté d'un univers naissant, sans tache, pur, à tout ce qui n'a pas encore connu la marque de la vieille habitude ; la nostalgie qu'il éprouvait pour un monde baignant encore dans la félicité puisqu'il s'abreuve aux premières sources de la création. Non seulement caractéristique des enfants, l'innocence est en outre associée à la femme. L'œuvre de Péguy abonde de figures féminines dont l'image est constituée soit à partir des modèles qu'il a connus dans sa vie, soit en se référant à des figures littéraires, mythiques, historiques ou religieuses – Jeanne d'Arc, Antigone, Ève, Clio, La Vierge, etc. –, soit enfin par des figures simplement nées de son imagination et qui tendent vers un idéal de la femme.

Dans son étude consacrée à l'image de la femme dans l'œuvre de Péguy, ***L'univers féminin dans l'œuvre de Charles Péguy : Essai sur l'imagination créatrice d'un poète***, Robert Vigneault cherche l'origine de la plupart des héroïnes du poète dans la vie privée de l'homme. Que ce soit par assimilation ou par opposition, même les figures mythiques et historiques n'échappent pas à cette prédestination du réel. À titre d'exemple, tout type de femme qui fait peur à Péguy est, selon Vigneault, l'image de la figure maternelle autoritaire, ambitieuse et jalouse. En revanche, la présence de figures maternelles telles Clio, Ève, La Vierge traduit son besoin de s'inventer une mère, contre-modèle de la sienne.

Péguy, nous l'avons dit, vouait un vrai culte au concept de la pureté et de l'innocence : l'innocence de l'univers, de l'histoire, de la France, du temps humain et de l'homme. Se plaignant sans cesse de l'image actuelle du monde ; maudissant le soi-disant progrès marqué surtout par la pénétration de l'habitude, du vieillissement, de la corruption et de l'ignorance dans la vie humaine, son regard s'était toujours orienté vers un passé glorieux, vertueux, jeune et étranger à tout ce qui altère le présent, menace l'avenir et risque de l'engloutir sous le poids du Mal et du péché.

Dans l'œuvre de Péguy, le concept de la pureté est lié à une dense présence féminine : Jeannette, Hauviette, Madame Gervaise, la petite fille Espérance, Clio, Ève, Marie, etc. Orphelin, il a été élevé par deux femmes, sa mère et sa grand-mère, qui travaillaient sans cesse pour échapper à la misère et sortir de leur condition. Autre source à l'origine de son dévouement à la pureté liée à la femme est, bien entendu, sa première éducation religieuse, notamment dans le culte de la Vierge dont il n'a cessé de célébrer la chasteté tout au long de son œuvre. D'ailleurs, préoccupé à deviner derrière les figures féminines des présences puisées dans l'enfance, Robert Vigneault est allé plus loin à la recherche de l'origine de la fascination que la pureté avait exercée sur Péguy et qui, par la suite, avait marqué toute son œuvre. Ainsi donc parle-t-il – Vigneault – de ***Francinet***, un manuel scolaire qui servait de

²¹⁸ *Ibid.*, p. 602.

livre de lecture courante à Péguy à l'école primaire. La petite Aimée – l'amie de Francinet, toujours vêtue de couleur blanche pour « conserver [s]on âme dans la pureté. »²¹⁹ –, est considérée, par Vigneault, comme « l'ancêtre de toutes les petites filles virginales et averties qui deviendront un des types féminins dominants de son œuvre. Hauviette, Mengette, la petite fille Espérance, et même Jeanne d'Arc, ne seront d'une autre race. »²²⁰.

D'ailleurs, toujours fidèle à ses principes, et par peur de sombrer dans le péché, la passion de Péguy pour la pureté l'a amené plus tard à s'éloigner de la femme aimée en l'encourageant à épouser un autre, marquant par là son dévouement à l'innocence et la sublimation de son amour. Désormais la femme aimée sera, selon Vigneault, « perçue comme une "enfant", et non comme une **femme** (**sic**), l'amie est exorcisée de la menace qui enveloppe, aux yeux de Péguy, le monde féminin : par ce biais il peut se **permettre** (**sic**) de l'aimer sans peur et sans reproche... »²²¹. La dialectique de l'innocence liée à la femme s'éclaire donc par la transformation de celle-ci en enfant, donc un modèle qui ne fait plus peur à Péguy, en même temps que le trouble devant toute présence féminine charnelle, renforcée par les tentations de la passion, l'amène à se considérer comme pécheur. Ainsi s'explique de même la prédilection de Péguy pour un certain type de femme : la petite fille pure.

Ève

À la lumière de ce qui précède, nous allons suivre Péguy dans sa quête de la pureté, en analysant les rapports qu'il a tissés entre l'image de la femme et le concept de la pureté, qui traduisent, en même temps, la nostalgie d'une innocence perdue. Premièrement nous allons parler d'Ève et de ce qu'elle représente aux yeux de Péguy.

Première aïeule de l'humanité, Ève est celle qui a connu le premier climat d'une création « naissante et sans mémoire »²²². En outre, Ève a été la première à expérimenter la chute, donc la séparation, la douleur, la dégradation, le vieillissement et la mort après avoir vécu dans l'harmonie, le bonheur, l'innocence, la jeunesse et la nature « chaste ensemble que charnelle. »²²³. Elle est donc celle qui a connu la fraîcheur première de la création et qui, par sa curiosité et son imprudence, a tout perdu. Depuis, elle a connu un ordre différent où tout n'est que regret, nostalgie et vaine aspiration à remonter la pente du temps humain dans l'espoir de combler le vide de l'âme suite à la rupture. C'est avec elle donc que tout a commencé – mais tout a été perdu – ; c'est elle qui a vu naître la mémoire du temps lorsque l'alliance s'est rompue. Mais c'est aussi grâce à elle si l'humanité est toujours sensible au goût de l'innocence perdue et cherche à se l'approprier à nouveau. Ève est donc l'âme humaine qui a séjourné au ciel, s'est abreuvée aux sources intarissables de la création. Elle est, de ce fait, la sœur jumelle de l'univers en formation ; ils vivaient ensemble dans un parfait accord et n'éprouvaient alors aucun sentiment de manque.

Placé à la tête du poème d' **Ève** , le « Jésus parle » est la marque de l'Incarnation de Jésus et de l'éternelle présence de Dieu dans le monde. Jésus est venu parler à Ève après la chute pour, à la fois, lui rappeler son bonheur passé et lui donner la promesse

²¹⁹ VIGNEAULT, Robert, *L'Univers féminin dans l'oeuvre de Charles Péguy. Essai sur l'imagination créatrice d'un poète*, op. cit., p. 103.

²²⁰ *Ibid.*, p. 103.

²²¹ *Ibid.*, p. 84.

²²² PÉGUY, Charles, *Ève*, op. cit., p. 936.

²²³ *Ibid.*, p. 936.

du retour. La présence de Jésus domine ainsi tout le poème et dénote déjà l'annonce d'un renouvellement de la création.

À chaque nouveau quatrain, même lorsque le ton change et laisse penser que c'est plutôt Péguy lui-même qui prend la parole – interférence et retournement de rôles ; le passage du « je » au « nous » est, selon Albert Béguin dans *L'Ève de Péguy*, une marque supplémentaire de l'Incarnation –, c'est pourtant le « Jésus parle » initial qui s'impose au lecteur ; il est présent à chaque instant de la lecture, comme il l'est d'ailleurs dans la vie des hommes. Jésus s'adresse à Ève dans une période de l'histoire de l'humanité où il laisse entrevoir sa double nature, divine et humaine ; sa présence aux côtés d'Ève tout au long du poème, la substitution d'Ève par Jésus – Jésus raconte la vie d'Ève comme elle l'aurait racontée elle-même si Péguy lui avait donné la parole – laisse entendre, non seulement une promesse de Rédemption, mais une véritable opération de salut en train de se réaliser. Cette parfaite adhésion à l'âme d'Ève, et plus largement à l'âme humaine, cette parfaite connaissance de l'expérience humaine, constitue déjà une preuve infaillible de l'Incarnation et de la recréation par le salut :

Et l'arbre de la grâce et l'arbre de nature Ont lié leurs deux troncs de nœuds si solennels, Ils ont tant confondu leurs destins fraternels Que c'est la même essence et la même stature. Et c'est le même sang qui court dans les deux veines, Et c'est la même sève et les mêmes vaisseaux, Et c'est le même honneur qui court dans les deux peines, Et c'est le même sort scellé des mêmes sceaux.²²⁴

Car le climat de lamentation, de nostalgie et de regret du début du poème – marqué surtout par l'expression « Vous n'avez plus connu [...] » qui préside aux quatrains, et dont la répétition accentue la douleur de la séparation –, cède à présent la place à l'espoir dans une Rédemption certaine, longuement préparée, tant attendue. Les pas du Sauveur commencent déjà à résonner annonçant l'approche de son avènement. Un nouvel élément fait son apparition marquant le début d'une ère nouvelle ; « Il allait commencer [...] » et « Il allait hériter [...] » sont à la fois l'annonce de l'Incarnation de Jésus, un événement qui vient s'ajouter à la longue histoire de l'humanité, promettant, en même temps, un nouveau recommencement par la Rédemption. Ainsi s'explique donc la série de supplications à Dieu, avec des verbes qui dénotent le rajeunissement – « Veuillez nous rechercher [...] », « Veuillez nous préparer [...] », « Veuillez nous retrouver [...] », « Veuillez nous dépouiller [...] », « Veuillez nous revêtir [...] », « Veuillez nous assurer [...] », « Veuillez nous dispenser [...] », « Veuillez nous dévoiler [...] », etc. –, et manifestent la soif d'une régénération de l'humanité, un ardent désir de se débarrasser de l'empreinte des années, de la mémoire humaine, de la décrépitude et du lourd poids du péché.

La Vierge

Mais si Ève est le symbole de l'innocence perdue qui attend d'être renouvelée, La Vierge, elle, est le contre-type d'Ève ; elle est l'innocence retrouvée. Mère du Rédempteur, Marie est la femme qui a donné l'espérance de se sauver à une humanité rongée par la vieillesse et l'anéantissement. Face à Ève qui cherche à être consolée, l'avènement du Christ oppose la figure de La Vierge, consolatrice des malheureux ; elle intercède en leur faveur auprès de Dieu. Elle n'a pas seulement mis au monde le Sauveur, elle-même a purgé les malheurs de l'humanité en pleurant son fils :

²²⁴ *Ibid.*, p. 1041.

Elle suivait, elle pleurait. Elle pleurait, elle pleurait. [...] Et elle était montée aussi sur le Calvaire. Elle aussi elle avait gravi le Calvaire. [...] Elle pleurait comme jamais il ne sera donné ; Comme jamais il ne sera demandé À une femme de pleurer sur terre. Éternellement jamais. À aucune femme.²²⁵

Dans le *Mystère de la charité*, Péguy contemple le visage de La Vierge qui suivait le cortège de son fils. Parallèlement à la Passion du Christ, Péguy parle de la Passion de Marie qui, elle aussi, en endurant les mêmes maux, en souffrant des mêmes blessures que lui et en subissant la vive douleur de voir son fils ainsi maltraité sous ses yeux, a participé à la Rédemption du monde. Péguy va d'ailleurs jusqu'à évoquer une identification parfaite entre la mère et son fils au point qu'ils ne forment plus qu'une seule personne, meurtrie par les mêmes plaies d'un seul corps :

Et elle était ainsi associée à sa Passion. [...] Elle sentait tout ce qui se passait dans son corps. Surtout la souffrance. [...] Elle sentait son corps comme le sien. [...] Elle avait mal à sa tête et à son flanc et à ses Quatre Plaies. [...] Il lui avait fait faire son chemin de croix, à sa mère. [...] Un chemin de croix beaucoup plus douloureux que le sien.²²⁶

Ainsi par son identification à Jésus et à sa Passion, Marie devient une autre figure d'Ève, symbole de l'enfance et de l'innocence du monde. À la lumière du christianisme et de la nouvelle création du monde par l'Incarnation, Ève devient Marie. À l'angoisse déchirante et sans issue d'Ève, Marie apporte un remède : c'est tout de même une souffrance, mais une souffrance vivante où fleurissent déjà les bourgeons du salut promis à la terre par le Christ. C'est aussi à cet ultime moment de lassitude et d'abandon de l'histoire de l'humanité que la grâce de Dieu s'est présentée pour tout sauver. Dans *Ève*, Jésus contemple la détresse de son aïeule ; il repasse la vie d'Ève, s'apitoie sur son sort : une dégradation continue qu'elle ne cesse d'encourir depuis la chute. Et c'est par un élan de tendresse et de compassion qu'il intervient pour transformer sa misère en un mouvement de bonheur et d'espérance. C'est à l'instant même où Jésus adresse la parole à Ève – c'est-à-dire au moment où le surnaturel vient habiter le charnel pour ne plus le quitter dans une opération continue de salut – que celle-ci se voit réincarnée en la personne de Marie. Mais il ne faut pas se méprendre sur le sens de cette métamorphose : Ève reste l'aïeule qui endure les malheurs de la séparation, aspire à une réconciliation qu'elle croit impossible tout en l'implorant sans cesse. Marie est, aux yeux de Péguy, la promesse de cette réconciliation ; elle est l'espoir vivant et la source de l'innocence qui, grâce à Jésus, ne s'épuisera jamais. Encore faut-il y croire !

Pourtant l'admiration pour la personne de Marie et la place privilégiée qu'elle occupe dans l'œuvre de Péguy sont moins les effets du rôle qu'elle joue dans l'histoire de l'humanité que les fruits de la représentation d'une valeur primordiale – aussi bien dans la vie que dans l'œuvre de Péguy – ; une valeur à laquelle il vouait un culte particulier et dont il n'arrêtait de vanter les privilèges : la pureté. Dans son œuvre, Péguy fait la différence entre l'ange et l'homme d'une part, et entre l'enfant et l'homme d'autre part ; l'ange est, pour l'homme, une sorte d'évasion ; une fuite de sa condition humaine parce qu'il n'a pas connu les faiblesses de la nature humaine et, de ce fait, demeure étranger à la réalité du monde charnel. Or la nature humaine s'oppose à la nature de l'ange en ce que cette dernière est la personnalisation par excellence de la pureté, alors que l'homme, charnel, est en perpétuelle quête de son innocence primordiale. Cependant, il est une personne qui, aux yeux de Péguy, a le mérite

²²⁵ PÉGUY, Charles, *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, op., cit., pp. 452-453.

²²⁶ *Ibid.*, p. 464 et pp. 476-478.

de réunir en elle ces deux natures divergentes, ce qui fait d'elle une créature unique ; il s'agit de La Vierge :

À toutes les créatures il manque quelque chose. Non seulement qu'elles ne sont point le créateur, Dieu leur Créateur. [...] Mais en outre il leur manque toujours quelque chose. À celles qui sont charnelles il manque précisément d'être pures. Nous le savons. Mais à celles qui sont pures il manque précisément d'être charnelles. Il faut le savoir. Et à elle au contraire il ne manque rien. Sinon vraiment d'être Dieu même. D'être son Créateur. [...] Car étant charnelle elle est pure. Mais, étant pure, aussi elle est charnelle.²²⁷

D'ailleurs, la différence entre l'enfant et l'homme réside dans le fait que l'enfant est le symbole de la pureté et de l'innocence ; il n'a pas encore connu la laideur de la misère, ni la corruption des hommes ; le temps n'a pas encore eu prise sur lui, étant nouveau. L'homme au contraire est partout assailli par ce qui altère sa pureté et l'emprisonne de plus en plus dans un ordre régi par la mort et la perdition. Or Marie est la seule créature humaine à ne pas avoir connu le péché :

[...] elle naquit toute pleine de son innocence première. Aussi pure qu'Ève avant le premier péché.²²⁸

À la fois céleste et terrestre, éternelle et temporelle, La Vierge est à la fois l'enfant dans tout l'éclat de sa nouveauté, « l'enfant » qui « l'emporte sur l'homme en pureté »²²⁹, l'âme humaine mûre que le temps a laissée intacte, « blanche » et, qui plus est, la mère du « Bon Pasteur », « l'Homme qui a espéré »²³⁰. Elle est la mère de l'Espérance.

Jeanne

Cependant Marie n'est pas la seule figure qui s'oppose à celle d'Ève après la chute. L'univers de Péguy en présente d'autres ; les saintes. Le poème d'Ève se clôt sur la célébration parallèle de Sainte-Geneviève et de Jeanne d'Arc, c'est-à-dire, de l'âge mûr et de l'enfance. À travers Sainte-Geneviève, c'est une louange à la vieillesse, au temps humain, à son œuvre et à son long parcours, nécessaires pour préparer le plus grand événement qu'ait jamais connu la terre : l'Incarnation. D'ailleurs, à travers Jeanne d'Arc, c'est une louange à l'enfance, ignorante et pure. L'une étant une créature de Dieu – l'enfance –, l'autre – l'expérience –, est un avatar de la création puisqu'elle est le fruit du long cheminement du temps humain, lui-même résultat de la chute qui dépend, à son tour, de la liberté humaine, faite à l'image de la liberté divine. C'est pourquoi, Péguy nous peint un Dieu qui ne sait plus laquelle de ses créatures préférer et semble hésiter à choisir entre les deux saintes, l'une lui étant chère aussi bien que l'autre :

Et l'une en paradis a l'âge que Dieu veut. Il n'a plus qu'à choisir entre ces beaux étages Comme un roi qui choisit entre ses paysages Et ne sait pas lequel ferait le plus beau jeu. [...] Et comme on ne sait pas quand une année est belle Ce qu'on aime le mieux parmi tant de beautés, Ou du printemps volage ou de l'été fidèle, Ou des graves hivers ou de graves étés, [...] Ainsi Dieu ne sait pas entre

²²⁷ PÉGUY, Charles, *Le Porche du Mystère de la deuxième vertu*, op. cit., pp. 575-576.

²²⁸ *Ibid.*, p. 577.

²²⁹ *Ibid.*, p. 569.

²³⁰ *Ibid.*, p. 572.

tant de beaux temps Ce qu'il aime le mieux, si c'est le doux avril Ou la feuille d'automne et le rêve d'exil, Ou le mélancolique et volage printemps.²³¹

Néanmoins, si nous ne pouvons pas deviner le choix de Dieu entre ces deux saintes de la chrétienté, nous avons du moins la certitude de la prédilection que Péguy accorde à Jeanne d'Arc ; une place prépondérante est, dans son œuvre, consacrée à la libératrice d'Orléans. Jeanne est d'ailleurs le type qui correspond le mieux à la conception péguyste de l'innocence : morte jeune, c'est-à-dire avant de se voir marquée par l'empreinte du temps corrompé, Jeanne a su garder l'innocence que procure toute nouvelle naissance. Elle s'est soustraite au vieillissement et à tout ce qui altère ou dégénère la création. Cependant, et sans même avoir eu le temps de l'expérimenter par elle-même, Jeanne est consciente de l'œuvre destructrice du temps ; comme Ève qui regarde vieillir un monde encore jeune et naissant, comme elle voit la détresse de ses fils, Jeanne contemple l'angoisse où plongent les hommes ; elle voit la pente du désespoir où ils sombrent tous et, comme son aïeule, attend la délivrance.

Dans le *Mystère des Saints Innocents*, Péguy ne cache pas son parti pris pour l'enfance, symbole de l'innocence, de la vie et du commencement :

Or c'est l'innocence qui est pleine et c'est l'expérience qui est vide. C'est l'innocence qui gagne et c'est l'expérience qui perd. C'est l'innocence qui est jeune et c'est l'expérience qui est vieille. C'est l'innocence qui croît et c'est l'expérience qui décroît. C'est l'innocence qui naît et c'est l'expérience qui meurt. C'est l'innocence qui sait et c'est l'expérience qui ne sait pas. C'est l'enfant qui est plein et c'est l'homme qui est vide.²³²

Non seulement signe de nouveauté, de rajeunissement et de non-habitude, l'enfance est d'ailleurs, pour Péguy, une reproduction à l'infini, une imitation de l'enfance même de Jésus, ainsi que de la petite Espérance « venue au monde le jour de Noël »²³³, donc née en même temps que lui :

Enfants votre ignorance, votre assurance, votre innocence est l'ignorance même et la même innocence de Jésus, de l'enfant Jésus. [...] Vous êtes des espérances comme l'enfant Jésus était une espérance.²³⁴

Petite fille qui ne se lasse jamais de jouer avec l'existence, l'Espérance garde ainsi la vertu de ce qui vient de naître, la marque de la nouveauté qui éblouit, qui fascine, justement parce qu'elle porte en elle l'empreinte divine de la création perpétuelle.

Ainsi donc, née avec le monde, Ève a connu aussi la dure épreuve de la séparation et l'angoisse de se voir à jamais éloignée des sources de la création. Mais avec la jonction éternelle des deux ordres séparés, l'éternel et le temporel, Ève sait à présent, tout comme Marie et Jeanne, que tout n'est pas perdu, que l'ordre du temps n'est pas le plus puissant ; il n'est pas irréversible. Désormais elle sait qu'il existe un moyen efficace pour le vaincre et ce par l'espérance, la confiance et l'abandon total à la volonté de Dieu.

²³¹ PÉGUY, Charles, *Ève*, op. cit., pp. 1166-1168.

²³² PÉGUY, Charles, *Le Mystère des Saints Innocents*, op. cit., p. 788.

²³³ PÉGUY, Charles, *Le Porche du Mystère de la deuxième vertu*, op. cit., p. 536.

²³⁴ *Ibid.*, p. 554.

Troisième chapitre La communion dans la souffrance

Révolte ou acceptation de la souffrance

Sans se préoccuper des conséquences de l'acte de Jeanne dans le drame – question que nous avons abordée dans le chapitre précédent –, nous allons essayer d'éclairer la dialectique de la souffrance qui ne cesse d'être le motif principal par lequel s'expliquent les actes de Jeanne.

Devant la souffrance des autres, Jeanne est loin de pouvoir connaître la tranquillité de l'âme que devraient lui procurer la charité et les soins qu'elle prodiguait aux malheureux. Sa révolte devant la souffrance se traduit par son refus de s'incliner au droit du plus fort ; elle s'attaque de même à l'œuvre du temps humain qui prolonge la souffrance en renouvelant, tous les jours, les méfaits de la guerre. La souffrance dont elle est témoin ne laisse personne à l'abri de sa révolte ; selon elle, le bon Dieu doit avoir sa part de responsabilité, car Jeanne ne comprend toujours pas « pourquoi le bon Dieu permet qu'il y ait tant de souffrance. »²³⁵.

Face à la souffrance universelle devant l'éternel retour des malheurs de la guerre, la révolte de Jeanne débouche sur une autre sorte de souffrance, individuelle, qui dans la pièce fait partie de ce Mal universel du fait qu'il a gagné l'âme même de Jeanne en la plongeant de plus en plus dans le désespoir et la douleur. Madame Gervaise essaie de faire comprendre à Jeanne que cette souffrance est en quelque sorte nécessaire au salut, elle en est même la condition, dans la mesure où l'acceptation d'assumer la souffrance humaine est un exemple à suivre, donné par le Christ à l'humanité. Pourtant, ce qui constitue une vérité absolue aux yeux de Madame Gervaise ne fait qu'attiser la flamme de la révolte de Jeanne et l'incite à agir en ne comptant que sur ses propres moyens pour tuer la guerre. Les paroles de la couventine ne trouvent d'écho chez Jeanne qu'à la fin du **Mystère** où celle-ci est enfin en mesure de comprendre que la souffrance humaine participe à la souffrance de Jésus ; que l'humain est perdu sans le divin.

Entre drame et **Mystère**, entre la souffrance comme cause de la révolte et la souffrance comme condition du salut, la souffrance s'impose ici comme un personnage qui possède deux faces et réunit tous les autres personnages autour d'un même but ; le salut. À travers le drame et le **Mystère**, suivons l'évolution de cette souffrance, à la fois source de Mal et synonyme de délivrance.

Jeanne souffre d'abord du spectacle du Mal que la guerre ne cesse d'offrir à ses yeux tous les jours. Devant l'ampleur du Mal, elle contemple, à leur juste mesure, les efforts qu'elle faisait pour aider les nécessiteux : « Qu'importent nos efforts d'un jour ? qu'importent nos charités ? »²³⁶. Mais la souffrance des autres ne laisse pas l'âme de Jeanne intacte ; sans le vouloir, et par le simple fait que ses efforts n'atteignent pas l'immensité du désastre, elle se voit impliquée dans cette histoire de damnation des âmes et, par son incapacité à remédier au Mal, elle reconnaît sa part de responsabilité dans ce qui arrive aux autres. Non seulement elle souffre de la souffrance des autres, mais elle est seule dans sa lutte contre le Mal et la guerre qui l'engendre ; ses parents, ses amis, tous ceux qu'elle aimait semblent se résigner et accepter l'abatement des malheurs sur l'humanité. Et tandis qu'elle fait de son mieux pour épargner le pire aux autres, les siens attendent l'exaucement de leurs silencieuses prières.

²³⁵ PÉGUY, Charles, *Jeanne d'Arc*, op., cit, p. 32.

²³⁶ *Ibid*., p. 31.

Au comble du désespoir, Jeanne cherche à assumer, à elle seule, tout le poids de la souffrance des hommes ; pour sauver ceux qui souffrent de l'Absence éternelle, elle offre sa propre souffrance. Mais les damnés ne peuvent jamais être sauvés, leurs âmes sont à jamais mortes et englouties dans l'Absence éternelle ; voilà le sens de la clameur du Christ à l'heure de sa mort. Madame Gervaise essaie de persuader Jeanne de l'impuissance de la souffrance sacrée du Christ à sauver les âmes damnées :

–Taisez-vous, ma sœur : vous avez blasphémé : Car si le fils de l'homme, à son heure suprême, Clama plus qu'un damné l'épouvantable angoisse, Clameur qui sonna faux comme un divin blasphème, C'est que le Fils de Dieu savait. C'est que le Fils de Dieu savait que la souffrance Du fils de l'homme est vaine à sauver les damnés, Et s'affolant plus qu'eux de la désespérance, Jésus mourant pleura sur les abandonnés.²³⁷

Dans la première strophe, le dernier vers ; « C'est que le Fils de Dieu savait. » qui interrompt le rythme de la strophe du point de vue de la longueur du vers, ainsi que du point de vue de la rime, annonce l'histoire du cri du Christ dans les strophes qui suivent. Cependant, ce vers peut, à lui seul, contenir toute l'histoire de la souffrance ; l'emploi du verbe « savoir » à l'imparfait suffit pour traduire le désespoir de Jésus devant son impuissance à sauver ce qui, à jamais, a été perdu. Et alors que la présence de ce vers à la fin de la première strophe a pour fonction de dire une vérité évidente, indiscutable, connue du Christ depuis toujours ; la reprise du même vers dans la strophe suivante met l'accent sur l'aspect douloureux et sans espoir de cette histoire.

Étant le Fils de Dieu, Jésus connaissait tout Et le Sauveur savait que ce Judas, qu'il aime, Il ne le sauvait pas, se donnant tout entier. Et c'est alors qu'il sut la souffrance infinie, C'est alors qu'il sentit l'infinie agonie, Et clama comme un fou l'épouvantable angoisse, Clameur dont chancela Marie encor debout, Et par pitié du Père il eut sa mort humaine, [...]²³⁸

L'alternance de l'irrégularité, tantôt dans le nombre de vers constituant une strophe, tantôt dans la rime est une démarcation voulue dont l'objet est de faire la différence entre l'histoire de la crucifixion, de la trahison de Judas et des commentaires personnels de Madame Gervaise ; car c'est elle et non l'histoire elle-même qui interprète la clameur du Christ. En outre, détaché de l'ensemble de l'histoire, le dernier vers « Et par pitié du Père il eut sa mort humaine » met l'accent sur le désespoir qui atteint son paroxysme. Mais il ne s'agit plus seulement du désespoir du Christ, à savoir que sa souffrance est incapable de sauver Judas : ce désespoir traduit aussi l'état de Madame Gervaise elle-même face à ce climat de damnation et d'angoisse. Mais c'est là un désespoir clairvoyant, car elle accepte la dure loi que le Sauveur lui-même n'a pas pu changer ; sa morale est plutôt d'essayer d'imiter, le plus parfaitement possible, l'œuvre de Jésus afin de sauver le plus d'âmes possible. À la question qui angoisse Jeanne : « qui donc faut-il sauver ? Comment faut-il sauver ? »²³⁹, Madame Gervaise répond : « En imitant Jésus ; en écoutant Jésus : [...] Jésus a prêché ; Jésus a prié ; Jésus a souffert. »²⁴⁰. Placée au même niveau que la prière, la souffrance humaine, sans jamais atteindre la mortification, est nécessaire pour le salut. Et tandis que

²³⁷ *Ibid.*, p. 39.

²³⁸ *Ibid.*, p. 39.

²³⁹ *Ibid.*, p. 40.

²⁴⁰ *Ibid.*, p. 40.

la prière se rapporte au registre de la parole, la souffrance, en ce qu'elle est un acte, est une sorte d'accomplissement de ces paroles ; elle rend vivante la prière.

Pourtant Jeanne n'est toujours pas en mesure de percer le mystère de ces paroles, tout en étant elle-même prête à se sacrifier – c'est-à-dire souffrir – pour épargner aux autres les malheurs de la guerre. Son refus de voir souffrir les autres, sa révolte contre la guerre et ses malheurs, contre la damnation continue des âmes, le risque de voir la France entre les mains des Anglais, sa conviction de pouvoir réussir dans sa mission, sa foi en l'acte libérateur et son orgueil quant à vouloir, à tout prix, vaincre le Mal mieux que le Christ lui-même sont plus forts que son humilité et sa soumission aux ordres divins et à la volonté divine.

Dans le drame de 1897, la question de la souffrance n'est traitée que dans la première partie de la trilogie ; elle est d'abord un des méfaits de la guerre et constitue ainsi l'objet de tout ce qui préoccupe Jeanne, à savoir : trouver une solution pour remédier aux malheurs des autres et mettre fin à la guerre. La souffrance est donc décrite comme étant l'objet principal de la révolte de Jeanne. De même, après avoir reçu l'ordre de Dieu de partir à la guerre pour combattre les Anglais, Jeanne a longtemps hésité devant la grandeur de la mission. Pourtant, c'est la souffrance qui constitue le motif principal de son acte et l'emporte, chez Jeanne, sur la mission divine.

Quant à la deuxième sorte de souffrance, considérée comme une condition du salut puisqu'elle participe à la souffrance du Christ, elle est mentionnée directement par Madame Gervaise comme un exemple à suivre afin de sauver les âmes de la perdition : prêcher, prier et souffrir en attendant de Dieu le couronnement de ces actes. De même, Hauviette a tenu les mêmes propos que Madame Gervaise en essayant de convaincre Jeanne de l'inutilité de son malheur et de sa révolte puisque tout dépend de la volonté de Dieu : « il nous exauce à sa volonté. »²⁴¹, il « bén[it] les moissons », mais « il faut d'abord que nous ayons fait les semailles »²⁴². Ainsi mue par son devoir de sauver son pays, toujours révoltée et loin de pouvoir accepter la volonté divine, Jeanne part à la bataille tout en ayant la conviction que son geste doit aboutir à la disparition du Mal et de la souffrance de la surface de la terre. Toutefois, l'alternance de ses victoires et défaites met fin au récit de la souffrance pour déclencher celui du désespoir et de l'angoisse. Jeanne a souffert, mais au lieu de s'en remettre à la volonté divine, elle a toujours voulu compter sur ses propres efforts humains, et son action humaine a avorté.

Contrairement au drame, le **Mystère** ne se préoccupe plus des histoires de la bataille menée contre les Anglais. Ici la souffrance reçoit pleinement son sens en ce qu'elle est une participation à la Passion du Christ. Le **Mystère** s'ouvre sur le signe de la croix et la récitation du **Notre Père**, suivis par une prière personnelle qui exprime l'angoisse de Jeanne devant la perdition qui règne sur la surface de la terre après quatorze siècles de chrétienté : « faudra-t-il que votre Fils soit mort en vain. »²⁴³, « on dirait que votre règne s'en va »²⁴⁴. Jeanne s'affole devant le silence de Dieu : « si on voyait poindre seulement le jour de votre règne. »²⁴⁵, car la misère, l'impiété et le blasphème ravagent le monde et rendent inefficaces tous les efforts humains : « Qu'importent nos efforts d'un jour ? qu'importent nos

²⁴¹ *Ibid.*, p. 34.

²⁴² *Ibid.*, p. 34.

²⁴³ PÉGUY, Charles, *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, *op.*, *cit.*, p. 371.

²⁴⁴ *Ibid.*

²⁴⁵ *Ibid.*, p. 370.

charités ? »²⁴⁶. Ainsi le malheur qui menace la France s'agrandit-il pour s'étendre au monde entier comme un flot qui monte au risque d'engloutir les âmes dans la perdition : « c'est toujours le salut qui perd, et c'est toujours la perdition qui gagne. Tout n'est qu'ingratitude, tout n'est que désespoir et que perdition. »²⁴⁷, « Il ne faut qu'un instant pour faire damner une âme. Il ne faut qu'un instant pour une perdition. »²⁴⁸.

Lors de son entrevue avec Hauviette, les interrogations sur la souffrance, le Mal, la guerre, le long silence de Dieu et les chemins à suivre afin de libérer l'humanité du joug du supplice, mettent l'accent sur l'écart qui sépare Jeanne de ses amies ; alors qu'Hauviette travaille comme elle joue ou comme elle prie puisque « le jeu des créatures est agréable à Dieu » et que « tout regarde Dieu, tout se fait sous le regard de Dieu ; toute la journée est à Dieu. »²⁴⁹, Jeanne ne cesse de se demander « pourquoi le bon Dieu n'exauce pas les bonnes prières. »²⁵⁰, car pour cette « âme inquiète »²⁵¹, l'arrivée des saints et la mort même du Christ sont vains : « Faudra-t-il que vous ayez envoyé votre fils en vain et sera-t-il dit que Jésus sera mort en vain, votre fils qui est mort pour nous. »²⁵².

C'est alors que Jeanne se détourne du présent pour remonter jusqu'aux temps bénis où Jésus avait vécu parmi les hommes ; dans ces temps-là, Jésus était présent dans toute son humanité. Mais Jeanne éprouve un vif regret à savoir que le privilège de pouvoir contempler le Christ dans son humanité a été accordé à ceux qui vivaient dans cette époque :

Mais vous autres, vous seuls, vous avez vu, vous avez touché, vous avez saisi ce corps humain dans son humanité, dans notre commune humanité, marchant et assis sur la terre commune. [...] c'est cela qui ne fut donné qu'une fois, c'est cela qui n'a pas été donné à tout le monde.²⁵³

Des siècles de chrétienté et des siècles de prières n'ont pas pu avoir la chance qu'un simple homme, ou le dernier des pécheurs, a eue du simple fait qu'il vivait dans les temps où Jésus était venu au monde. Mais il ne s'agit pas seulement de voir ou de toucher le Christ ; pour Jeanne, la consolation n'est venue qu'une seule fois dans le temps, et tout après n'était que malheur et perdition. C'est pourquoi, participer à la Passion du Christ, symbolisée dans le **Mystère** par le fait de porter la croix de Jésus, lui semblait une grande faveur accordée au hasard à un simple homme qui passait à ce moment précis :

Heureux celui qui se trouva là, juste au moment où il fallait porter sa croix, l'aider à porter sa croix, une lourde croix, sa vraie croix, cette lourde croix de bois, sa croix de supplice, une lourde croix bien charpentée. [...] Combien d'hommes depuis, des infinités d'hommes dans les siècles des siècles auraient voulu être là, à sa place, avoir passé, être passés là juste à ce moment-là. Juste là. Mais

²⁴⁶ *Ibid.*, p. 382.

²⁴⁷ *Ibid.*, p. 384.

²⁴⁸ *Ibid.*, p. 393.

²⁴⁹ *Ibid.*, p. 395.

²⁵⁰ *Ibid.*, p. 397.

²⁵¹ *Ibid.*, p. 398.

²⁵² *Ibid.*, p. 399.

²⁵³ *Ibid.*, p. 404.

voilà, il était trop tard, c'était lui qui était passé, et dans l'éternité, dans les siècles des siècles, il ne donnerait pas sa place à d'autres ; [...].²⁵⁴

Car, porter la croix de Jésus, c'est prendre part à l'action du salut ; participer à la Passion du Christ et à sa souffrance. Celui qui a porté la croix de Jésus a pris une part – toute insignifiante soit-elle face à la grandeur de la Passion du Christ – dans la souffrance humaine du Sauveur. Pour Jeanne, cet événement est unique dans le temps ; l'Incarnation du Christ est une et depuis, le monde est en proie aux malheurs : « Jésus, Jésus, nous serez-vous jamais ainsi présent. Si vous étiez là, Dieu, ça ne se passerait tout de même pas comme ça. »²⁵⁵. Juste à ce moment-là, Madame Gervaise intervient pour reprendre la méditation de Jeanne en affirmant la présence de Dieu au monde :

Il est là. Il est là comme au premier jour. Il est là parmi nous au jour de sa mort. Éternellement il est là parmi nous autant qu'au premier jour. Éternellement tous les jours. Il est là parmi nous dans tous les jours de son éternité. Son corps, son même corps, pend sur la même croix ; Ses yeux, ses mêmes yeux, tremblent des mêmes larmes ; Son sang, son même sang, saigne des mêmes plaies ; Son cœur, son même cœur, saigne du même amour. Le même sacrifice fait couler le même sang.²⁵⁶

Un dialogue s'engage alors où deux mouvements semblent évoluer dans deux directions différentes : d'un côté Madame Gervaise essaie d'ouvrir les yeux de Jeanne sur l'amour de Dieu, en vain ; de l'autre, Jeanne, ne comprenant toujours pas le mystère de cet amour marqué par la damnation et la perdition, s'acharne à lutter contre l'Église et contre Dieu même, car la destruction, la profanation du corps et du sang de Jésus continuent : « Faire servir au péché même le corps même, le corps sacré de Jésus. »²⁵⁷. Pour elle, la damnation, en empruntant le même trajet que la Rédemption, c'est-à-dire la souffrance, se sert d'elle pour légitimer sa présence dans le monde ; l'acceptation de la souffrance, requise pour le salut, n'est aux yeux de Jeanne qu'un prétexte qu'alléguait Madame Gervaise, Hauviette et les autres pour justifier leur silence et leur passivité devant les crimes commis contre l'humanité. En cherchant un remède à la perdition des âmes, en priant pour les âmes des autres, en faisant la charité aux nécessiteux, Jeanne se découvre impliquée dans cette histoire de Mal universel ; avec Madame Gervaise, ainsi que tous les autres qui ne font rien pour « tuer la guerre »²⁵⁸, elle s'accuse et accuse les autres d'être les complices et mêmes les auteurs du Mal :

[...], nous sommes les complices de tout cela [...], nous sommes les tourmenteuses des corps et les danneuses des âmes. [...] Complice, complice, c'est comme auteur. [...] Celui qui laisse faire est comme celui qui fait faire. [...] Celui qui commet un crime, il a au moins le courage de le commettre. Et quand on le laisse faire, il y a le même crime ; c'est le même crime ; et il y a la lâcheté par-dessus.²⁵⁹

²⁵⁴ *Ibid.*, p. 406.

²⁵⁵ *Ibid.*, p. 412.

²⁵⁶ *Ibid.*, p. 412.

²⁵⁷ *Ibid.*, p. 418.

²⁵⁸ *Ibid.*, p. 419.

²⁵⁹ *Ibid.*, p. 419.

D'ailleurs, le désespoir de Jeanne est au paroxysme lorsque Madame Gervaise l'accuse d'avoir manqué sa première communion et l'incite à avouer l'état de détresse de son âme : « **Tous (sic)** ceux que j'aimais sont absents de moi. »²⁶⁰. Épuisée par les malheurs, son âme se donne à la mort : « [...] je sens pour bientôt venir ma mort humaine. [...] O que vienne au plus tôt, mon Dieu, ma mort humaine. »²⁶¹.

Entre la souffrance comme cause de la révolte et la souffrance comme condition du salut, c'est la vie tout entière de Jésus, racontée par Madame Gervaise, qui se glisse dans un chant de célébration à la souffrance humaine, vivante, bienfaitrice, salvatrice, dans un mouvement continu qui remonte au Sauveur. Mais il ne s'agit pas que de célébration ; en enseignant la souffrance, Jésus lui-même savait qu'il ne sauverait pas les damnés, ceux dont la souffrance est à jamais perdue. Le thème de la Passion éclate et fait taire les voix de la révolte. Tout y est ; Incarnation, crucifixion et Rédemption. Ce long poème, déclenché par la douleur et la plainte de Jésus devant son impuissance à sauver les damnés, est nourri à la fois des tendres souvenirs de l'enfant Jésus ainsi que de l'état actuelle d'agonie où le dernier instant de la vie du Christ se traduit par un cri d'angoisse au lieu d'exprimer la joie du retour à la maison paternelle après avoir accompli sa mission. Il devait être heureux maintenant qu'

[...] Il venait justement de commencer à finir. Il avait accompli son temps d'humanité ; Il quittait la prison pour le séjour de gloire ; Il rentrait dans la maison de son père. [...] Un éternel baiser de son père laverait ses plaies vives, [...] Une eau pure éternelle attendait ses plaies vives.²⁶²

C'est donc à ce moment précis où tout devait rentrer dans l'ordre, où Jésus allait recouvrer son éternité qu'éclate cette clameur désespérée :

Cri comme si Dieu même eût péché comme nous ; [...] Comme si même Dieu eût péché comme nous. Et du plus grand péché. Qui est de désespérer. Le péché du désespoir.²⁶³

Jeanne et Madame Gervaise suivent la pensée de Jésus mourant qui repasse sa vie entière ; elles contemplant la naissance joyeuse et tant attendue du Sauveur, l'avènement glorieux du fils de l'homme sans pour autant oublier l'actuelle douleur de mourir :

Bethlehem, Bethlehem, et toi Jérusalem. Vie commencée à Bethlehem et finie à Jérusalem. Vie comprise entre Bethlehem et Jérusalem. Vie inscrite entre Bethlehem et Jérusalem. Il revoyait l'humble berceau de son enfance. Vie commencée à Bethlehem et qui ne finit point à Jérusalem.²⁶⁴

Chez Péguy, tout dans l'évocation de cet instant de naissance semble recréer l'instant présent d'agonie : Bethlehem rappelle Jérusalem ; les cris de joie de la naissance de Jésus rappellent sa souffrance, son chemin de croix, sa Passion et sa clameur douloureuse au moment de sa mort :

²⁶⁰ *Ibid.* , p. 424.

²⁶¹ *Ibid.* , p. 425.

²⁶² *Ibid.* , pp. 433-434.

²⁶³ *Ibid.* , p. 439.

²⁶⁴ *Ibid.* , p. 437.

Il revoyait l'humble berceau de son enfance, La crèche, Où son corps fut couché pour la première fois ; Il prévoyait le grand tombeau de son corps mort, Le dernier berceau de tout homme, Où il faut que tout homme se couche.²⁶⁵

Le chant de célébration s'interrompt soudain pour céder la place au thème de la clameur ; la sérénité est brusquement remplacée par la lamentation du Christ sur les éternels damnés. Madame Gervaise s'était plu à raconter la vie paisible de l'enfant Jésus, de sa naissance et de la joie qui l'avait accompagnée. Mais soudain le thème du cri refait surface et engloutit tous les autres souvenirs tendres de l'enfance. Ainsi, même Jésus, le Sauveur, s'est retrouvé impuissant à forcer les portes de l'enfer.

Renversement des valeurs ; à la question angoissée de Jeanne : « Alors, madame Gervaise, qui faut-il donc sauver ? Comment faut-il sauver ? »²⁶⁶, la longue méditation sur la Passion du Christ semble avoir répondu ; la Passion du Christ a, une fois pour toutes, ouvert la voie vers le salut, elle a donné aux hommes la possibilité de vaincre le Mal et de reprendre contact avec un monde nouveau, innocent et renouvelé sans cesse parce que créé et purifié par la présence éternelle du Christ. Mais encore faut-il savoir garder ce contact et protéger ce qui a été acquis de tout ce qui puisse l'altérer ou le briser, car « il ne faut qu'un instant pour une perte. »²⁶⁷. En devenant homme, Jésus a voulu annoncer à l'humanité que la voie est de l'imiter : le Mal ne peut être vaincu qu'en assumant pleinement sa condition d'homme, qu'en s'humiliant, qu'en souffrant de la souffrance humaine, à l'image de la souffrance de Jésus qui, seule, donne à l'humain la possibilité de communiquer avec le divin et de participer à l'œuvre salvatrice. Dieu a donné à l'homme la possibilité d'entrer en contact avec lui et de s'abreuver aux sources éternelles de la création ; mais c'est de l'homme seul que dépend le soin de maintenir le lien avec le divin, de le garder intact par le biais de la prière et de l'espérance ; l'humain est perdu sans le divin. Être homme, implorer le secours divin, prier dans la communion, souffrir pour sauver les autres, se soumettre à la volonté divine, bref, assumer sa condition humaine en s'humiliant et en travaillant pour pouvoir accomplir ce qui a éternellement été donné par le Christ, voici ce que le **Mystère** voulait enseigner à travers les longues méditations sur les scènes de la vie et de la Passion de Jésus. Face au Mal, à la destruction, à la souffrance et à l'abandon, il y a une promesse d'éternité : « Nous sommes de l'Église éternelle. Nous sommes dans la chrétienté éternelle. [...] Que pesent des siècles de siècles du temps en face de l'éternité. »²⁶⁸.

Dans la suite inédite du **Mystère de la charité**, nous retrouvons Jeanne enfin prête à s'acquitter de sa mission toute armée de cette vaillance neuve qu'elle avait tant demandée et que la joie de l'espérance lui a enfin procurée. Le signe attendu est arrivé ; le Mont Saint-Michel est délivré, Jeanne n'a plus qu'à rendre grâce à Dieu et prier dans la joie :

Mon Dieu c'est comme si tout était neuf, comme si tout commençait depuis demain matin. C'est comme si le monde sortait de vos mains fraîches, comme si la création sortait toute fraîche de vos divines mains, comme si la création coulait toute vive de vos mains. C'est comme si le salut coulait de vos mains fraîches, comme si la rédemption coulait toute vive de vos plaies. Tout est neuf, mon Dieu,

²⁶⁵ *Ibid.*, pp. 441-442.

²⁶⁶ *Ibid.*, p. 488.

²⁶⁷ *Ibid.*, p. 393.

²⁶⁸ *Ibid.*, p. 525.

tout recommence, tout commence. Tout est ouvert. Le monde est neuf, le monde est jeune, le monde est nouveau. La création commence demain matin.²⁶⁹

Ainsi Jeanne ne se voit plus délaissée en face de l'abandon, du dépérissement, du Mal et de la damnation ; en imitant Jésus, en faisant sa vocation comme il a fait sa Passion, Jeanne est introduite à la communion des saints. Se faisant homme, Jésus a ouvert la voie de la souffrance, de la prière, de la liberté et du salut. Toutes les prières et toutes les souffrances remontent jusqu'à lui. Il y avait d'abord eu Jésus, puis ces milliers de saints qui rattachent les générations de sainteté jusqu'à nous autres qui prenons la suite. Toute prière qui imite celle de Jésus est une prière en communion qui remonte à lui et participe à celle de tous les autres, saints, fils et successeurs.

La communication par la souffrance

La dimension sacrée de l'existence

Péguy met en scène une petite fille de treize ans, une paysanne, une paroissienne de la paroisse de Domremy : Jeanne. Dans le drame ainsi que dans le *Mystère*, Péguy fait entendre la plainte angoissée de cette âme que l'espérance n'a pas encore illuminée ; sa vie est une prière continue dans une tentative d'apaiser sa conscience et de retrouver la sérénité dans un monde ravagé par la guerre. C'est Hauviette qui lui parle :

Oui Jeannette, ma belle, je fais ma prière, mais toi tu ne sors pas de la faire, tu la fais tout le temps, tu n'en sors pas, tu la fais à toutes les croix du chemin, l'église ne te suffit pas. Jamais les croix des chemins n'avaient tant servi...²⁷⁰

Jeanne prie pour les autres, elle se considère responsable de tous les malheurs qui s'abattent sur l'humanité. Mais sa prière, pense-t-elle, est toujours vaine : le Mal est toujours présent, et Jeanne se retrouve de plus en plus impliquée dans le malheur des autres. Sa responsabilité est, de même, accentuée par le fait qu'elle ne réussit qu'à prier et qu'à faire des œuvres de charités inefficaces.

Dans le *Mystère*, et par la méditation sur la vie et sur la Passion du Christ, elle essaie de trouver un soulagement à sa propre douleur. L'appel à une présence divine serait, pour elle, l'unique solution contre les malheurs. Mais cette présence ne se manifeste pas : « O mon Dieu si on voyait seulement le commencement de votre règne. »²⁷¹ Le spectacle du Mal, l'enfer, la damnation, l'injustice l'empêchent de se tourner vers Dieu ; elle se révolte et sa prière débouche sur le blasphème :

[...] de combien il sen faut que votre règne arrive. [...] de combien il s'en faut que votre règne arrive au royaume de la terre. [...] de combien il s'en faut que votre volonté soit faite ; de combien il s'en faut que nous ayons notre pain de chaque jour. De combien il s'en faut que nous pardonnions nos offenses ; et que nous ne succombions pas à la tentation ; et que nous soyons délivrés du mal.²⁷²

²⁶⁹ PÉGUY, Charles, *Le Mystère de la vocation de Jeanne d'Arc*, op., cit., p. 1229.

²⁷⁰ PÉGUY, Charles, *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, op., cit., p. 375.

²⁷¹ *Ibid.*, p. 370.

²⁷² *Ibid.*, p. 370.

Jeanne s'attaque de même à l'œuvre du temps dont l'emprise n'a même pas épargné la présence du Christ :

Mais vous autres, vous seuls, vous avez vu, vous avez touché, vous avez saisi ce corps humain dans son humanité, dans notre commune humanité, marchant et assis sur la terre commune. [...] et c'est cela qui ne fut donné qu'une fois, c'est cela qui n'a pas été donné à tout le monde.²⁷³

Aux yeux de Jeanne, seule une présence divine est capable de mettre fin aux malheurs. Pourtant, cette même présence s'est avérée incapable de délivrer le monde du péché : « La consolation est venue, et la consolation n'a point consolé. »²⁷⁴. La solution serait donc dans une nouvelle révélation, une nouvelle Incarnation, symbolisée par l'envoi d'une nouvelle sainte. Quant à Hauviette, elle s'oppose à l'idée qu'il pourrait y avoir de « révélations particulières »²⁷⁵. Pour elle, il n'y a qu'une Incarnation dans le temps et pour tout le monde :

Or il y a quatorze siècles que l'on a fait battre le ban du salut. [...] Le bon Dieu a appelé tout le monde, il a convoqué tout le monde, il a nommé tout le monde. Sa Providence pourvoit. Sa Providence prévoit. Sa Providence veille sur tout le monde, voit sur tout le monde.²⁷⁶

Jésus est donc venu une seule fois dans le temps, mais il est toujours présent parmi nous. Selon Hauviette, la communion des saints est une preuve irrévocable de la présence du Christ au monde :

Il y a la communion des saints ; et elle commence à Jésus. Il est dedans. Il est à la tête. Toutes les prières, toutes les épreuves ensemble, tous les travaux, tous les mérites, toutes les vertus ensemble de Jésus et de tous les autres saints ensemble, toutes les saintetés ensemble travaillent et prient pour tout le monde ensemble, pour toute la chrétienté, pour le salut de tout le monde. Ensemble.²⁷⁷

Mais Jeanne est sourde aux appels d'Hauviette ; sa prière ne trouve pas d'écho chez Dieu, sa charité ne sert qu'à mesurer l'ampleur du Mal. Comment pourrait-elle donc accepter la volonté divine qui se refuse à sauver ? La vanité de ses prières et de sa charité l'a plongée dans une angoisse excessive au point de tuer chez elle le goût de vivre. Sa foi profonde et le fait d'être inutile à aider les autres à s'échapper de leur condition malheureuse ont accentué chez elle le sentiment de culpabilité, ont élargi sa responsabilité, ont divisé son âme en la dressant contre Dieu.

C'est à ce stade que Madame Gervaise intervient : sans pouvoir trouver des réponses directes aux interrogations affolées de Jeanne, sa spiritualité contemplative, sa confiance en Dieu s'imposent et font face à la révolte de celle-ci. À la prétention de Jeanne, selon laquelle ses prières et ses charités seraient vaines, Madame Gervaise oppose l'efficacité de la prière ; au refus de se soumettre à la volonté divine, elle enseigne l'abandon et la confiance.

Dans un style où s'alternent la prose et le vers, Madame Gervaise raconte l'histoire de la Passion du Christ en s'attardant sur les différentes étapes de son expérience humaine :

²⁷³ *Ibid.*, p. 404.

²⁷⁴ *Ibid.*, p. 407.

²⁷⁵ *Ibid.*, p. 388.

²⁷⁶ *Ibid.*, p. 389.

²⁷⁷ *Ibid.*, p. 390.

son enfance, son Incarnation, sa vie, son métier, sa souffrance, sa mort, mais aussi sa résurrection. C'est donc à travers les longues pages consacrées à la célébration de la vie du Christ que Péguy-Gervaise essaie d'assimiler la vie humaine, ainsi que la souffrance humaine de tous les hommes à celles de Jésus. Il ne s'agit plus là d'une expérience unique : du fait que Jésus lui-même a voulu partager l'expérience des hommes, toute la vie humaine s'y est trouvée impliquée. Considérée à la lumière de la souffrance de Jésus, la souffrance humaine s'en trouve sanctifiée et même justifiée. Car Jésus, le maître à sauver, a souffert pour le salut de l'humanité ; la souffrance des hommes, en imitant celle du Christ, participe, de même, au salut de l'humanité entière.

Exaltation de la souffrance, voilà le vrai sens du long poème du **Mystère** ; car c'est exactement par l'échec apparent de la Rédemption, par le Mal, par la damnation et par le péché que la souffrance humaine de Jésus, et par conséquent, la souffrance humaine toute entière, s'explique et reçoit sa plénitude : la souffrance humaine de Jésus a, une fois pour toutes, parlé pour tout le monde ; désormais, toute la souffrance des hommes s'y apparente.

Mais, outre le fait de justifier la souffrance humaine, la souffrance du fils de l'homme en est, au regard de la foi, une consécration qui lui donne sa plénitude et sa signification. Là où Jeanne ne voyait qu'un échec de la Rédemption, qu'une faillite de la consolation, qu'une défaite du salut, Madame Gervaise découvre, au contraire, une victoire mystérieuse, une source de grâces. Car l'accomplissement de la Passion de Jésus a ouvert la voie à un

[...] trésor de promesses. D'un seul coup, du premier coup Jésus a tenu toutes les promesses. [...]. C'est à nous qu'elles furent données. C'est à nous qu'elles furent promises. Et c'est de nous en définitive que dépend leur accomplissement, c'est de nous qu'elles attendent leur couronnement.²⁷⁸

Seuls les êtres illuminés par l'espérance ont la chance de saisir le sens de ce « mystère d'amour », alors que les révoltés n'y verront qu'une « réalité insupportable »²⁷⁹.

À travers le **Mystère de la Charité**, Péguy a voulu décrire la transformation d'un être travaillé par la grâce, la révolte qui débouche sur l'angoisse avant de connaître l'Espérance. C'est au seuil de l'Espérance que le **Mystère** prend fin, avant même de voir s'épanouir les bourgeons de l'Espérance. Le **Mystère** ne fait qu'allusion à cette vertu de la religion, jaillie du fond de la souffrance et de l'excès de la peine. Il est vrai que, pour Madame Gervaise, le remède aux malheurs, la seule solution efficace contre le Mal universel serait l'imitation du Christ, c'est-à-dire, l'imitation de sa souffrance. Mais une âme révoltée, comme celle de Jeanne, voit mal comment cette même souffrance qui la révolte tant puisse être l'unique voie vers le salut ? À la fin du **Mystère**, Madame Gervaise sort, mais elle rentre au début du **Porche** pour dire que tout ne s'arrête pas là. C'est, en effet, dans le **Porche** que le mystère va être levé, que les ambiguïtés vont être éclairées et les réalités vont pouvoir enfin être appelées par leurs vrais noms. La souffrance est un Mal, mais c'est la souffrance de Jésus qui la convertit en une source de grâces. Pourtant, et sans s'appareiller de l'Espérance, cette souffrance reste stérile ; imiter Jésus, c'est d'abord l'imiter dans sa souffrance, mais c'est surtout l'imiter dans son Espérance :

Jésus comme un homme a connu l'inquiétude humaine, Jésus fait homme, Il a connu ce que c'est que l'inquiétude au cœur même de la charité, L'inquiétude rongearite au cœur d'une charité ainsi véreuse, Mais aussi il a connu ce que c'est que la toute première pointe de la poussée de l'espérance. Quand la jeune

²⁷⁸ *Ibid.*, p. 521.

²⁷⁹ ONIMUS, Jean, *Introduction aux "Trois Mystères" de Péguy*, *op. cit.*, p. 36.

vertu espérance commence à pousser au cœur de l'homme, Sous la rude écorce, Comme un premier bourgeon d'avril.²⁸⁰

Car, en se faisant homme, Dieu a donné à l'humanité entière la chance de se racheter, en lui donnant l'exemple à suivre pour pouvoir se sauver. Dieu a ouvert la voie au salut. Par le truchement de l'Incarnation, Dieu a eu confiance en l'homme ; il a placé entre ses mains les secrets du salut :

Singulier renversement, singulier retournement, c'est le monde à l'envers. Vertu de l'espérance. Tous les sentiments que nous devons avoir pour Dieu, C'est Dieu qui a commencé de les avoir pour nous. C'est lui qui s'est mis à ce point, sur ce pied, qui a été mis, qui a souffert d'y être mis, à ce point, sur ce pied, de commencer de les avoir pour nous.²⁸¹

Mais le salut ne peut s'opérer sans la libre coopération de l'homme ; Dieu a eu confiance en nous en nous confiant son fils, il dépend à présent de nous de lui faire confiance en retour, de se soumettre à sa volonté et d'espérer :

Jésus-Christ, mon enfant, n'est pas venu pour nous dire des fariboles. [...] Mais il nous a donné des paroles vivantes À nourrir.²⁸² **[...] Il dépend de nous que l'infini ne manque pas du fini. Que le parfait ne manque pas de l'imparfait. [...] Que le grand ne manque pas du petit, Que le tout ne manque pas d'une partie, Que l'infiniment grand ne manque pas de l'infiniment petit. Que l'éternel ne manque pas du périssable. Il manque de nous, (c'est une dérision), il manque de nous que le Créateur Ne manque pas de sa créature.**²⁸³

Voilà la morale du **Mystère** cachée derrière le chant de célébration à la souffrance. Cette morale, que Jeanne n'est pas encore en mesure de saisir, éclatera au début du **Porche** dans cet instant même où la lumière de la grâce viendra éclairer l'horizon.

Par l'Incarnation, non seulement la souffrance, mais c'est l'existence humaine toute entière qui s'est retrouvée sanctifiée. La prière n'est plus une prière pour soi, mais une prière en communion ; elle n'est plus une prière de détresse, mais une prière dans la joie ; le temporel et l'éternel sont à jamais liés ; la terre est le commencement du Ciel ; la Rédemption n'est plus une défaite devant le Mal universel, elle est, en revanche, à l'origine de l'espérance chrétienne.

Le sens de l'Incarnation

On parle toujours, dit Dieu, de l'imitation de Jésus-Christ (sic) Qui est l'imitation, La fidèle imitation de mon fils par les hommes. Et j'en ai connu et j'en connaîtrai des imitations si fidèles, dit Dieu, Et si approchées, Que moi-même j'en demeure saisi d'admiration et de respect. Mais enfin il ne faut pas oublier Que mon fils avait commencé par cette singulière imitation de l'homme. Singulièrement fidèle. Qui elle fut poussée jusqu'à l'identité parfaite. Quand si fidèlement si

²⁸⁰ PÉGUY, Charles, *Le Porche du Mystère de la deuxième vertu*, op. cit., p. 571.

²⁸¹ *Ibid.*, p. 611.

²⁸² *Ibid.*, pp. 587-588.

²⁸³ *Ibid.*, p. 597.

parfaitement il revêtit le sort mortel. Quand si fidèlement si parfaitement il imita de naître. Et de souffrir. Et de vivre. Et de mourir.²⁸⁴

Grâce à l'Incarnation, Dieu n'est plus cet être glorieux dans son ciel lointain ; il est Jésus. Il participe à l'univers humain et en connaît tous les secrets. Dans ce monde habité par le Mal et habitué à l'injustice, l'homme ne se sent plus seul. Dieu a compris toutes les faiblesses de la nature humaine, il s'est rapproché de l'homme et a partagé son expérience. Il a de même connu la détresse et l'angoisse, il s'est affolé de la désespérance humaine. Il a désespéré plus que les hommes eux-mêmes en les dépassant dans leur propre malheur. Mais c'est surtout de cet excès de misère que jaillit la Rédemption ; la misère n'est plus une pure expérience humaine ; en la partageant, Jésus a assumé toute la misère humaine ; il l'a consacrée et, en tant que Dieu, il a connu la grandeur humaine.

Face au Mal universel, au dépérissement, à la damnation et à l'injustice humaine, les personnages de Péguy se sentent concernés et impliqués. Ils essaient de trouver un remède au malheur, mais pas une seule fois, ils ne sont tentés de fuir leur condition humaine. Pour sauver les âmes des damnés, Jeanne va jusqu'à invoquer sur elle la damnation éternelle. Même Hauviette qui ne semble pas préoccupée par les malheurs des autres autant que l'est Jeanne, n'a jamais été tentée par l'évasion : elle mène la vie d'une chrétienne de l'espèce ordinaire, elle fait sa prière et s'en remet à la volonté divine :

On fait ses deux prières comme on fait ses trois repas. [...]. On ne mange pas toute la journée. On ne fait pas sa prière toute la journée.²⁸⁵ ***Je suis dans la main du bon Dieu. Nous sommes dans la main du bon Dieu, tous, et la terre, entière, est dans la main du bon Dieu.***²⁸⁶

Pour Péguy, il ne s'agit donc aucunement de fuir sa condition humaine, mais de l'assumer pleinement. Jésus rendu homme a, d'un seul coup, assumé toute la misère de la terre. Et c'est exactement cette misère, cet abaissement de la condition humaine qui fait la grandeur de l'homme, car l'Espérance est un fruit de l'Incarnation ; elle résulte du fait de donner un éternel au temporel, c'est-à-dire, sacraliser tout le décor de la vie.

La souffrance comme source d'espérance

Face à la perte temporelle, nous l'avons dit, il y a la prière et la souffrance humaine, communes à tous les hommes et qui participent à la prière et à la souffrance de Jésus. Face à la perte temporelle, il y a les promesses d'éternité qui attendent leur accomplissement des hommes.

Tout au long du ***Mystère***, Madame Gervaise essayait d'obtenir de Jeanne un mouvement de confiance, mais en vain. Jeanne est trop entêtée d'espoir immédiat pour pouvoir réussir à espérer gratuitement et sans motif. Ainsi le ***Mystère*** s'est achevé dans le comble de la misère ; Jeanne a voulu sauver le monde de la détresse, elle ne se sent pas orgueilleuse, elle est lucide et non résignée comme le sont, d'après elle, la plupart des habitants de son village ; comme le sont Hauviette et Madame Gervaise dont l'humilité se confond, dans la pensée de Jeanne, avec de la lâcheté.

Pour elle, le motif qui lui dicte son action est juste ; Dieu doit la seconder dans sa besogne. Elle attend de son effort l'accomplissement immédiat de ses vœux. Mais lorsque

²⁸⁴ PÉGUY, Charles, *Le Mystère des Saints Innocents*, op. cit., p. 692.

²⁸⁵ PÉGUY, Charles, *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, op., cit., p. 374.

²⁸⁶ *Ibid.*, p. 377.

son œuvre avorte, elle souffre de l'absence, de l'abandon, de la solitude et son âme se livre au désespoir et au blasphème. Jeanne a la foi, elle a la charité, mais il lui manque l'Espérance. Et lorsque sa charité se révèle vaine, elle s'irrite, s'offense et désespère de la vie :

O s'il faut, pour sauver de la flamme éternelle Les corps des morts damnés s'affolant de la souffrance, Abandonner mon corps à la flamme éternelle, Mon Dieu, donnez mon corps à la flamme éternelle ; Mon corps, mon pauvre corps, à cette flamme qui ne s'éteindra jamais. Mon corps, prenez mon corps pour cette flamme. Mon chétif corps. Mon corps qui vaut si peu, qui compte si peu. Qui ne pèse pas lourd. Mon pauvre corps qui a si peu de prix.²⁸⁷

Dans le ***Mystère***, le manque de confiance chez Jeanne est un avatar de son orgueil ; elle est entêtée de gloire – « Qui connaîtra jamais cette petite paroisse de Domremy. Qui saura jamais seulement le nom de cette petite paroisse de Domremy. Qui saura seulement qu'elle a jamais existé. »²⁸⁸ –, elle rêve d'une réussite immédiate et pour cela elle refuse de faire comme les autres qui se remettent dans les mains de Dieu. Elle n'entend compter que sur ses propres moyens pour réparer le malheur.

Jeanne considère la création d'un point de vue humain : tout y est périssable. En vain Madame Gervaise essaie de lui ouvrir les yeux sur le véritable sens de l'existence après avoir accueilli le corps et l'expérience humaine du Christ, et, par conséquent, la portée sacrée que la vie humaine a acquise à jamais. Pourtant, et dans ce décor de la vie où règne l'abandon et l'injustice, comment, si l'on est comme Jeanne, une âme inquiète et insatiable, ne pas s'affoler devant ce silence de la divinité ?

C'est justement ce manque d'humilité, ce manque de confiance chez Jeanne qui a dicté à Péguy la création du ***Porche*** et des ***Innocents***. Dans ces deux poèmes où s'entrelacent des multitudes de chants de célébration – l'Incarnation, la liberté, la grâce, l'Espérance, l'enfance, l'innocence, la nuit, la confiance, etc. – le sentiment de vide sur lequel s'est achevé le ***Mystère*** va être anéanti pour céder la place au bourgeonnement de l'Espérance.

Tout aux longs des deux prochains ***Mystères***, Madame Gervaise va revenir sur la question de l'espérance, dans une tentative de réveiller chez Jeanne l'enfant qui se cache derrière cette âme dévorée d'inquiétude. Pourtant, la nouveauté du vocabulaire qu'elle emploie ne s'écarte pas de celui du ***Mystère*** ; lorsque la célébration de la souffrance du Christ ne fait qu'attiser la colère et la révolte chez Jeanne, le chant de l'Espérance – cette vertu qui libère l'homme du poids de la responsabilité, justement parce qu'elle lui permet de jeter sur les épaules d'un autre la pesanteur de l'avenir – apaise la colère la plus vive et introduit la sérénité et la quiétude dans l'âme.

Non seulement associée à l'Incarnation, c'est-à-dire au fait que Dieu lui-même, en partageant la misère humaine, lui a donné une dimension sacrée ; dans le ***Porche***, l'espérance est associée à la liberté. Il s'agit d'abord de la liberté divine ; en créant le monde, Dieu y a introduit la liberté pour mieux être aimé et pour que le monde humain ne soit pas habité par des esclaves :

Aime-t-on à être aimé par des esclaves. [...] Quand une fois on a connu d'être aimé librement, les soumissions n'ont plus aucun goût. Quand on a connu d'être

²⁸⁷ *Ibid.*, p. 426.

²⁸⁸ *Ibid.*, pp. 400-401.

aimé par des hommes libres, les prosternements d'esclaves ne vous disent plus rien.²⁸⁹

De ce fait, Dieu ne peut plus imposer son ordre ; il n'est plus ainsi responsable des malheurs qui s'abattent sur les hommes. En revanche, Dieu cherche à sauver l'homme sans pour autant exposer sa liberté. C'est donc de l'homme que dépend la continuité de la chrétienté ainsi que la réussite de la Rédemption.

Dans l'éloge à la nuit, Dieu s'émerveille devant sa propre création :

O nuit, ma plus belle invention, ma création auguste entre toutes. Ma plus belle créature. Créature de la plus grande Espérance.²⁹⁰

La nuit est considérée ici comme une marque de confiance en Dieu ; elle est une source de vitalité, alors que l'inquiétude est le symbole d'un manque de confiance, un manque d'humilité tout en étant, aux yeux de Dieu, un grand péché :

[...]. Or on me dit qu'il y a des hommes Qui travaillent bien et qui dorment mal. Qui ne dorment pas. Quel manque de confiance en moi. C'est presque plus grave que s'ils travaillaient mal mais dormaient bien. Que s'ils ne travaillaient pas mais dormaient, car la paresse N'est pas un plus grand péché que l'inquiétude Et même c'est un moins grand péché que l'inquiétude Et que le désespoir et le manque de confiance en moi.²⁹¹

Non seulement manque de confiance, l'inquiétude est, nous l'avons dit, une preuve d'orgueil ; trop occupée de victoire immédiate, Jeanne avait l'âme fermée à l'Espérance. Son inquiétude l'a conduite au désespoir jusqu'à ne plus voir dans l'expérience humaine du Christ qu'une preuve supplémentaire de l'injustice, de l'abandon, du Mal et de l'échec de la Rédemption. Mais c'est précisément par cette même plaie qui, sur le plan terrestre, est considérée comme une aliénation, une perte de contact, voire un détachement de la réalité, que l'Espérance va pouvoir fleurir, que la grâce va pouvoir tracer son chemin vers ce cœur endurci par un excès d'inquiétude. Et c'est exactement le cas de Jeanne au seuil du **Porche** ; chez elle l'angoisse a atteint son paroxysme jusqu'au point de se confondre avec le bourgeonnement de l'Espérance. Jeanne a longtemps oscillé entre l'angoisse et la confiance, mais, tout à coup, et par un effet brusque de la grâce, son inquiétude s'est transformée en espérance, sa méfiance en confiance, et de son ancien orgueil résulte le fait de s'en remettre à Dieu.

²⁸⁹ PÉGUY, Charles, *Le Mystère des Saints Innocents*, op. cit., pp. 715-716.

²⁹⁰ PÉGUY, Charles, *Le Porche du Mystère de la deuxième vertu*, op. cit., p. 663.

²⁹¹ *Ibid.*, p. 657.

Troisième partie Naissance et aboutissement d'un mythe

Premier chapitre Drame personnel ou histoire universelle

Dans la première partie de cette étude, nous avons essayé de définir l'image de Jeanne d'Arc à travers les siècles, depuis le commencement de sa mission et jusqu'à sa canonisation en 1920 ; le rôle qu'elle avait joué dans les différents domaines littéraires et artistiques en France ainsi que les multiples symboles qu'elle avait incarnés en servant de référence tantôt à l'Église, tantôt aux différents partis politiques et les luttes que sa mémoire avait déclenchées au sein de la communauté française. Nous avons ensuite abordé la question des sources historiques, littéraires et politiques où Péguy a puisé pour constituer la figure de sa Jeanne d'Arc. Nous avons de même étudié le contexte littéraire, politique et religieux au sein duquel la première **Jeanne d'Arc** de Péguy a pu voir le jour.

Dans la deuxième partie, nous nous sommes occupés du personnage de Jeanne d'Arc tel qu'il apparaît dans l'œuvre de Péguy : nous avons connu les raisons de la révolte et la détresse de Jeanne, nous avons pénétré avec Péguy les secrets de sa plainte, de sa charité, de sa dévotion et de son amour pour les siens. Nous l'avons rencontrée à l'aube de sa mission, nous avons assisté à ses moments de faiblesse et d'hésitation ; nous l'avons même accompagnée dans sa lutte contre les ennemis et nous avons pu la plaindre dans sa solitude après l'échec de sa mission. À travers le **Mystère**, nous avons assisté à la transformation de Jeanne sous l'œil vigilant de Madame Gervaise, au seuil du **Porche** où la voix de l'Espérance, faisant taire toutes les autres voix, transporte la création dans un chant joyeux et enfantin.

Dans cette dernière partie, – et après avoir assisté, dans la première partie, à l'élaboration d'un mythe de Jeanne d'Arc dans différents domaines de la vie en France – nous allons essayer de voir quels sont les éléments qui font de la Jeanne d'Arc de Péguy un mythe à la fois personnel et universel. Mais avant d'aborder cette figure à la fois historique et lyrique dans l'œuvre de Péguy, il importe de rappeler les principales représentations littéraires et historiques de Jeanne à travers l'histoire, afin de mieux cerner l'image traditionnelle de la Pucelle et de la confronter à l'héroïne de Péguy.

Bonne chrétienne, simple paysanne née à Domremy, Jeanne a reçu une éducation traditionnelle, celle d'une fille ordinaire dont la vie se limite aux travaux de la maison et des champs. Elle ne savait ni lire, ni écrire. Dès son enfance, elle montrait une disposition particulière à la prière ; d'après le témoignage de Jean Waterin, un ami d'enfance et laboureur à Domremy, « elle se retirait à part et parlait à Dieu, [...] fréquentait les églises et les lieux saints ; quand elle était aux champs, toutes les fois qu'elle entendait sonner la cloche, elle se mettait à genoux [...] »²⁹². Jeanne se confessait fréquemment, allait prier à l'église souvent. Un tel comportement, marqué par un excès de piété, suscitait la moquerie de ses amis. Comme les autres habitants de son village, Jeanne a entendu parler des

²⁹² PERNOUD, Régine, *J'ai nom Jeanne la Pucelle*, op. cit., p. 2.

menaces qui pesaient sur le royaume. À l'âge de treize ans, par un jour d'été de l'an 1425, elle a eu « une voix de Dieu pour [l]'aider à [se] gouverner »²⁹³. Cette voix, qu'elle identifiera par la suite comme étant celle de Saint-Michel, lui a révélé le contenu de sa mission : lever le siège d'Orléans, faire sacrer le roi Charles VII à Reims et bouter les Anglais hors de la France.

Après avoir été congédiée en 1428 par Robert de Baudricourt, capitaine de Vaucouleurs pour Charles VII, qui lui avait refusé son aide pour trouver le roi, elle réussit en 1429 à obtenir de lui une escorte armée et part pour Chinon où elle rencontre le roi. Après les multiples interrogatoires qu'elle a subis à Poitiers et l'examen de sa virginité, elle convainc le roi de sa mission. Après la libération d'Orléans, survenue le 8 mai 1429, et la prise de plusieurs communes, l'armée royale se met en route vers Reims. Le sacre du roi se déroule dans la cathédrale Notre-Dame le 17 juillet. L'étape suivante est marquée par un échec devant Paris où Jeanne a été blessée à la cuisse. Après un long séjour au château de Sully-sur-Loire, elle part, à l'insu du roi, à la rescousse des gens de Compiègne où, lors d'une sortie, elle est faite prisonnière par les troupes bourguignonnes. Conduite à Rouen alors capitale de la Normandie anglaise, elle est enfermée dans le château royal de la ville où allait se dérouler son procès qui la conduirait au bûcher.

Telles sont, d'après la légende, les grandes étapes de la vie et de la mission de Jeanne d'Arc. Cette image assez connue de la Pucelle s'inscrit dans une longue lignée de recherches qui privilégient l'étude des chroniques et des actes des procès visant, toutes, la connaissance de la vie de Jeanne. Qu'il s'agisse d'approuver ou de réfuter le caractère extraordinaire de sa mission, le souci de connaître la vérité à son égard a ouvert la voie à d'innombrables études pour essayer de cerner de plus près cette figure à la fois mythique et historique, mais qui reste mystérieuse malgré le nombre important d'ouvrages qui lui sont consacrés.

L'image de Jeanne, telle qu'elle est connue de nos jours, obéit à une représentation très répandue de son vivant ; elle a été influencée par plusieurs traditions littéraires et prophétiques ; déjà, en 1429, Christine de Pisan, dans le *Ditié de Jehanne d'arc*, un poème qui rend hommage à la Pucelle, voit en Jeanne l'accomplissement des prophéties antérieures, selon lesquelles, la France serait sauvée par une vierge²⁹⁴. Mais cette image de Jeanne s'inscrit dans une longue lignée de simples femmes du peuple qui allaient trouver le roi pour lui délivrer un message reçu de Dieu, en vue d'instaurer la paix et de rétablir l'unité du royaume ou de l'Église.

Malgré le fait qu'en ce début du XV^e siècle, il n'était pas exceptionnel de voir apparaître des femmes illuminées annonçant le salut et la paix dans le royaume, le personnage de Jeanne s'est pourtant imposé parmi les plus grandes figures de l'histoire ; cela tient d'abord au contraste entre son origine modeste – simple bergère et de surcroît illettrée – et son action qui la porte au premier rang de la société. Jacques Le Goff l'a dit fort justement : « Jeanne avait de son vivant connu une célébrité due surtout à l'étonnement de voir la Pucelle "passer de la garde des brebis à la tête des armées du roi de France". »²⁹⁵. Jeanne

²⁹³ *Ibid.*, p. 16

²⁹⁴ FRAIOLI, Deborah, "L'image de Jeanne d'Arc, que doit-elle au milieu littéraire et religieux de son temps ?", *Jeanne d'Arc, une époque, un rayonnement*, Colloque d'histoire médiévale, Orléans, oct. 1979, Paris, Éditions du CNRS, 1982, p. 191.

²⁹⁵ LE GOFF, Jacques, "Jeanne d'Arc", *Encyclopædia Universalis*, [en ligne], *Encyclopædia Universalis* S.A. 2009, disponible sur <<http://www.universalis-edu.com/>> ou <<http://www.universalis.fr/>>, [réf. du 18/11/09].

est certes une personnalité hors du commun ; depuis sa mort jusqu'à sa canonisation, elle a subi des récupérations politiques et religieuses et servi de modèle aux écrivains français.

C'est d'abord avec le procès de condamnation qu'a commencé « l'histoire de la représentation culturelle de la Pucelle »²⁹⁶ et les débats sur son histoire dans tous les domaines, histoire qui a été nourrie par le procès de réhabilitation. Au XVI^e siècle, les actes des procès ne sont plus les seules sources pour la consultation de la vie de Jeanne d'Arc : les chroniqueurs de l'époque ne cessaient de développer le mythe de la jeune bergère, devenue la patronne des catholiques. Le XVII^e siècle marque une époque négative dans la représentation de la Pucelle ; les libertins affirmaient que son histoire n'avait été qu'une pure invention des intéressés de la cour et « qu'elle n'avait été brûlée qu'en effigie »²⁹⁷. Le siècle des Lumières n'a pas été très favorable à l'image de Jeanne ; dans *La Pucelle d'Orléans* (1762), œuvre qui a connu beaucoup de succès en son temps, Voltaire représentait Jeanne sous les traits d'un personnage comique. Les scènes qui traitent du caractère surnaturel de la mission de Jeanne sont tournées en dérision. En revanche, au XIX^e siècle, la *Jeanne d'Arc* de Michelet opère une transformation radicale du personnage. Avec sa *Jeanne d'Arc* de 1853, Michelet met l'accent sur le rôle que Jeanne a joué quant à la transformation de la France ; son zèle pour sa patrie, les combats et le martyre sont à l'origine du patriotisme populaire ; son acte libérateur a aidé à faire émerger le sentiment national.

Avec Péguy, la figure de Jeanne d'Arc reçoit dans la première œuvre de jeunesse, *Jeanne d'Arc* (1897), une nouvelle dimension dans le sens où l'auteur, sans prétendre reproduire l'ensemble des faits relatifs à l'origine de sa mission, s'est efforcé, en se référant à sa propre vie profonde, de percer le mystère de la vie intérieure de cette héroïne du passé. Maurice Barrès l'a dit fort justement à propos de ce premier drame : « Il n'est pas malaisé de voir que ce qu'il y a de beau dans cet étrange petit livre est né d'un retour de l'auteur à sa vie profonde. Péguy a su rattacher cette vieille histoire à son cœur et la faire toute présente pour lui, toute vivante pour nous. »²⁹⁸. Et d'ailleurs, Péguy lui-même n'a-t-il pas écrit à son ami Bidault en 1896 : « Je travaille cette histoire comme si elle se passait sous mes yeux et surtout comme si la fin m'était inconnue, [...] »²⁹⁹ ? Non seulement pur produit des recherches historiques, des documents, des textes et des dossiers, le personnage de Jeanne, dans le drame de la jeunesse, se dote d'une nouvelle dimension, la projection, voire l'incarnation, en vue d'atteindre le secret de la vie intérieure de Jeanne.

Contrairement au drame de 1897 qui n'a pas rencontré beaucoup de succès chez le public à l'époque, le *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, publié en 1910, marqué surtout par les réponses trouvées, à la lumière du christianisme, au problème du Mal tant discuté dans le drame, a soulevé un intérêt particulier dans les milieux traditionnalistes, politiques et religieux, en opposition à la thèse rationaliste qui avait commandé à l'œuvre d'Anatole France, *La Vie de Jeanne d'Arc*, publiée en 1908. Dans cet ouvrage, France rend compte de la sincérité de Jeanne et reconnaît son rôle dans la délivrance de la France. Il admet l'héroïsme de Jeanne, mais non le caractère extraordinaire de sa mission. Ramener

²⁹⁶ KRUMEICH, Gerd, *Jeanne d'Arc à travers l'histoire*, op. cit., p. 19.

²⁹⁷ LAMY, Michel, *Jeanne d'Arc : Histoire vraie et genèse d'un mythe*, op. cit., p. 358.

²⁹⁸ BARRÈS, Maurice « Jeanne d'Arc », in FRAISSE, Simone (dir.), *Les critiques de notre temps et Péguy*, Paris, Garnier, 1973, p. 52.

²⁹⁹ GUYON, Bernard, *Péguy*, op. cit., p. 44.

l'aventure de Jeanne « à mesure humaine » ; interpréter les voix, projection de la propre volonté de Jeanne, par un phénomène d'hallucination mystique ; mettre l'accent sur le rôle psychologique de Jeanne, voilà ce en quoi consiste la réflexion de France sur le cas de Jeanne d'Arc³⁰⁰.

En référence à la Jeanne d'Arc historique, l'héroïne d'une épopée médiévale qui allie la foi profonde au patriotisme, une figure qui a connu des adaptations multiples selon les opinions philosophiques et politiques à travers les siècles, Péguy a composé sa première **Jeanne d'Arc**. Mais c'est surtout à la représentation d'une jeune fille du peuple, sensible aux malheurs et à la misère des autres, que répond la figure de la Jeanne de Péguy.

Péguy a connu Jeanne lors des réjouissances d'Orléans lorsque, chaque 8 mai, la ville rendait hommage à sa libératrice ; il l'a de même connue dans la petite fille de douze ans de Michelet. Il l'a d'ailleurs retrouvée dans l'image de sa sœur païenne, Antigone, qui seule, a su braver les difficultés, défier le roi et a refusé de s'incliner devant l'autorité et la force. Mais c'est surtout au plus profond de son âme que Péguy a le mieux connu ce personnage du passé ; à la vieille face du monde moderne ne cesse de s'opposer la personne de Jeanne, celle qui n'a pas connu le vieillissement ; en face de la corruption du monde moderne se dresse celle qui est morte avant même de se voir marquée par l'empreinte du temps corrompé et qui, par sa mort, a su garder l'innocence que procure toute nouvelle naissance.

Une bergère qui s'élève au rang des héros

« On a parfois de la peine à retrouver la vraie Jeanne d'Arc dans l'enthousiasme de ses admirateurs. »³⁰¹ a écrit à juste titre Égide Jeanné à propos de Jeanne. De même, nous avons de la peine à retrouver cette image dans les milieux hostiles. L'admiration comme d'ailleurs la haine que l'aventure de la Pucelle avait suscitées depuis sa mort jusqu'à nos jours, toujours en vue de connaître la vie de Jeanne, ont donné d'elles des représentations et des interprétations multiples, mais qui, au lieu de parfaire son image et de combler les lacunes qui pourraient se trouver dans les actes des procès de condamnation et de réhabilitation, ont éveillé la curiosité des chercheurs et des écrivains qui, s'abreuvant à la même source – les procès –, ne cessent de tisser des toiles et de rêver autour de cette figure toujours énigmatique.

C'est dans cette lignée que s'inscrit l'ensemble de l'œuvre de Péguy consacrée à Jeanne d'Arc, notamment le drame de la jeunesse. Sa **Jeanne d'Arc** se présente comme une trilogie dont la première pièce (À Domremy) met en scène une jeune fille de treize ans à l'aube de sa mission, s'éveillant aux malheurs de son pays. La deuxième pièce (Les Batailles) retrace les exploits militaires de Jeanne. À (Rouen) Jeanne est seule devant ses juges : à l'issue du procès, elle est livrée au bûcher. À moins de trouver dans les deux dernières pièces du drame des éléments qui ne relèvent pas de la documentation historique, notre intérêt se portera essentiellement sur la première pièce (À Domremy) qui restitue, sans pour autant l'épuiser, l'enfance de Jeanne.

Au premier acte, nous surprenons Jeannette, treize ans, et son amie Hauviette, dix ans, en pleine conversation. Dès le début, les indications scéniques dévoilent un souci de précision et de fidélité aux sources ou, du moins, à l'image traditionnelle de Jeanne : « 1425. En plein été. Le matin, Jeannette, la fille à Jacques d'Arc, file en gardant les moutons de

³⁰⁰ LEROY, Géraldi, "Jeanne d'Arc au feu des historiens de la belle époque", *La revue des Lettres modernes*, Charles Péguy I, *Polémique et théologie, le « Laudet »*, 1980, sous la direction de Simone Fraisse, Paris, Lettres Modernes, pp. 53-69.

³⁰¹ In LAMY, Michel, *Jeanne d'Arc : Histoire vraie et genèse d'un mythe*, op. cit., p. 361.

son père, sur un coteau de la Meuse. »³⁰². Nous retrouvons ici un élément de la légende dont l'importance est capitale dans l'enracinement du mythe de Jeanne d'Arc ; il s'agit du fait d'être bergère. Modeste origine, une simple fille des champs dont les activités quotidiennes se limitent aux tâches ménagères et à la garde des moutons, voilà la première image qui nous est donnée de Jeanne. Une image qui est d'un intérêt primordial, vu le rôle qu'elle joue quant à renforcer la crédulité populaire de Jeanne. Car, comme nous l'avons dit plus haut, il n'était pas exceptionnel à cette époque marquée surtout par des troubles politiques et religieux, de voir apparaître de simples femmes qui prennent la parole au nom de Dieu. Et puis, il y a cette prophétie qui circulait à l'époque, selon laquelle la France serait sauvée par une vierge, appelée la Pucelle, venant des marches de Lorraine. En outre, au XIII^e siècle, l'Église avait beaucoup insisté sur l'élection des pauvres qui étaient l'image même du Christ, des bergers dont le Christ lui-même faisait partie et veillait à ce qu'aucune brebis ne s'égaré du troupeau.

Mais Péguy ne tarde pas à doter cette traditionnelle image de Jeanne d'un caractère et d'une sensibilité qui dépassent son âge. C'est surtout à travers les paroles d'Hauviette que nous retrouvons cet aspect de la personnalité de Jeanne : « [...] tu as de la tristesse dans l'âme. On s'imagine ici, dans la paroisse, que tu es heureuse de ta vie parce que tu fais la charité, parce que tu soignes les malades et que tu consoles ceux qui sont affligés. Mais moi je sais que tu es malheureuse. »³⁰³. Or la Jeanne de la légende montrait, dès son enfance, une disposition particulière à la prière solitaire, elle se confessait souvent, assistait aux messes, faisait la charité aux pauvres et rendait visite aux malades.

De même, les témoignages du procès de réhabilitation font apparaître une Jeanne toute simple, « comme les autres », qui se distingue néanmoins par une extrême piété, un personnage dont les occupations quotidiennes lui confèrent du calme et de la joie. La preuve, c'est le retour incessant du mot « volontiers » dans chacun des témoignages :

Elle allait souvent et volontiers à l'église et aux lieux saints [...], elle allait souvent et volontiers à l'église [...], elle s'occupait volontiers des animaux de la maison de son père [...], elle se confessait volontiers [...], elle travaillait volontiers et s'occupait à de multiples besognes, filait, faisait les travaux de la maison, allait aux moissons, et quand c'était le moment, quelquefois, elle gardait à son tour les animaux en filant [...]. Elle travaillait volontiers, elle allait volontiers à l'église...³⁰⁴

Or ce portrait de calme, de joie, de sérénité que lui prêtent les témoins du procès de réhabilitation contrastent avec l'image que Péguy trace de son héroïne ; la Jeanne de Péguy, nous l'avons vu, est malheureuse. Au lieu de lui conférer de la joie et du calme, sa charité, son extrême piété la rendent triste, malheureuse et lui donnent un sentiment d'insuffisance et d'inefficacité quant aux efforts fournis pour remédier au Mal. « Consumée de tristesse », « pétrie de tristesse »³⁰⁵, « fille inquiète, âme insatiable, âme inquiète, [...] »³⁰⁶, voici le portrait de Jeanne telle que nous la peint Hauviette plus tard dans le ***Mystère***. Ce qui, dans l'image traditionnelle de la Pucelle, fait le bonheur de Jeanne, se transforme, sous la plume de Péguy, en une source intarissable de détresse et d'angoisse ; ses actes de charité,

³⁰² PÉGUY, Charles, *Jeanne d'Arc*, op. cit., p. 29.

³⁰³ *Ibid.*, p. 30.

³⁰⁴ PERNOUD, Régine, CLIN, Marie-Véronique, *Jeanne d'Arc*, Évreux, Fayard, 1986, p. 250.

³⁰⁵ PÉGUY, Charles, *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, op. cit., p. 378.

³⁰⁶ *Ibid.*, p. 398.

censés lui procurer du bonheur, ne servent d'après Péguy qu'à mesurer l'ampleur du Mal et à témoigner de l'impuissance des seuls efforts humains à atténuer le poids de la misère.

Ainsi, le portrait de la Jeanne de Péguy n'obéit aucunement à l'image que donnent d'elle ses compagnons d'enfance et les gens qui l'ont connue à l'époque, à savoir : une simple fille des champs, que rien ne la distinguait des autres enfants de son âge, si ce n'est un peu plus de piété et de charité. C'est dire que ce personnage apparemment « comme les autres » est pour Péguy une personnalité hors du commun dont le destin ne se rattache plus seulement à ce qu'il y a de merveilleux dans la légende et dont la mission ne relève plus directement d'une intervention divine. Un pareil destin siège au plus profond de son âme. Ainsi, en remontant les siècles vers ce Moyen Âge finissant, et par une totale adhésion à ce personnage du passé, Péguy a essayé de nous dévoiler le mystère de cette âme pas « comme les autres ».

Mais les secrets de son âme, Jeanne ne les révélera à personne. Pourtant, dans le drame de 1897, seules Hauviette et Madame Gervaise réussissent, à l'instigation de Péguy, à percer le mystère de cette âme. Comme nous l'avons vu plus haut, alors que tout le monde imaginait Jeanne heureuse parce qu'elle faisait la charité, qu'elle s'occupait des malades et des pauvres, Hauviette, elle, a deviné le chagrin qui tourmente son amie. Un peu plus tard, lorsqu'elle la rencontre, Madame Gervaise s'adresse à Jeanne dans des termes identiques à ceux d'Hauviette :

Oui, ma fille, et j'ai pensé que tu étais malheureuse. On s'imagine ici, dans la paroisse, que tu es heureuse de ta vie parce que tu as bien fait ta première communion, parce que tu vas souvent à l'église, et que dans les champs tu te mets à genoux au son lointain des cloches calmes. Je sais, moi, que tout cela ne suffit pas. J'ai pensé que tu étais malheureuse, toi aussi, et c'est pour cela que je suis venue tout de suite.³⁰⁷

Tout cela pour dire que l'origine de la mission de Jeanne, outre le message divin, et avant même d'intervenir dans les affaires politiques du royaume, répond chez Péguy à une vive volonté chez cette fille de treize ans de mettre fin à la guerre et par conséquent aux calamités qui s'abattent sur les hommes au risque d'engager leur salut éternel.

Un autre trait de caractère de Jeanne que nous ne connaissons pas d'après la légende, mais qui, chez Péguy, joue un rôle décisif dans l'accomplissement de sa mission et constitue l'un des motifs principaux qui ont poussé Jeanne à s'armer pour sauver son pays : la révolte. D'après la légende, nous l'avons vu, la vie de Jeanne ressemble à celle d'une simple fille vivant dans une paroisse. Comme les autres habitants de son village, elle connaît les menaces de la guerre, les duretés de l'occupation, les pillages et les alertes à l'approche des armées ennemies. Ce n'est qu'après avoir entendu l'appel des voix, l'incitant à sauver le royaume, que Jeanne s'est montrée disposée à prendre les armes et partir à la tête des troupes pour accomplir sa mission. À aucun moment il n'a été question d'une âme révoltée.

Pourtant chez Péguy, le fait d'être une simple fille des champs n'empêche pas Jeanne d'avoir des réflexions concernant la souffrance, le Mal universel, le temps corrupteur, la guerre, le péché, la damnation et le salut des âmes. Car c'est bien à l'âge de treize ans – tous les témoignages s'accordent, d'ailleurs c'est Jeanne elle-même qui le dit, répondant aux interrogatoires lors du procès de condamnation – que se situe le débat de l'aventure de Jeanne. Rien n'empêche donc Péguy d'accompagner son héroïne, à quelques jours seulement du commencement officiel de son aventure, à savoir : l'appel des voix, pour

³⁰⁷ PÉGUY, Charles, *Jeanne d'Arc*, op. cit., p. 35.

dévoiler la hantise qu'elle a du Mal, engendré par la guerre et la révolte qu'elle a déclenchée en elle.

Dans un endroit tel que Domremy où tous ceux qu'elle connaît se contentent de baisser les bras et de laisser faire l'ennemi, où les gens ne se préoccupent que de leur salut personnel, Jeanne, elle, cherche une solution radicale pour le salut de l'humanité entière, y compris les damnés, au détriment même de son propre salut. Mue par un vif désir d'agir, de servir et d'être réellement efficace, Jeanne est une âme qui se cherche, qui essaie de se définir et de s'attribuer un rôle afin de parfaire la vie humaine. L'exercice de la charité individuelle est à ses yeux une réponse inefficace devant l'ampleur du problème ; toute solution d'ordre temporel implique un déficit à l'échelle humaine. C'est pourquoi, dans un moment où la détresse atteint son paroxysme, où tout lui semble condamné à jamais à la perte et à l'anéantissement, Jeanne, par un élan d'amour et de sacrifice, par un pur don de soi qui a pour source un ardent désir de sauver, est prête à s'offrir, corps et âme, afin d'expier les péchés de l'humanité et racheter les âmes.

C'est surtout à la lumière de cette volonté de réussir son sacrifice que l'on peut interpréter l'épisode de la levée du siège du Mont Saint-Michel, placé dans le drame à quelques jours seulement de l'apparition des anges. Cette délivrance qui n'occupe pas assez de place dans la légende a pourtant aux yeux de Péguy le mérite de renforcer le moral de Jeanne puisque celle-ci interprète la délivrance du Mont comme un exaucement de sa propre prière. C'est un signe qui prouve que Dieu a enfin daigné entendre le cri de son âme. Jeanne peut à présent être sûre que le chef de guerre tant attendu ne tardera pas à être désigné.

Si la délivrance du Mont Saint-Michel constitue aux yeux de Jeanne un exaucement de sa prière, elle n'en est pas pour autant dénuée d'autres significations. Assiégé durant vingt-six ans consécutifs, en pleine guerre de Cent Ans, le Mont avait réussi à résister aux assauts des Anglais. Saint-Michel est d'ailleurs considéré comme étant le protecteur de la royauté en France ; toute ville qui portait son nom ou possédait un de ses sanctuaires est réputée imprenable. L'image de l'archange est donc celle du saint qui réussit³⁰⁸.

Jeanne a interprété la délivrance du Mont Saint-Michel comme un signe adressé à elle et qui constitue une réponse à sa prière. Mais c'est surtout à la volonté de réussir dans son acte, à savoir : vaincre le Mal universel, mettre fin à la guerre à l'image de l'archange qui a vaincu Lucifer même, qu'il faut attribuer la joie de Jeanne quand elle a entendu la bonne nouvelle. Elle qui semblait se perdre entre la piété due aux pauvres, l'exercice de la charité et l'insuffisance de ses efforts devant l'ampleur du Mal, elle qui voulait se trouver un rôle dans cette lutte contre le Mal, elle enfin qui cherchait partout un signe envoyé par Dieu pour guider ses pas, semble avoir trouvé dans l'image de l'archange l'expression de sa volonté de réussir à sauver. Et c'est avec une inébranlable confiance d'être à nouveau exaucée que Jeanne ose déjà parler de la victoire des Français, elle rêve d'une France renouvelée, celle des temps passés qui a connu des héros :

Que notre France après soit la maison divine Et la maison vivante ainsi qu'au temps passé, La maison devant qui tout malfaisant s'incline, La maison qui prévaut sur Satan terrassé La maison souveraine ainsi qu'au temps passé, Quand le comte Roland mourait face à l'Espagne Et face aux Sarrasins qu'il avait éblouis, Quand le comte Roland mourait pour Charlemagne ; La maison souveraine ainsi qu'au temps passé De monsieur Charlemagne ou de monsieur saint Louis, Tous les deux à présent assis à votre droite. O que vienne le temps

³⁰⁸ BEAUNE, Colette, *Saint Michel ne se rend jamais !*, « L'Histoire », *op. cit.*., pp. 32-33.

où de la France neuve Les Français partiront pour aller au tombeau Vénérable à jamais à la chrétienté neuve, Au tombeau qui demeure en la main du Bourreau, Qui demeure à présent en la main du Bourreau. Qu'avec tous les Français pour la croisade sainte Partent tous les Chrétiens et que les mécréants Soient chassés de la Terre où s'est jadis empreinte La marche de Celui qu'insultaient les méchants. Puis que le chef de guerre, ayant fini la tâche, Avec ses bons soldats retourne à la maison, Vainqueur à tout jamais de la souffrance lâche, Et tous les ans laboure et fasse la moisson.³⁰⁹

Le destin de Jeanne, comme celui du royaume de France, semble désormais gouverné par Saint-Michel, l'archétype du saint qui réussit. Et puis c'est bien l'archange qui lui apparaît en premier, avant Sainte-Catherine et Sainte-Marguerite, pour lui révéler sa mission et la guider dans ses exploits.

Pourtant, la succession des victoires qu'elle a remportées n'a pas empêché Jeanne, à la fin du drame, de retourner à ses hésitations, de retomber dans sa solitude première et de se rendre compte de l'échec de sa mission. À ne vouloir compter que sur ses efforts humains, en refusant de se plier aux affirmations de Madame Gervaise selon qui l'échec apparent de la Rédemption, la souffrance et le Mal temporel portent les germes du salut et fécondent l'humanité, à force d'attendre de son effort humain un résultat positif et immédiat, l'action de Jeanne avorte. Il lui manque l'espérance.

Avec le ***Mystère de la charité***, Péguy ne se sentait plus capable de mettre fin par ses propres moyens aux souffrances humaines. Il s'en remet à Dieu pour la guérison des maux de l'humanité. Le désir de servir et d'être efficace, thème qui dominait le drame de la jeunesse, va céder la place à l'idée du salut qui ne peut s'opérer sans une intervention divine qui rend nécessaire un sacrifice pour expier les péchés de l'humanité, mais qui, pour être réellement infaillible, implique une totale coopération de la part de l'homme en acceptant de s'en remettre à Dieu. Ainsi une charité sans limites qui se veut efficace, qui déclenche chez Jeanne la volonté de réussir à tout prix dans son acte humain dont elle attend un résultat immédiat, est-elle remplacée, dans le ***Mystère***, par la nécessité de l'espérance, de l'abandon et de la confiance en Dieu, ce qui ne bannit nullement l'importance de l'acte humain, mais le place, au contraire, sur un même pied d'égalité.

Dans le drame, comme dans le ***Mystère***, Jeanne est préoccupée par le salut de l'humanité entière. À plusieurs reprises elle se montre prête à se sacrifier si cela peut sauver les damnés de la souffrance éternelle. Pour elle, le règne de Jésus s'en va, car c'est l'œuvre du temps corrompeur qui a pris le dessus. Elle prie Dieu pour qu'il leur envoie un chef de guerre, capable de mettre fin aux souffrances humaines. Mais elle oublie – c'est Madame Gervaise qui va le lui rappeler – que même la souffrance infernale du Sauveur serait impuissante devant la damnation éternelle. L'imitation du Christ dans son sacrifice pour le salut de l'humanité apparaît chez Jeanne sous la forme d'un désir indicible, mais qui se traduit pourtant par son dévouement à son acte, par sa volonté de se sentir efficace et par sa détermination de réussir à sauver.

Péguy n'est pas le premier à tenter un rapprochement entre Jeanne d'Arc et le Christ. Depuis le Moyen Âge, l'image de Jeanne, son origine modeste et son acte reproduisent en quelque sorte l'image du Sauveur.

L'engagement d'une vie

³⁰⁹ *Ibid.*, p. 47.

L'image de Jeanne a connu de son vivant un vrai enthousiasme. On la comparait à des héroïnes de l'Écriture Sainte – Esther, Judith et Déborah, qui, elles, ont obtenu le salut pour leur peuple – pour légitimer sa mission et conférer son autorité³¹⁰. En outre, Jeanne représentait l'accomplissement d'une prophétie selon laquelle la France serait sauvée par « une vierge des marches de Lorraine ». C'est dire qu'avant même de commencer son aventure, on attendait déjà Jeanne, à qui on attribuait le rôle d'une restauratrice de la paix dans le royaume.

Mais il ne s'agit pas seulement de figures féminines, car Jésus, le Sauveur par excellence, était attendu pour expier les fautes de l'humanité et sauver les âmes. De même, on attendait Jeanne pour sauver la France de la main des Anglais et rendre sa légitimité au roi en le faisant sacrer à Reims. Tous les deux répondent à des aspirations salvatrices, inscrites depuis longtemps dans la conscience des peuples. La comparaison entre Jeanne et Jésus a depuis toujours joué un rôle primordial dans l'ancrage de la figure de la Pucelle dans la conscience humaine. Un exemple de cette analogie, pour le moins traditionnelle, est la comparaison de Jeanne à Jésus d'Alexandre Dumas dans sa *Jeanne d'Arc* où l'auteur pousse le rapprochement jusqu'à l'identification parfaite :

Jeanne d'Arc est le Christ de la France ; elle a racheté les crimes de la monarchie, comme Jésus a racheté les péchés du monde : comme Jésus, elle a eu sa passion, comme Jésus elle a eu son Golgotha et son calvaire [...]. Un an lui suffit pour sauver la France : venue de Dieu, elle retourna à Dieu ; seulement elle était descendue du ciel avec la couronne des anges, elle y remonta avec la palme du martyr.³¹¹

Nous voilà devant une représentation de l'acte de Jeanne d'Arc dont l'origine se trouve dans la littérature de l'époque médiévale qui faisait entendre que les Français avaient été choisis par Dieu comme ses élus et qu'ils avaient été investis d'une mission exceptionnelle.

Cette similitude entre le sort du Christ et celui de Jeanne, nous la retrouvons chez Michelet pour qui Jeanne est à la France ce que le Christ est à l'humanité. Égide Jeanné nous dit à propos de la Jeanne d'Arc de Michelet :

Ainsi Michelet a vu Jeanne d'Arc. Sa mission est un immense sacrifice d'amour et de douleur que rien n'égale depuis la Passion du Christ ; elle fait taire toutes les dissensions et guérit toutes les plaies. Voilà le mystère inconcevable : à un des moments les plus douloureux de l'histoire de France, où la justice, la pitié et l'amour semblent être bannis du monde, où le démon est "seul roi visible d'une terre maudite", elle vient et unit ce qui semblait à jamais divisé : "Souvenons-nous toujours, Français, que la patrie est née du cœur d'une femme, de sa tendresse et de ses larmes, du sang qu'elle a donné pour nous."³¹²

À l'image de Jésus, Jeanne s'est pliée à son destin ; elle s'est acquittée de sa mission tout en ayant conscience qu'elle la conduisait au bûcher. À l'image de Jésus, Jeanne a eu son calvaire.

Dieu ne s'est jamais montré indifférent au sort de la France ; comme il a déjà envoyé son fils pour racheter les péchés de l'humanité, Jeanne a été envoyée pour le salut du

³¹⁰ FRAIOLI, Déborah, "L'image de Jeanne d'Arc, que doit-elle au milieu littéraire et religieux de son temps ?", *Jeanne d'Arc, une époque, un rayonnement*, op. cit., p. 192.

³¹¹ In LAMY, Michel, *Jeanne d'Arc : Histoire vraie et genèse d'un mythe*, op. cit., p. 11.

³¹² *Ibid.*, p. 362.

royaume. Mais ce parallélisme entre Jeanne et Jésus ne s'arrête pas seulement à l'acte salvateur. L'origine modeste de Jeanne, le fait d'appartenir à une famille de bergers constitue un facteur non négligeable qui a donné de la force à l'image de Jeanne chez un peuple qui cherchait des signes partout et s'efforçait de se les approprier. En effet, depuis le XIII^e siècle, l'Église insistait sur l'élection des pauvres et celle des bergers qui étaient l'image même du Christ. Sur cet aspect du mythe, nous lisons dans la *Jeanne d'Arc* de Michel Lamy : « Baptisé par Jean, le berger, Jésus n'est-il pas lui-même le bon pasteur qui doit veiller sur ses brebis sans en perdre aucune ? Le légendaire de Jeanne insiste souvent sur cet aspect : elle gardait ses bêtes sans qu'aucune ne s'égaré. »³¹³.

Chez Péguy, le rapprochement entre le Christ et l'héroïne médiévale ne se fait pas directement sur le registre de l'acte salvateur lui-même : l'idée de cette analogie se trouve enfouie au plus profond de l'âme de Jeanne, dans sa charité, dans son inquiétude pour le sort de l'humanité, mais surtout dans son désir d'agir et de servir, ce qui se traduit dans le drame par son caractère révolté, non résigné et par son manque d'humilité, ce que lui reprochent Hauviette et Madame Gervaise. Car, l'obsession du Mal et la révolte qu'il suscite en elle a poussé Jeanne à se révolter contre Dieu même qui « nous exauce de moins en moins »³¹⁴.

Mais à aucun moment, avant de recevoir la visite des anges, Jeanne ne prétend être celle qui mettra fin aux souffrances des hommes. Elle voit le Mal partout, s'en plaint et prie Dieu de désigner un chef de guerre capable de guérir les maux de l'humanité. Car Jeanne est consciente que l'exercice de la charité individuelle est une solution inefficace devant l'ampleur du Mal. Son désir d'être efficace se manifeste surtout par sa volonté d'offrir son corps et son âme, à l'image du Christ, au service des malheureux et des damnés. Mais son extrême générosité, sa volonté de réussir son acte salvateur, son entêtement à attendre de son effort un résultat positif lui fausse l'image du sacrifice suprême ; même la souffrance de Jésus ne peut sauver les damnés.

Préoccupée par le salut de l'humanité, Jeanne en oublie même le vrai sens de l'imitation de Jésus. Pour elle, vouloir sauver, c'est surtout réussir à sauver. Elle n'accepte pas l'échec de la Rédemption et prétend en se sacrifiant posséder la solution radicale et efficace au problème du Mal : elle veut « sauver mieux que Jésus le Sauveur »³¹⁵. À la question qui la tourmente depuis le début du drame « qui donc faut-il sauver ? Comment faut-il sauver ? »³¹⁶, Madame Gervaise tente en vain de lui faire comprendre que le seul moyen efficace serait dans l'imitation du Christ :

Jésus a prêché ; Jésus a prié ; Jésus a souffert. Nous devons l'imiter dans toute la mesure de nos forces. Oh! Nous ne pouvons pas prêcher divinement ; nous ne pouvons pas prier divinement ; et nous n'aurons jamais la souffrance infinie. Mais nous devons tâcher de toutes nos forces humaines à dire du mieux que nous pouvons la parole divine ; nous devons tâcher de toutes nos forces humaines à prier du mieux que nous pouvons selon la parole divine ; nous devons tâcher de toutes nos forces humaines à souffrir du mieux que nous

³¹³ *Ibid.* , p. 69.

³¹⁴ PÉGUY, Charles, *Jeanne d'Arc* , *op. cit.* , p. 34.

³¹⁵ *Ibid.* , p. 40.

³¹⁶ *Ibid.* , p. 40.

pouvons, et jusqu'à la souffrance extrême sans nous tuer jamais, tout ce que nous pouvons de la souffrance humaine.³¹⁷

Prier comme Jésus, souffrir comme Jésus et attendre de Dieu l'exaucement de nos prières, voilà justement ce que Jeanne n'arrive pas à faire ; son orgueil, son obstination à considérer que sa prière est la seule bonne, entraîne chez elle un manque de confiance en Dieu ainsi qu'un refus de se plier à sa volonté. Tant qu'il n'a pas exaucé sa prière, Dieu reste aux yeux de Jeanne cet être terrible, occupé dans son ciel lointain à damner les âmes. La prière perd ainsi chez Jeanne de son efficacité ; elle ne peut plus prier.

Tout au long du drame, la prière chez Jeanne suit le rythme des événements. Elle est suscitée par une ardente volonté de servir et de se sentir efficace en prenant part par cette même prière au salut de l'humanité, mais elle est surtout marquée par une vive conviction d'avoir la bonne réponse au problème du Mal. Lorsque le résultat avorte, Jeanne s'indigne, s'irrite et retourne au blasphème, ce qui l'empêche d'atteindre le but essentiel de la prière que lui enseigne Madame Gervaise : la soumission. Ainsi en ne comptant que sur ses propres moyens humains pour combattre le Mal, en se référant sans cesse au sacrifice de Jésus qu'elle veut prendre pour modèle, Jeanne échoue dans sa tentative ; il lui manque l'espérance.

À l'image du Christ, Jeanne a eu son calvaire. Comme Jésus mourant sur la croix, Jeanne a poussé sa clameur humaine :

Étant dans la flamme, jamais [Jeanne] ne cessa jusqu'en la fin de clamer et confesser à haute voix le saint nom de Jésus en implorant sans cesse l'aide des saints et des saintes du paradis. Et, qui plus est, en rendant son esprit et inclinant la tête, proféra le nom de Jésus en signe qu'elle était fervente en la foi de Dieu.³¹⁸

Voilà ce que raconte Père Isambart de La Pierre, l'un des témoins qui ont assisté à la mise à mort de Jeanne. Or chez Péguy, le drame se clôt juste avant la scène du bûcher ; nous ne saurons jamais comment Péguy avait imaginé Jeanne dans les flammes. Pourtant, dans le drame, la mise en scène de son état d'âme à quelques jours près de son bûcher permet de rendre compte de l'extrême détresse qui a marqué les derniers instants de sa vie. Délaissée par les siens, par ses amis et même par ses sœurs célestes, Jeanne est plus que jamais consciente de sa défaite humaine. Dans une longue lamentation sur son sort, elle se plaint de sa solitude, de l'échec de sa mission et surtout de la certitude d'être livrée aux flammes de l'enfer éternel :

Oh j'irais dans l'enfer avec les morts damnés, Avec les condamnés et les abandonnés, [...] Faut-il que je m'en aille aux batailles damnées, Avec mes soldats morts, morts et damnés par moi, [...] Et je suis toute seule, enclose en la prison, [...] Seule sans un de ceux que j'avais avec moi, Seule sans une amie et sans un de tous ceux Que j'avais avec moi dans la bataille humaine, Seule sans une amie et sans vous ô mes sœurs Mes sœurs du Paradis qui m'avez renoncée, Qui me laissez seule... [...] Je vois bien qu'il faudra que je demeure seule, Sans vous avoir, mes sœurs, et sans avoir mon Dieu, Seule déjà, seule à jamais, sans avoir Dieu ;³¹⁹

³¹⁷ Ibid. , p. 40.

³¹⁸ PERNOUD, Régine, *J'ai nom Jeanne la Pucelle*, op. cit. , pp. 93-94.

³¹⁹ PÉGUY, Charles, *Jeanne d'Arc*, op. cit. , pp. 306-311.

Cette solitude, ce sentiment d'abandon sur lequel s'achève le drame est un engloutissement de plus en plus poignant que lui procure le fait d'avoir échoué dans sa mission humaine qui, pourtant, avait pour but la guérison des maux de l'humanité et le salut des âmes. Or tenter un rapprochement entre les dernières heures de la Jeanne de Péguy et la Passion du Christ serait méconnaître le vrai sens du sacrifice du fils de l'homme. Car même s'il a, lui aussi, été délaissé par ses disciples, renié par Pierre et trahi par Judas, Jésus avait mené sa mission à terme, il avait accompli les Écritures ; le salut de l'humanité était désormais assuré. Quant à la Jeanne de Péguy, jamais son âme n'a été aussi livrée au doute, à l'hésitation et à l'inquiétude qu'au moment de sa mort. Voici sa dernière prière avant de partir affronter son dernier supplice :

Pardonnez-moi, pardonnez-nous à tous tout le mal que j'ai fait, en vous servant. Mais je sais bien que j'ai bien fait de vous servir. Nous avons bien fait de vous servir ainsi. Mes voix ne m'avaient pas trompée. Pourtant, mon Dieu, tâchez donc de nous sauver tous, mon Dieu. Jésus, sauvez-nous tous à la vie éternelle.³²⁰

Dans le ***Mystère de la charité***, composé à partir des deux premiers actes de l'œuvre de 1897, Péguy a reproduit la même scène d'exposition que dans le drame ; le décor est le même, les mêmes personnages se livrent aux mêmes activités journalières. Un changement se produit pourtant : il s'agit du développement que le texte du drame reçoit, fait essentiellement de prières et de méditations théologiques. La scène s'ouvre sur Jeanne en pleine prière où elle se lamente devant l'état actuel du monde, se plaint de ce que le règne de Jésus s'en va, demande à Dieu l'apparition de nouvelles saintes et de nouveaux saints pour sauver le monde de la perdition. Le même Mal universel fait entendre le même cri d'anxiété, tourmente l'âme de Jeanne et suscite en elle la même révolte quant à savoir que l'avènement du Christ s'est avéré impuissant devant l'énorme détresse humaine. Ainsi pouvons-nous parler, à propos de Jeanne – toujours en référence à l'acte salvateur du Christ – du même désir latent d'agir et de sauver qui mobilise en elle les mêmes sentiments de révolte, considérée par ses interlocutrices – Hauviette et Madame Gervaise – comme un signe d'insoumission, voire de désobéissance aux préceptes du christianisme.

Cette volonté d'agir, de se trouver chargée d'une mission semblable à celle de Jésus, Jeanne ne l'a jamais exprimée ouvertement. Pourtant, lors d'une vision où, remontant la pente des siècles jusqu'à l'époque où Jésus a vécu, comparant la renommée que Jérusalem a acquise au cours des siècles à son propre village de Domremy que personne ne connaîtrait, Jeanne laisse entendre une forte envie de participer au salut de l'humanité : « Qui connaîtra jamais cette petite paroisse de Domremy. Qui saura jamais seulement le nom de cette petite paroisse de Domremy. Qui saura seulement qu'elle a jamais existé. »³²¹.

Désormais, le destin de Jeanne s'inscrit dans cette même comparaison entre Jérusalem et Domremy. De même, la prise de conscience de la grandeur du Mal qui transporte Jeanne aux temps où Jésus a vécu, la conviction de Jeanne selon laquelle la guérison des maux de l'humanité se ferait uniquement par une nouvelle Incarnation, une nouvelle intervention divine, rendent compte de l'amour illimité qu'elle portait à l'humanité, amour qu'elle voulait exprimer par une souffrance qui dépasse celle du Christ dans l'espoir de purifier le monde et rétablir le royaume de l'innocence. Comme Jésus, Jeanne portera le poids de toute la misère humaine ; l'évocation dans le ***Mystère*** de la souffrance de Jésus, aussi bien dans la vision de Jeanne que, plus tard, dans les méditations de Madame Gervaise, ont pour

³²⁰ *Ibid.*, p. 326.

³²¹ PÉGUY, Charles, *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, op. cit., pp. 400-401.

but d'annoncer la propre souffrance de Jeanne. il s'agit là de faire comprendre à Jeanne que la souffrance de Jésus compense, consacre et sanctifie la souffrance humaine, car si le Christ lui-même, le maître à sauver, a désespéré, l'homme peut désormais désespérer tout en ayant la certitude qu'il n'est plus seul : l'espérance trouve sa source au sein même de ce désespoir sanctifié par le Christ ; la consolation, tant attendue depuis le drame de 1897, trouve ses prémices dans cette même consolation apportée par le Christ, à savoir que Dieu lui-même a souffert de la désespérance humaine.

Le rôle du merveilleux et du surnaturel

L'aventure de Jeanne telle qu'elle est connue de nos jours, telle qu'elle nous a été transmise dans les œuvres littéraires qui traitent de la vie de la Pucelle, est surtout fondée sur l'apparition des anges, envoyés de Dieu, pour donner à cette bergère de treize ans l'ordre de libérer Orléans et de faire sacrer le roi à Reims. Cette image, devenue traditionnelle dans la représentation de Jeanne, a fait rêver les écrivains français, qui, nous l'avons vu, en ont donné une image très différenciée, tantôt élogieuse, tantôt dépréciative. Personnage burlesque, livré à une sexualité insatiable chez Voltaire, instauratrice du sentiment national et incarnation du peuple français chez Michelet, ou encore une hallucinée, victime d'un complot clérical chez Anatole France, Jeanne s'est prêtée aux différentes représentations et orientations politiques et philosophiques des auteurs.

Bien qu'un nombre important d'écrivains aient salué chez Jeanne son courage, sa fervente piété, sa maîtrise dans le maniement des armes et surtout le rôle qu'elle avait joué dans l'unification de la France et la cristallisation du sentiment patriotique, la question des voix et l'origine divine de sa mission ont toujours rencontré des réticents, suscité des incrédules et constitué un sujet de débat depuis le procès de condamnation. À cet égard, ***La Vie de Jeanne d'Arc*** d'Anatole France, publié en 1908, représente une étape capitale. En diminuant la part d'extraordinaire, l'œuvre ramène la mission de Jeanne à « mesure humaine », met l'accent sur son héroïsme et sur son rôle quant à renforcer le moral des troupes françaises.

Chez Péguy, la question des voix est considérée comme une réconciliation préméditée entre les affirmations historiques et les aspirations d'une âme chrétienne hantée par le Mal et déterminée à y mettre fin par une souffrance universelle, faite d'amour illimité pour ses semblables. Dans ce sens, la vocation de Jeanne ne doit d'abord rien aux voix, ce n'est pas un don du ciel, mais un acte de volonté qui vise en premier lieu une victoire sur la faiblesse humaine. Les insuffisances de la charité individuelle, de la prière et de la confiance en Dieu à mettre fin aux malheurs de l'humanité rendent nécessaire un sacrifice, un pur don de soi, un effacement complet de son être qui se traduit dans le drame par une volonté de souffrir plus que le Christ lui-même : « Mon Dieu, donnez mon corps à la flamme éternelle »³²². Cette volonté s'affirme ensuite sous l'aspect d'une mission divine, révélée par les anges, mais qui répond en même temps à l'exaltation secrète de son âme.

Bien que la révélation des voix ait répondu aux ardentes prières de Jeanne pour l'envoi du chef de guerre, elle ne l'a pas pour autant déterminée à agir, car elle se jugeait trop vulnérable pour pouvoir guider les soldats :

Mes saintes, vous l'avez nommé, le chef de guerre, Mais je ne peux pas, moi, conduire les soldats : O mon Dieu je ne suis qu'une simple bergère ; Je ne peux pas me battre, ô non je ne peux pas. Vous voulez qu'à présent je sois le chef

³²² PÉGUY, Charles, *Jeanne d'Arc*, op. cit., p. 38.

de guerre, Sainte à la fois pour vous et chef pour les soldats : Je pourrais bien encore essayer la prière, Mais, mener la bataille, ô je ne le peux pas.³²³

Or quand, plus tard, elle part pour la bataille, ce n'est nullement par pure soumission, c'est en revanche un engagement dans l'action et non une foi aveugle ; il s'agit d'une décision d'obéir à Dieu : « Moi, Jeanne, je décide que je vous obéirai. »³²⁴. Bien que l'acte de Jeanne soit représenté par Péguy comme un événement surnaturel, résultat de la révélation des voix, en quoi il reste fidèle à l'image traditionnelle de la Pucelle ainsi qu'aux données historiques, dans le drame, l'acte de Jeanne décèle directement d'une brusque prise de conscience de l'ampleur du Mal, d'un éveil de la conscience et d'une soudaine découverte de sa condition humaine : sauver l'humanité. Le rôle de la révélation des voix, déterminant dans la légende, se limite chez Péguy à susciter chez Jeanne des sentiments de responsabilité, d'amour sans bornes pour l'humanité et pour son pays. Les voix lui ont révélé sa vraie condition humaine et l'ont en quelque sorte rendue à elle-même.

Deuxième chapitre Dialectique du singulier et de l'universel

Un mythe personnalisé

L'œuvre de jeunesse et l'œuvre de maturité s'organisent autour d'une même figure pour former le cycle de Jeanne d'Arc. Contrairement aux études qui se sont intéressées au personnage de Jeanne – qui avaient pour fin de conformer sa mémoire aux exigences et aux besoins d'une époque en lui donnant des portées universelles, des adaptations et des acceptions multiples et même parfois contradictoires –, Péguy a vu dans la figure de Jeanne non seulement un reflet de la vie politique et religieuse en France ; son œuvre ne constitue pas une simple reproduction historique de l'épopée de La Pucelle ; elle est en outre une sorte d'identification, de projection dans la vie intérieure de ce personnage du passé. Péguy – tout en se souciant de rester fidèle aux données historiques – s'est efforcé de se situer en elle, de percer le mystère de son âme pour, à travers elle, dire ce qu'il a sur le cœur.

Avec sa **Jeanne d'Arc** de 1897, Péguy reprend et reproduit, à sa manière, la mission et les exploits de La Pucelle en les dotant d'une dimension humaine qui vient s'ajouter à la dimension divine, seul motif d'action dans la version originale des faits. Ce drame, d'abord conçu sous la forme d'un ouvrage historique, comme nous l'avons déjà montré plus haut³²⁵, coïncide avec l'adhésion de Péguy au parti socialiste. En outre, le **Mystère de la charité**, écrit dix ans plus tard, correspond, lui, au retour de l'auteur à la foi. C'est dire que l'œuvre de Péguy, à plus forte raison celle consacrée à Jeanne d'Arc, ne saurait être considérée séparément des circonstances de sa conception et de sa création. Quand, par exemple, on retrouve chez Jeanne un écho de la révolte de Péguy devant l'injustice du monde ; quand Jeanne déplore les victoires et la sérénité du temps passé et que Péguy s'indigne du dépérissement et de l'habitude, marques du temps destructeur ; quand enfin la révolte de Jeanne s'étouffe, à la fin du **Mystère**, par la prière et l'espérance, l'œuvre de Péguy, outre sa

³²³ *Ibid.*, p. 52.

³²⁴ *Ibid.*, p. 65.

³²⁵ Cf. p. 49.

portée littéraire, historique et religieuse est investie d'une dimension personnelle qui justifie – d'abord à l'auteur lui-même et ensuite au lecteur – les raisons du choix d'un tel personnage. La simultanéité de la création de la première **Jeanne d'Arc** et l'adhésion au parti socialiste rend inévitable un rapprochement entre les circonstances historiques du Moyen Âge et la situation faite au monde en cette fin du siècle. Un ami d'enfance de Péguy, Jules Isaac, définit le XIX^e siècle finissant comme une « époque de mutations, de bouleversements, de séismes, de cataclysmes, à ébranler les têtes les plus solides. Un monde qui finit, un monde qui commence (ou qui croit qu'il commence). »³²⁶.

Rien de plus précis pour servir de témoignage à la situation de la France au Moyen Âge, notamment aux temps de Jeanne : une France ravagée par les ennemis et coupée en deux par la guerre de Cent Ans. Une telle concordance des faits justifie l'attitude de Péguy à vouloir rendre témoignage du monde où il vit en ayant recours à un personnage du passé, conscient, comme Péguy lui-même, de l'ampleur du Mal, de l'injustice, de l'inégalité qui régissent le monde. C'est dire que la figure de Jeanne s'est en quelque sorte imposée à Péguy afin de rendre compte de la similitude des faits et tenter, à la manière de la libératrice d'Orléans, de libérer le monde du Mal et renouveler les forces qui gouvernent les consciences en faisant référence à la légende d'une héroïne qui raconte, voire porte en elle l'histoire de la France.

Dans la première partie de cette étude nous avons vu la figure de Jeanne se prêter à de multiples acceptions ; nous l'avons vue se transformer, sous le regard de l'histoire, en des symboles de différents partis de différentes époques, tantôt pour s'identifier avec cette figure du passé, tantôt pour s'en démarquer, contester son œuvre libératrice et se définir par rapport au camp ennemi. Pourtant Jeanne demeure insaisissable ; toutes les tentatives visant la récupération de sa mémoire ne se sont intéressées qu'à un côté de sa personne pour la conformer aux exigences et besoins des différents mouvements politiques, religieux et littéraires. Elle est un miroir où se reflétaient, successivement ou simultanément, des courants politiques et des clans religieux qui ont marqué l'histoire de la France.

Avec Péguy la question est déplacée ; passionné d'histoire et projetant d'écrire la vie de Jeanne sous la forme d'une œuvre historique, il a opté plus tard pour la forme dramatique afin de mieux approfondir l'histoire intérieure de cette héroïne du passé. Se projeter en Jeanne ou se chercher à travers sa légende, voilà ce que représente l'intérêt que Péguy portait à Jeanne, personnage qui l'avait d'ailleurs accompagné depuis son enfance, avait servi sa conception du socialisme, et avait guidé ses pas, à travers les trois **Mystères**, vers l'épanouissement de sa foi chrétienne.

Dans le drame de 1897, la Jeanne de Péguy ressemble à l'image de la Jeanne historique telle que nous la connaissons, aussi bien dans les actes des procès que dans les documents qui transcrivent sa vie, ses exploits et son procès. Tous les éléments et les références spatio-temporelles concordent pour nous faire croire en une œuvre historique, à cette différence près que le lecteur de Péguy est vite avisé que la vraie histoire qui préoccupe Péguy dépasse le cadre de l'histoire écrite ; seul compte à ses yeux le secret intérieur de la vie de Jeanne tel qu'il n'a jamais été écrit. Péguy le précise dans une lettre à son ami d'enfance, Camille Bidault, que nous avons déjà citée et qu'il importe d'évoquer pour l'occasion : « Je continue à travailler à l'histoire de Jeanne d'Arc ou plutôt de sa vie intérieure. »³²⁷.

³²⁶ ISAAC, Jules, *Expériences de ma vie, op. cit.*, p. 13.

³²⁷ *Ibid.*, p. 89.

À la fois particulière et universelle, Jeanne a servi, à travers l'histoire, de modèle aux catholiques, aux Républicains, aux nationalistes ; elle a incarné l'enracinement dans les traditions, l'amour de la patrie et la fidélité à une cause. Elle a contribué, en même temps, au rassemblement des Français et accentué l'affirmation partisane, ce qui la rend à la fois réelle et fuyante. Pour Péguy, le mystère de son âme, le secret de sa vie intérieure ne réside pas seulement dans la mission divine, reconnue dans la légende comme le motif principal de son action. Au plus profond de l'âme de Jeanne, Péguy retrouve un écho de la conscience du Mal universel, des injustices sociales, de la misère humaine – qu'il s'est efforcé lui-même de combattre et qui constituent la raison principale de son adhésion au socialisme en vue de l'établissement de la République socialiste universelle.

Chez Péguy, la vocation de Jeanne n'est pas un pur don du ciel ; pour lutter contre la misère et sauver le monde de la perte, elle est prête à se sacrifier. C'est en cela même qu'elle peut être considérée telle une âme socialiste : elle est consciente du Mal, elle y participe car elle ne fait rien pour le vaincre : « [...], nous sommes les complices de tout cela [...], nous sommes les tourmenteuses des corps et les damnées des âmes »³²⁸. Sa révolte est d'abord une révolte contre le Mal et les injustices du monde, mais la volonté de sauver les hommes autrement que par les prières et la charité qu'elle juge inefficaces, rend sa révolte plus vive jusqu'à atteindre Dieu lui-même, pris dans le drame comme le principal responsable du Mal : « Dieu nous exauce de moins en moins, Hauviette : Les voyageurs qui passent n'apportent plus que des nouvelles mauvaises. »³²⁹, « O mon Dieu, Vous avez donc laissé recommencer cela. »³³⁰. Mais elle ne rejette pas tout sur Dieu car elle est de même consciente que la faute incombe aux hommes, lâches, qui ne font rien pour mettre fin à la guerre et que Dieu ne les soutient plus.

Or la révolte de Jeanne ne la dresse pas seulement contre Dieu, elle anime chez elle un vif désir de sauver qui se traduira par la suite par la prise des armes et le commandement des armées. C'est justement ce comportement révolté, ce désir de sauver, cette culpabilité et ce sentiment d'impuissance devant tant de malheurs et d'injustices qui accentuent chez Jeanne, tout le long du drame, la solitude en la coupant du monde extérieur et de la réalité pour se recroqueviller sur elle-même à la recherche d'une solution efficace qui libérerait le monde.

D'ailleurs, comme son héroïne, prête à renoncer à tout, à se sacrifier, à exprimer son amour illimité pour l'humanité par une souffrance qui dépasse celle du Christ, Péguy est lui aussi prêt à tout abandonner pour le socialisme. C'est précisément pour cette raison que la vocation de Jeanne n'est pas seulement d'origine divine ; elle est en tout premier lieu une victoire sur la faiblesse humaine, un acte de volonté et non une soumission aveugle.

Tout en se conformant aux données historiques, Jeanne suit dans le drame un rythme approprié que Péguy a su introduire dans la pièce sans pour autant changer le cours des événements. L'acte de Jeanne y apparaît comme le résultat naturel d'une coïncidence entre la volonté humaine et un ordre divin qui rend cette volonté légitime et justifie sa raison d'être. Parmi les œuvres inspirées par la légende de la Pucelle, la *Jeanne d'Arc* de 1897 a cette particularité d'avoir pu conjuguer les aspirations d'une âme socialiste avec, en les dépassant, les inquiétudes d'une bergère de treize ans. Pourtant, la fin du drame déçoit les espoirs de Jeanne ; armée de sa révolte, de son désir de sauver, de souffrir et de s'offrir pour le salut de l'humanité, son acte héroïque avorte. Visant la libération du monde, elle

³²⁸ PÉGUY, Charles, *Jeanne d'Arc*, op. cit., p. 36.

³²⁹ *Ibid.*, p. 34.

³³⁰ *Ibid.*, p. 48.

s'est retrouvée plus que jamais en proie au désespoir, à l'inquiétude et à la solitude. Le passage du drame au **Mystère de la charité** s'accompagnera d'un changement radical de l'attitude de Jeanne face au Mal universel. Mais ce n'est évidemment pas au début du **Mystère** que ce changement est perçu, car les mêmes inquiétudes de Jeanne se retrouvent ici regroupées dans des thèmes humains et religieux : le Mal, la damnation, la révolte, l'abandon, le dépérissement, la charité, la création, la Passion, l'Incarnation et tant d'autres qui, à la différence du drame, se trouvent liés pour représenter la naissance d'une sainte se formant sous nos yeux.

La même Jeanne connaît l'angoisse des charités vaines, les prières et les souffrances vaines. Mais à la différence de l'univers clos du drame, où Jeanne, seule, se livrait à ses propres forces, dans le **Mystère**, la méditation sur l'Incarnation assure les échanges entre l'humanité souffrante et Dieu. Désormais Jeanne n'est plus seule face au Mal du monde ; l'Incarnation du Christ, sa souffrance humaine ainsi que son impuissance à sauver les damnés sont un soulagement pour Jeanne ; elles constituent en quelque sorte une compensation de sa propre expérience du Mal.

La Jeanne socialiste a échoué dans sa geste humaine, le Mal ne fait qu'envahir le monde de plus en plus, le cri du Christ agonisant retentit plus fort. Illuminée par les feux de la grâce, Jeanne, dans le **Mystère**, priera dans la joie sur le porche de l'espérance.

Le mythe du sauveur

La mémoire de Jeanne, son image et son histoire ont été exploitées par tous les domaines : artistique, littéraire, religieux et politique. Tels Œdipe, Antigone et tant d'autres personnages mythiques, Jeanne est devenue elle aussi une figure mythique nationale, mais qui possède néanmoins tous les atouts d'un mythe universel ; le mythe du sauveur.

Avant même de recevoir l'ordre divin de partir à la tête des troupes pour bouter l'Anglais hors de la France, une rumeur faisait déjà entendre que la France serait sauvée par « une vierge des marches de Lorraine. »³³¹. La prédication s'est avérée vraie et le miracle s'est produit. La mémoire de Jeanne ne reposera plus jamais en paix, elle sera revendiquée par les uns, rejetée par les autres, ce qui lui permettra de servir la cause des partis opposés et, par là même, incarner l'union de la France.

Au fil des siècles, le mythe de Jeanne se transformera en un mythe personnalisé où celui qui se l'approprie tente une identification parfaite à la personne de l'héroïne, mais il se voit confronté en même temps à une multiplicité d'images que Jeanne serait apte à incarner, sans pour autant trahir sa mission originelle, celle de sauver la France. Pourtant la mémoire de Jeanne a connu quelques moments d'oubli : les XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, sans estomper totalement son mythe, méprisent sa mémoire, mettent en doute la nature de sa mission et s'opposent au caractère surnaturel de celle-ci. Ce n'est qu'au XIX^e siècle que le culte de Jeanne se ravive à nouveau : elle est à nouveau vénérée comme étant la libératrice de la France.

Ce sont d'abord les recherches historiques, établies directement à partir des textes des procès et dont le souci était de connaître la vérité à son égard, qui lui rendent hommage. Avec Michelet, Jeanne devient l'incarnation du peuple et du patriotisme ; elle est à l'origine de la nation française. D'ailleurs, à partir de 1869 – et pour éviter que l'image de Jeanne ne devienne le symbole du peuple écrasé par l'Église –, dans son panégyrique traditionnel

³³¹ BEAUNE, Colette, *Guerrières, bergères et prophétesses*, « L'Histoire », n°210, *op. cit.*, p. 26.

du 8 mai, Mgr Dupanloup parle déjà de la sainteté de Jeanne. En 1894, l'Église accepte d'examiner le dossier de Jeanne, ce qui aboutit à sa canonisation le 16 mai 1920³³². Les luttes politiques, le mouvement anticlérical, la mise en question du sort de la France, la défaite de 1871 contribuent à l'apparition du personnage de Jeanne au premier plan.

Telle était la situation faite à la mémoire de Jeanne d'Arc à la fin du XIX^e siècle lorsque Péguy a entrepris le projet d'écrire une œuvre traitant de l'histoire de la Pucelle. Cette œuvre qu'il voulait historique s'était vite convertie au drame, plus apte que l'histoire à saisir la réalité de la vie intérieure d'un personnage du passé ; contrairement à l'histoire où le héros reste inaccessible car cerné par des documents et des textes qui bannissent toute sorte de sympathie avec lui, le drame invite à une incarnation dans les personnages du passé afin de saisir, par un pur mouvement d'intuition, la réalité à leur égard.

Sans prétendre restituer l'ensemble des faits, Péguy, dans sa première **Jeanne d'Arc**, visait la représentation de la vie intérieure de son héroïne. Contrairement aux multiples essais de récupérations de sa mémoire de la part de différents domaines, la Jeanne de Péguy est née directement de la double nécessité de mettre fin à l'injustice de la souffrance humaine et de faire face à la corruption du monde moderne.

Lorsque Péguy avait entrepris le projet de faire son drame de 1897, le mythe de Jeanne d'Arc s'était déjà imposé comme un mythe à caractère universel ; de quel parti que ce soit, ceux qui défendaient la liberté, l'enracinement dans les mœurs, l'union de la France, se rangeaient du côté de la Pucelle qui leur servait d'emblème et rendait vivant leur besoin d'idéal : elle était le sauveur qu'ils attendaient. À l'image donc de la Jeanne de Michelet, incarnation du peuple et du patriotisme, l'héroïne de Péguy, avant d'appartenir aux partis opposés, était obsédée par les malheurs de son pays, avait partagé sa souffrance, mieux encore, elle était consciente de la perte dans laquelle se précipitait l'humanité entière.

Dans son œuvre de jeunesse, d'inspiration socialiste, la mission de Jeanne ne doit rien aux voix, elle prend directement appui sur la hantise qu'elle a du Mal, sur la révolte et sur l'angoisse de la perte. L'exercice de la charité individuelle est une réponse dérisoire à l'ampleur du problème ; le simple recours à la prière quotidienne et l'acceptation aveugle de la volonté de Dieu sont insuffisants. L'insistance sur une solution d'ordre temporel, la conviction que le Mal universel prend appui sur le Mal social et implique par conséquent un acte libérateur en référence à la morale humaine, la nécessité d'agir autrement que par les vertus de la religion, la foi dans une vocation humaine renvoient à la problématique socialiste qui préoccupait Péguy à l'époque. Avec le **Mystère de la charité** Péguy signe son retour à la foi ; dans cette œuvre, inspirée par la première **Jeanne d'Arc** et nourrie par les mêmes tourments relevés dans le drame, Péguy donne à ses inquiétudes de jeunesse, plus précisément au problème du Mal, une issue basée sur les prières et les méditations théologiques. La jeune fille révoltée du drame se transforme ici en sainte qui avait connu l'angoisse des charités vaines, l'anxiété des prières vaines et la détresse des souffrances infinies. Et tandis que la Jeanne socialiste protestait seule et désespérée, contre la charité et les prières inefficaces, dans le **Mystère de la charité** une vie circule, le Ciel est désormais attentif à l'appel des opprimés.

Le problème du Mal ne lâche pas Jeanne, mais il se trouve déplacé : à l'ancienne nécessité d'agir pour remédier au Mal universel dans l'immédiat se substitue un mouvement de pur abandon à la volonté divine ; Jeanne s'éveille à l'espérance. Le problème de la misère, prise pour centre dans le drame, constitue le motif principal de la révolte de Jeanne ;

³³² DALARUN, Jacques, *Naissance d'une sainte*, « L'Histoire », n°210, *op. cit.*, pp. 51-54.

il est de même l'une des causes primordiales qui l'ont poussée à se décider à partir à la bataille.

Plongée dans ses méditations sur le désordre qui l'entoure, sur le Mal qui submerge le monde à l'image de la Meuse qui détruit les digues des enfants, Jeanne est lucide quant à son entêtement et sa détermination de prier pour le chef de guerre. Seul l'acte libérateur compte à ses yeux. Toutes ses méditations et ses prières ont pour seul but la demande de quelqu'un qui soit capable de « tuer la guerre »³³³. Pourtant lorsqu'elle reçoit la visite de ses sœurs célestes qui lui révèlent sa mission, Jeanne hésite devant la grandeur de la tâche. Elle est persuadée que « pour sauver la France, il faut une fille de France. »³³⁴, mais la peur de l'échec l'a longtemps empêchée de s'armer pour la bataille, d'accomplir son rêve de voir son pays libéré des mains des ennemis et de rendre réelle l'acte humain qu'elle avait tant espéré et pour lequel elle avait tant prié. Les prières de Jeanne ont enfin été exaucées ; la manifestation des anges constitue à ses yeux un signe de Dieu adressé à elle pour lui donner raison dans ses réflexions concernant le chaos où sombre le monde. Sa vocation humaine se double d'une mission divine : Jeanne sort du trouble, se sépare de ses doutes et de sa révolte, et après de longues années de confusion jaillit enfin la Pucelle plus que jamais confiante en son acte et décidée d'obéir à l'appel divin.

L'obéissance à la désignation divine avait dissipé l'angoisse ; Jeanne est désormais en plein acte dans (les Batailles). Mais l'échec devant Paris l'a replongée à nouveau dans sa solitude et ses doutes ; ses compagnons se sont séparés d'elle et les voix se sont tues. La peur d'être responsable des malheurs et de la damnation des autres l'a submergée à nouveau ; il ne s'agit plus de l'humanité, il s'agit d'elle-même et du salut de ceux qu'elle avait entraînés :

Oh j'irais dans l'enfer avec les morts damnés, Avec les condamnés et les abandonnés, Faut-il que je m'en aille avec les morts damnés ; Faut-il que je m'en aille aux batailles damnés, Avec mes soldats morts, morts et damnés par moi, Faut-il que je m'en aille aux batailles d'en bas.³³⁵

L'échec de son action humaine a conduit Jeanne à l'agonie ; le sacrifice de son être s'est aussi révélé vain – comme d'ailleurs les charités et la souffrance. Le drame se clôt, comme il s'est ouvert, sur le thème du désespoir, mais il s'agit là d'un désespoir profond, infini, sans espoir de salut car le remède y avait passé mais n'a rien fait. Le Christ lui-même a échoué : le sacrifice du fils de l'homme n'a pas sauvé les damnés.

Dans le ***Mystère***, tel que nous l'avons déjà dit, la même angoisse devant la perte, la même inquiétude de sauver sont à l'origine de la même révolte de Jeanne et rendent nécessaire un acte libérateur. Mais il ne s'agit plus de l'acte du drame qui, malgré l'intervention divine, reste un acte purement humain car il repose sur des efforts humains et n'introduit nullement – comme c'est le cas dans le ***Mystère*** – l'expérience humaine de Jésus. L'Incarnation est un rapprochement entre Dieu et les hommes, elle garantit le salut et assure le contact éternel entre Dieu et le monde.

L'Incarnation a libéré le monde de la misère en lui donnant la possibilité d'entrer en contact avec le surnaturel. Dieu, en se faisant homme, a connu la misère humaine ; sa souffrance suprême s'est avérée inefficace à sauver les damnés. Dieu a ainsi connu la désespérance humaine. Mais c'est précisément de cette désespérance, de cette misère que

³³³ PÉGUY, Charles, *Jeanne d'Arc*, op., cit., p. 31.

³³⁴ *Ibid.*, p. 62.

³³⁵ *Ibid.*, pp. 306-307.

l'espérance et la Rédemption ont jailli ; en assumant la misère humaine, Jésus l'a consacrée et en a inversé la signification. Désormais l'angoisse, la solitude et le désespoir ne font plus partie du Mal universel, ils ne sont plus des réalités insupportables ; ils sont la voie à travers laquelle la grâce pénètre une âme pour la travailler, la libérer, l'arracher à elle-même, obtenir d'elle un mouvement de confiance et l'illuminer par l'espérance sans motif et sans but.

Ainsi l'acte dont il était question dans le drame n'est-il plus le combat humain où les camps ennemis prient et se fient au même Dieu, implorent la miséricorde et sollicitent la protection du même Dieu, et où Dieu lui-même semble des deux côtés à la fois. Dans le **Mystère** ainsi que dans le **Porche** – à travers les méditations de Madame Gervaise –, l'acte s'arrache à la vision humaine pour prendre petit à petit l'aspect d'un pur mouvement de confiance et d'espérance. Peu importe désormais l'issue de la lutte contre l'ennemi du moment que le combat contre soi, contre ses inquiétudes et ses doutes est remporté, combat où l'espérance rencontre le désespoir au plus profond de l'âme pour, tout à coup, changer sa portée et rapprocher l'être du cœur de son sauveur. Les hommes ne sont plus seuls devant leurs malheurs ; l'Incarnation les a libérés d'un lourd fardeau qui repose désormais sur les épaules de Jésus. Ils cessent de se sentir délaissés et ne s'adressent plus à un ciel lointain et muet.

Il y a dans le ciel et sur la terre un trésor de la grâce, une source éternelle qui coule toujours et qui est éternellement pleine ; un trésor de souffrances que la Passion de Jésus a empli d'un seul coup ; un trésor de prières que Jésus a empli une fois pour toutes, mais il dépend de nous de garder ce trésor infini, plein et intact. Jésus a tenu, d'un seul coup, toutes les promesses, mais c'est de nous que dépend leur accomplissement.

À dix ans d'intervalle, la première **Jeanne d'Arc** et le **Mystère de la charité** se présentent sous la forme de deux quêtes de la même passion du salut qui participe à la Passion du Christ : l'une, armée d'efforts humains, avorte et conduit au silence assourdissant du bûcher ; l'autre, liée par l'Incarnation au cœur même de Jésus et illuminée par la grâce, s'ouvre sur le chant lumineux et glorieux de la petite fille Espérance.

Conclusion

Jeanne socialiste ou Jeanne des Mystères ? Jeanne au bûcher ou Jeanne priant dans la joie ? Jeanne bergère ou sainte Jeanne ? En tous cas le mythe de Jeanne se transforme, sous la plume de Péguy, d'un épopée qui relate les exploits d'une simple bergère de treize ans, qui a reçu l'ordre de Dieu de délivrer la France de la main des Anglais, en une méditation métaphysique sur le Mal universel, le salut des âmes, la prière et la charité, la souffrance, la damnation, le dépérissement et l'abandon, l'Incarnation, la Passion, la création, la vocation et tant d'autres thèmes qui s'enchaînent pour exprimer la naissance d'une sainte.

Au moment où Péguy écrivait sa première *Jeanne d'Arc*, la procédure visant la canonisation de Jeanne battait son plein ; elle s'ouvre le 2 novembre 1874 pour aboutir au 16 mai 1920 à la proclamer sainte. Or dès 1897, la Jeanne de Péguy parle le langage des saints : contre le désastre qui dévaste l'humanité, contre le complot silencieux qui, à ses yeux, semble établi entre Dieu et les hommes sous la forme d'une soumission à Dieu qui nous exauce à sa volonté, seule retentit la voix de Jeanne : sa révolte éclate sous la forme d'une détermination inébranlable, d'une volonté humaine invincible ; elle se dresse contre la volonté divine qui se refuse à agir.

Préoccupée par le salut de l'humanité, elle met en cause tous les efforts humains incapables de mettre terme à la souffrance universelle. Elle refuse toute sorte de compromis qui, selon elle, consiste à faire son devoir, sa charité et sa prière sans se soucier des conséquences. Une telle conduite – Jeanne le sait bien – est la meilleure à tenir devant l'impuissance et l'insuffisance des hommes à affronter le Mal universel. Elle est consciente que sa plainte est mauvaise et que seule la volonté divine a le droit de décider du sort de l'humanité. Pourtant sa lucidité ne l'empêche pas de retourner les vertus en péchés, la charité en orgueil : les prières, les charités, les souffrances ne sont plus des devoirs chrétiens enseignés par la religion à l'imitation du Christ ; elle les considère comme des solutions dérisoires qui aggravent le Mal.

Dans son for intérieur, un conflit éclate entre la sainteté et le désespoir, un conflit qui ne s'apaisera pas tant que les malheurs et la misère continuent de ravager le monde. La seule et unique passion qui l'anime, le salut de l'humanité, la détermine à avoir foi en l'acte libérateur humain qui répond à son invincible désir de sauver et qui correspond, comme par miracle, à la vision divine du salut. Le destin de Jeanne est scellé : chez elle désormais se joignent le spirituel et l'humain. Elle qui rêvait de sauver le monde mieux que le Christ lui-même – voulant sauver les damnés de l'enfer – se voit produire le miracle qu'elle attendait et pour lequel elle avait passé des journées entières à prier. Une sorte d'incarnation semble être créée en la personne de Jeanne au moment où elle a reçu la visite des anges : c'est désormais sur ses épaules que repose la tâche difficile d'exécuter la parole et l'ordre divins, d'instaurer la paix dans le monde et d'opérer le salut car c'est l'acte libérateur qui, à ses yeux, devrait mettre fin à la souffrance des affligés.

Toutefois, même lorsqu'elle décide d'obéir à Dieu et de s'acquitter de sa mission, Jeanne garde une certaine fidélité à l'humain : les moyens qu'elle emploie pour mener sa mission à bien, Jeanne les reçoit d'elle-même. À Rouen, ses juges l'accusent d'avoir échoué ce qui prouve, selon eux, l'absence de la marque divine dans sa mission. Voici

Maître Thomas de Courcelles qui l'accuse d'avoir essuyé des défaites, ce qui n'aurait pas dû se produire si sa mission lui avait été bel et bien assignée par Dieu :

Si vos victoires étaient des signes, Jeanne, est-ce que vos défaites aussi ne seraient pas des signes ? et ne prouveraient pas que vous n'êtes plus, à présent, une envoyée de Dieu. Mais vos victoires ne sont pas des signes : elles furent gagnées par des moyens dont la plupart, à ce qu'il me semble, étaient des moyens humains, [...] ³³⁶.

Cependant, dans le cas de Jeanne, les moyens humains ne semblent pas se contredire avec les ordres divins puisqu'ils en sont les actes vivants sur terre. Le divin se joint à l'humain et s'en sert pour parfaire l'action humaine de participer à l'œuvre divine. Pourtant cette action humaine, censée mener Jeanne à la victoire de sa bataille humaine – qui, du même coup et par un élan d'émancipation, devrait assurer le salut des âmes – a failli non pas parce que, comme le prétendaient ses juges, sa mission ne devait rien à la volonté divine : le désespoir qui clôt la pièce est surtout dû à l'évidence dont Jeanne se rend compte – trop tard! – que le sacrifice de son âme n'a pas suffi à produire le salut.

À la fin du drame, l'image d'une Jeanne faible, seule, désespérée, hantée par la damnation, consumée par les flammes du bûcher a possédé Péguy pour ne plus le lâcher. Comme son héroïne qui se sentait coupable et responsable de la perte du monde parce qu'elle se contentait des prières et des charités sans rien faire de réellement efficace pour y mettre fin ; comme elle d'ailleurs qui, après avoir longuement combattu les ennemis, se sentait plus que jamais impliquée dans la damnation des hommes qu'elle avait menés à la bataille, Péguy, durant l'intervalle qui sépare le drame du **Mystère**, n'a pas cessé, semble-t-il, d'approfondir la situation de Jeanne comme s'il se sentit coupable envers son héroïne, complice de son malheur et responsable de son sort, étant à la fois l'auteur de sa révolte, de sa détresse, de sa solitude et de l'état de désespoir sinistre où elle sombre.

Son inquiétude invincible lui raidissait l'âme, la plongeait désespérément dans un état d'aliénation en la détachant de la réalité. Cette angoisse – nous l'avons vu – est une preuve d'orgueil ; en cherchant le salut de l'humanité, Jeanne aspirait à la réussite de son acte et refusait de le voir réduit à néant. Sa quête de gloire l'avait empêchée de se dépasser au profit du service de l'humanité. Elle se trouvait être le carrefour de toute l'angoisse humaine, mais, trop obsédée par un résultat positif immédiat, sa charité la détournait de sa préoccupation principale – qui est de sauver – pour la plonger dans un désespoir dévastant.

La création des trois **Mystères** ne constitue pas seulement des méditations théologiques, des prières ou des chants de gloire rendus à Dieu et, par conséquent, à la création toute entière. Il s'agit également de répondre aux interrogations lancinantes de la Jeanne du drame à la lumière du christianisme. Mais il s'agit surtout d'arracher Jeanne au désespoir afin d'obtenir d'elle, tout en lui faisant découvrir le mystère de l'Incarnation, un pur mouvement d'espérance. Peu importe désormais l'issue de sa bataille humaine ; peu importe, aux yeux de Péguy, la mort humaine de Jeanne ; le fait qu'elle soit brûlée ne constitue plus, comme aux temps de la première **Jeanne d'Arc**, une fin tragique où l'héroïne est délaissée par tous ceux qu'elle avait connus, abandonnée par ses sœurs célestes et par Dieu lui-même à la damnation, aux flammes de l'enfer.

Dans le **Mystère de la charité** Jeanne s'est insérée dans l'action de Dieu, non parce qu'elle avait reçu une mission divine à accomplir, mais parce que, à travers l'expérience de l'Incarnation, elle est remontée jusqu'aux sources inépuisables de la béatitude où le temps cesse d'être ce qu'il est – une dégénération de la création, un éloignement de la

³³⁶ *Ibid.*, p. 272.

pureté originelle du monde –, où l'espérance n'est plus un acte, mais une réalité, une présence renouvelée chaque jour. Avec Madame Gervaise, Jeanne apprend à renoncer à toute demande de gloire pour soi. L'aspect héroïque que contenait sa mission, dans le drame, se trouvait troublé par les rayons de gloire qu'elle semblait attirer sur elle et qui, pourtant, n'ont pu vaincre cette fièvre d'inquiétude qui s'est emparée de son âme pour la rendre inaccessible à toute réalité extérieure. Sensible, en revanche, à la promesse d'éternité que constitue l'histoire de l'Incarnation, consciente à présent que le mystère de la Rédemption est tout entièrement contenu dans l'expérience de l'Incarnation – un Dieu qui comprend mieux la misère humaine, la ressent et la partage, lui donne sa plénitude en la consacrant –, Jeanne cesse de s'attacher à sa propre gloire : elle se remet dans les mains de Dieu, se rapporte à sa gloire et au salut des autres.

La Jeanne socialiste avait entrepris un mouvement de salut et de liberté qui engage l'humanité entière ; à la fin du drame, son acte est toujours inachevé car englouti par le désespoir qui s'est emparé de son âme. Le **Mystère de la charité** – premier chant que Péguy place à la tête des poèmes chrétiens – approfondit la souffrance humaine en la liant à celle du Christ. Et c'est par un curieux inversement de valeurs que cette même souffrance, mortelle en apparence, se transforme en une source de vitalité. L'angoisse, le désespoir, la solitude sont, au regard de la grâce, un terrain fertile où se planter et s'épanouir.

Soucieux de saisir la réalité sous toutes ses formes – ce qui se manifeste par le caractère répétitif de son style visant l'épuisement du sujet dans une tentative de s'emparer de l'événement qui échappe à la mémoire du temps –, Péguy s'est efforcé, avec ses deux versions – différentes sans être contradictoires – de Jeanne d'Arc d'éveiller la conscience des hommes au destin que chacun porte en lui. Avec le drame, c'est le salut de l'humanité qui est pris pour centre ; il constitue le motif principal de tout accomplissement d'une action humaine. Mais il ne faut surtout pas oublier que tout effort humain est voué à l'échec s'il ne repose pas sur un détachement parfait de tout ce qui est temporel, sur un abandon total à la volonté divine, s'il n'a pas l'espérance pour origine comme pour fin. Le **Mystère de la charité** introduit l'Incarnation de Dieu comme l'expérience humaine par excellence qui comprend la faiblesse de la nature humaine et qui, en l'entourant de son empreinte divine, la transforme en supériorité spirituelle face aux autres créatures du monde. Ainsi rattachée à l'Incarnation, l'action humaine trouve son achèvement de participer à la Rédemption.

Bibliographie

Corpus d'étude

- PÉGUY, Charles. *Jeanne d'Arc, Œuvres Poétiques Complètes*, Introduction de François Porché, Paris : Gallimard, 1957, (Coll. Bibliothèque de la Pléiade).
- PÉGUY, Charles. *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc, Œuvres Poétiques Complètes*, Introduction de François Porché, Paris : Gallimard, 1957, (Coll. Bibliothèque de la Pléiade).
- PÉGUY, Charles. *Le Porche du Mystère de la deuxième vertu, Œuvres Poétiques Complètes*, Introduction de François Porché, Paris : Gallimard, 1957, (Coll. Bibliothèque de la Pléiade).
- PÉGUY, Charles. *Le Mystère des Saints Innocents, Œuvres Poétiques Complètes*, Introduction de François Porché, Paris : Gallimard, 1957, (Coll. Bibliothèque de la Pléiade).

Éditions consultées de l'œuvre de Charles Péguy

- PEGUY, Charles. *Œuvres Poétiques Complètes*. Introduction de François Porché. Chronologie de la vie et l'œuvre par Pierre Péguy Notes par Marcel Péguy. Paris : Gallimard, 1957. (Coll. Bibliothèque de La Pléiade). 1554 p.
- PEGUY, Charles. *Œuvres en prose complètes I*. Édition présentée, établie et annotée par Robert Burac. Paris : Gallimard, 1987. (Coll. Bibliothèque de la Pléiade, 122). 1934 p.
- PEGUY, Charles. *Œuvres en prose complètes II*. Édition présentée, établie et annotée par Robert Burac. Paris : Gallimard, 1988. (Coll. Bibliothèque de la Pléiade, 140). 1604 p.
- PEGUY, Charles. *Œuvres en prose complètes III*. Édition présentée, établie et annotée par Robert Burac. Paris : Gallimard, 1992. (Coll. Bibliothèque de la Pléiade, 389). 2090 p.

Ouvrages et articles consultés sur le personnage de Jeanne d'Arc

- Jeanne d'Arc, une époque, un rayonnement*. Colloque d'histoire médiévale [Oct. 1979]. Orléans. Paris : CNRS, 1982. 301 p.

- « L'Histoire » n°210, *Jeanne d'Arc une passion française*, mai 1997. Paris: Seuil. 98 p.
- FOUCART, Claude. "Cette vivante énigme : Jeanne d'Arc", *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, 11, [en ligne], 2004, mis en ligne le 06/03/08, URL : <http://crm.revues.org/index1693.html>, consulté le 02/05/08.
- FRANCE, Anatole, *La Vie de Jeanne, d'Arc*, Paris : Calmann-Lévy, 1920, 2 Vol. (558 p., 486 p.).
- KRUMEICH, Gerd. *Jeanne d'Arc à travers l'histoire*. Préface de Régine Pernoud, traduit de l'allemand par Josie Mély, Marie-Hélène Pateau et Lisette Rosenfeld. Paris : Albin Michel, 1993. (Coll. Histoire). 348 p.
- LAMY, Michel. *Jeanne d'Arc : Histoire vraie et genèse d'un mythe*. Paris : Payot, 1987. 383 p.
- LE GOFF, Jacques, "Jeanne d'Arc", *Encyclopædia Universalis*, [en ligne], *Encyclopædia Universalis S.A.* 2009, disponible sur <<http://www.universalis-edu.com/>> ou <<http://www.universalis.fr/>>, abonnement nécessaire, consulté le 18/11/09.
- MICHELET, Jules. *Jeanne d'Arc*. Paris : Éditions de Montsouris, 1946. (Coll. Dauphine, 47). 94 p.
- PERNOUD, Régine. *Vie et mort de Jeanne d'Arc. Les Témoignages du procès de réhabilitation 1450-1456* [1953]. Paris : Hachette, 1956. (Coll. Le Livre de poche historique). 436 p.
- PERNOUD, Régine et CLIN, Marie-Véronique. *Jeanne d'Arc*. Paris : Fayard, 1986. 447 p.
- PERNOUD, Régine, *J'ai nom Jeanne la Pucelle*, Paris : Gallimard, 1994, (Coll. Découvertes, 198). 160 p.
- WINOCK, Michel, "Jeanne d'Arc", in NORA, Pierre (dir.). *Les Lieux de mémoire, Les France*. III, *De l'archive à l'emblème*. AGULHON, Maurice et al. Paris : Gallimard, 1992. (Coll. Bibliothèque illustrée des histoires). 1034 p.

Ouvrages consultés sur l'œuvre de Charles Péguy

- BÉGUIN, Albert. *La Prière de Péguy*. Neuchâtel : Éditions de La Braconnière, Juin 1944. (Coll. Les Cahiers du Rhône, Bleue n°3). 130 p.
- BÉGUIN, Albert. *L'Ève de Péguy : essai de lecture commentée suivi de documents inédits*. Paris : Labergerie, 1948. (Coll. Cahiers de l'amitié Charles Péguy). 280 p.
- DELAPORTE, Jean. *Péguy dans son temps et dans le nôtre*. Paris : Librairie Plon, 1967. (Coll. 10 18). 512 p.
- FRAISSE, Simone. *Péguy et le monde antique*. Université de Paris VII : Service de reproduction des thèses, Université de Lille III, 1972. 760 p. Sous la direction de Robert Ricatte.
- FRAISSE, Simone (dir.). *Les Critiques de notre temps et Péguy*. CHABANON, BALIBAR, BARBERIS, BARRES et al. Paris : Garnier, 1973. (Coll. Les Critiques de notre temps, 12). 189 p.

- FRAISSE, Simone. *Le Mythe d'Antigone*. Paris : Librairie Armand Colin, 1974. (Coll. U Prisme, 35). 262 p.
- FRAISSE, Simone. *Péguy et le Moyen Âge*. Paris : Librairie Honoré Champion, 1978. (Coll. Essais sur le Moyen Âge, 3). 100 p.
- FRAISSE, Simone (dir.). *La Revue des lettres modernes*. Charles Péguy I, *Polémique et théologie, le "Laudet"*. Paris : Lettres Modernes: Minard, 1980. 175 p.
- FRAISSE, Simone. *Péguy et la terre*. Paris : Sang de la terre, 1988. (Coll. Les Écrivains et la terre, 3). 156 p.
- GUYON, Bernard. *L'Art de Péguy*. Paris : Labergerie, 1948, (Coll. Cahiers de l'amitié Charles Péguy, 2), 88 p.
- GUYON, Bernard. *Péguy*. Paris : Hatier, 1962. (Coll. connaissance des lettres 55). 275 p. Ancienne collection " le livre de l'Étudiant" fondée par Paul HAZARD, dirigée par René JASINSKI.
- ISAAC, Jules. *Expériences de ma vie*. Paris : Calmann-Lévy, 1959. 381 p.
- JAY NELSON, Roy. *Péguy poète du sacré : essai sur la poétique de Péguy*. Paris : Minard, 1960. (Coll. Cahiers de l'amitié Charles Péguy, 13). 221 p.
- ONIMUS, Jean. *Incarnation : essai sur la pensée de Péguy*. Paris : L'Amitié Charles Péguy, 1952. (Coll. Cahiers de l'Amitié Charles Péguy, 6). 296 p.
- ONIMUS, Jean. *Introduction aux "Trois Mystères" de Péguy*. Avant-propos par Auguste Martin. Paris : Amitié Charles Péguy, 1962. (Coll. Cahiers de l'amitié Charles Péguy, 15). 91 p.
- VIGNEAULT, Robert, *L'Univers féminin dans l'œuvre de Charles Péguy. Essai sur l'imagination créatrice d'un poète*. Bruges : Desclée de Brouwer - les Éditions Bellarmin, 1967, (Coll. Essais pour notre temps 6). 334 p.
- VAN ITTERBEEK, Eugène. *Socialisme et Poésie chez Péguy : de la "Jeanne d'Arc" à l'affaire Dreyfus*. Paris : L'amitié Charles Péguy, 1966. (Coll. Cahiers de l'amitié Charles Péguy, 17). 232 p.

Ouvrages généraux et dictionnaires consultés

- ALBOUY, Pierre, *Mythe et Mythologie dans la littérature française*, Paris, Armand Colin, 1970 (deuxième édition), (Coll. U2, 49), 1970, 175 p.
- BRUNEL, Pierre (dir.), *Dictionnaire des mythes littéraires*, Monaco, Éditions du Rocher, 1988, 1504 p.
- BRUNEL, Pierre (dir.), *Dictionnaire des mythes féminins*, Monaco, Éditions du Rocher, 2002, 2124 p.
- DOUBROVSKY, Serge, *Corneille et la dialectique du héros*, Paris, Gallimard, (Coll. Tel, 64), 1982, 588 p.
- DURAND, Gilbert, *Introduction à la mythologie. Mythes et sociétés*, Paris, Albin Michel, 1996, 243 p.

ELIADE, Mircea, *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard, (Coll. Idées), 1963, 246 p.

ELIADE, Mircea, *Le Mythe de l'éternel retour*, Paris, Gallimard, (Coll. Idées), 1969, 187 p.

ELIADE, Mircea, *Le Sacré et le Profane*, Paris, Gallimard, (Coll. Idées), 1965, 186 p.

TROUSSON, Raymond, *Un problème de littérature comparée. Les études des thèmes. Essai de méthodologie*, Paris, Lettres Modernes, 1965, 112 p.